



HAL
open science

Nature, place et fonction de l'élevage en milieu urbain : éléments de réflexion autour des troupeaux ovins et caprins dans le nord-est parisien

Adélaïde Vadurel

► To cite this version:

Adélaïde Vadurel. Nature, place et fonction de l'élevage en milieu urbain : éléments de réflexion autour des troupeaux ovins et caprins dans le nord-est parisien. Géographie. 2016. dumas-01399765

HAL Id: dumas-01399765

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01399765>

Submitted on 20 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nature, Place et Fonction de l'élevage en milieu urbain

Élément de réflexion autour des troupeaux ovins
et caprins dans le Nord-Est parisien



Adélaïde Vadurel

Master I EDTS GEODEP

avril-juin 2016



Mémoire encadré sous la direction de Madame Florence
Brondeau Maître de Conférences à Paris-IV Sorbonne

Je remercie Madame Brondeau pour m'avoir guidée et conseillée tout au long de mon travail, ainsi que Thalia, Juliette et Romain qui m'ont accompagné dans cette longue et difficile épreuve.

Sommaire

Introduction **p. 4**

I- Etat des connaissances autours de l'élevage d'ovin et de caprin en ville **p. 6**

- I) L'élevage urbain réappropriation dans les pays du nord et maintien dans le sud
- II) L'élevage en ville, parent pauvre de l'agriculture urbaine
- III) Quel état des connaissances pour les initiatives d'élevages urbains dans le Nord-Est parisien

II- Méthodologie **p. 26**

- I) Présentation du travail de recherches bibliographiques
- II) Elaboration et choix des terrains : pourquoi le nord-est parisien ?
- III) Elaboration de l'entretien semi-dirigé

III- Des élevages ovins et caprins parisiens aussi nombreux que différents. **p. 30**

- A- Clinamen : l'élevage comme outil de la reconquête de la vie paysanne en ville. **p. 30**
- B- Sors de Terre : Un élevage utilisé à des fins sociales de réappropriation de la ville pour les habitants. **p. 53**
- C-La Ferme de Paris : une expérimentation d'élevage urbain et d'éco-pâturage **p. 78**
- D- Ecomouton : De la logistique de mouton pour vendre un service d'éco-pâturage **p. 88**

IV-Des initiatives de natures différentes réunis autour de l'élevage d'ovins et de caprins **P. 92**

- I) Deux troupeaux aux services de la redynamisation du territoire.
- II) De l'éco-pâturage à l'éco-pastoralisme urbain.
- III) Problèmes fonciers et localisation des initiatives : des moutons qui n'ont toujours pas gagnés leur place en vile.
- IV) L'animal comme outil pédagogique et créateur de lien social

Conclusion

p. 102

Bibliographie

p. 105

Annexes

p. 108

Introduction :

La création d'élevages dans le tissu urbain, ainsi que le voisinage de la ville avec des animaux de ferme, sont des enjeux pour le développement durable des agglomérations. Aujourd'hui, les citoyens sont de plus en plus à la recherche de contacts avec la nature, mais aussi en quête de produits alimentaires sains et dont ils connaissent la traçabilité. Cependant, l'élevage, ainsi qu'une majeure partie de la production agricole, se sont relocalisés dans des zones éloignées de la ville, dans les espaces périurbains, rurbains et ruraux. En effet, ce type d'activité et d'exploitations sont très gourmandes en ressources foncières et demandent de pouvoir acquérir des terres, ce qui est très difficile en ville, notamment à cause de la pression et spéculation dont le foncier fait l'objet.

Pourtant, depuis quelques années, il est possible d'observer une réapparition de l'agriculture urbaine dans les pays industrialisés. Le retour de cette activité dans le tissu urbain illustre un besoin de nature, mais aussi de reconnexion avec le monde rural agricole. Ainsi, l'élevage urbain s'impose peu à peu comme un enjeu alimentaire, environnemental, mais aussi social crucial pour la ville. En effet, cette reconnexion avec la nature tant désirée par les citoyens passe aussi par la réintroduction d'animaux en ville et l'élevage. Cependant, la ville apparaît être un milieu défavorable à ce type d'activité. En effet, elle se caractérise comme un espace très artificialisé, qui laisse peu de place à la végétation, mais est aussi densément peuplé ce qui pose des problèmes de place, mais aussi de gestion durable de l'environnement urbain.

Ainsi, les porteurs de ce type de projet doivent prendre en compte de nombreux paramètres notamment celui que la ville est hostile à la fois aux activités agricoles, mais aussi aux animaux. De plus, les éleveurs urbains doivent prouver, aux élus et à tous les dirigeants de la ville, que leur projet peut avoir des impacts économiques et sociaux positifs. En effet, si l'élevage et l'animal sont tolérés dans la ville ils doivent pouvoir contribuer à son développement et à son entretien. Ainsi, aujourd'hui les quelques initiatives d'élevage recensées dans la région parisienne font la promotion de l'élevage en ville en déclarant cette activité bénéfique pour l'environnement. En effet, elle favoriserait le développement de services écosystémiques et permettrait un entretien écologique des espaces verts. En outre, l'animal serait un formidable médiateur entre la nature et les citoyens.

Malgré les multiples avantages que pourrait apporter l'élevage urbain, il reste le parent pauvre de ce développement de l'agriculture en ville. Il est à ce titre représentatif du manque d'intérêt des politiques quant à la présence d'animaux en zone intra-urbaine (in Nathalie Blanc, 2011). Cependant depuis quelques années l'animal est devenu un objet d'étude à part entière dans le domaine des sciences humaines. Les travaux de la géographe Nathalie Blanc ont notamment permis de mieux comprendre la place qu'occupent certains animaux dans l'espace des citadins et a ainsi ouvert la porte à une réflexion autour de l'intégration de l'animal dans la ville.

Ce mémoire, se situe dans le cadre conceptuel de la « Nature en ville », il tente d'esquisser le portrait d'une activité encore peu étudiée et de comprendre comment elle trouve sa place dans nos villes occidentales. Il s'agira donc d'analyser comment l'élevage urbain de petits ruminants, tels que les ovins et les caprins, s'est intégré dans le tissu urbain. Il sera aussi question d'élaborer un élément de réflexion à partir de l'analyse de trois initiatives dans le nord-est parisien et d'une entreprise d'éco-pâturage.

Ainsi, trois visites ont été faites dans le Nord-Est Parisien à Saint-Denis chez l'association Clinamen, Bagnolet chez Sors de Terre et dans la Ferme de Paris situé dans le parc de Vincennes dans le 12^{ème} arrondissement de Paris. Le quatrième cas d'étude, s'intéresse à l'entreprise Ecomouton, et n'a pas fait l'objet de terrain, mais, dans entretien téléphonique et d'une analyse de son site internet.

Les visites effectuées se situaient dans une vaste zone de rénovation urbaine qui fait aujourd'hui l'objet de plan de requalification économique et sociale.

Nous essaierons, tout d'abord, de contextualiser l'élevage urbain dans le cadre de la nature en ville. Nous insisterons notamment sur le manque d'articles scientifiques portant sur le sujet et les usages plus ou moins différenciés entre le Nord et le Sud, en nous appuyant à la fois sur des articles, mais aussi sites internet et coupures de presse. Puis nous justifierons notre choix d'étude et proposerons une problématique ainsi que des hypothèses.

La deuxième partie vise à exposer l'unité mais aussi la grande diversité des terrains étudiés tout en essayant de comprendre comment chaque initiative a pu et su s'insérer dans le tissu urbain. Elle fera office de typologie en essayant de saisir la spécificité de chacun des terrains effectués. Nous nous appuierons essentiellement sur des interviews, mais aussi sur l'analyse de sites internet des différentes initiatives.

Enfin dans une dernière nous essaierons de synthétiser les points communs et les difficultés de ces initiatives tout en comparant les stratégies qu'elles adoptent.

I- Etat des connaissances autour de l'élevage d'ovin et caprin en ville

I) L'élevage urbain : réapparition dans les pays du Nord et maintien dans le sud

a) Une activité qui s'inscrit dans une dynamique de reconnexion avec la nature dans les pays du Nord

Un développement de l'élevage urbain possible grâce à une demande sociale de nature.

Afin de comprendre les spécificités de l'élevage en ville, il est impératif d'analyser le contexte dans lequel s'insère cette activité agricole. En effet, le développement d'initiatives d'agriculture dans le tissu intra-urbain n'est pas une évidence dans les pays du Nord, elle s'explique notamment par les rapports ambigus qu'entretiennent la ville et la nature.

Alors que plus de 50 % de la population mondiale vit en milieu urbain, les désirs de nature des citoyens n'ont jamais été aussi forts. Cette nature fantasmée, apparaît dans l'imaginaire urbain, comme l'illustration de la liberté et de la beauté (in Bourdeau-Lepage, Torre 2013) en opposition avec une ville policée, polluée et minée par les tensions sociales. De plus, la prise de conscience des problèmes environnementaux actuels n'ont fait qu'exacerber ce sentiment et ont motivé la mise en place de politiques urbaines visant à bâtir la « ville durable ». Cette reconnexion avec la nature répond à une demande sociale. En effet, au-delà de la fonction paysagère et environnementale, elle permet la création de lieux de loisir mais aussi de pratiques sportives. La nature en ville est aussi une opportunité pour créer des aménités. Elle est une source de bien-être, mais aussi d'inspirations artistiques et spirituelles, comme tendent à le montrer certaines études (Konijnendijk, et al. 2013).

Figure n°1 : Tableau des bienfaits liés à la nature en ville

Sources : Douard, Antonini , 2013

CATÉGORIE	BIENFAIT	TANGIBILITÉ, ROBUSTESSE
Pour l'homme	Santé physique	Forte
	Santé psychologique	Modérée
	Lien social	Faible ⁽¹⁾
Pour les équilibres naturels	Biodiversité	Forte
	Régulation thermique	Modérée à forte
	Qualité de l'air	Faible à modérée
	Écoulement des eaux	Faible
Pour l'économie	Valorisation du bâti	Modérée à forte
	Tourisme et attractivité	Faible ⁽²⁾

LÉGENDE

- LIEN FORT
- LIEN MODÉRÉ À FORT
- LIEN MODÉRÉ
- LIEN FAIBLE À MODÉRÉ
- LIEN FAIBLE

Tangibilité et robustesse des arguments scientifiques sur la contribution du végétal aux différents bienfaits (d'après Konijnendijk, CC, et al. 2013)

(1) Études à compléter

(2) Étude "Nature en ville et tourisme" en cours par Atout France

Ainsi, ce besoin de nature s'est toujours satisfait de multiples manières. Pour une partie de la population, majoritairement occidentale, ce désir s'est matérialisé par la création de nombreux espaces verts et la mise en place d'une gestion différenciée. Les cités jardins sont une réponse à la demande de nature. Cette traduction de « Garden city » terme introduit par Sir Ebenezer Howard dans son ouvrage *To-morrow : a peaceful path to real reform*, désigne une ville aux dimensions limitées construite dans un cadre rural et qui vise à offrir une alternative aux grandes villes et aux banlieues industrielles. En France, le concept de « cité-jardin » est repris par Henri-Sellier qui entre 1919 et 1939 était à la fois ministre et maire de Suresnes. Dans le contexte hexagonal, les cités jardins désignent des quartiers nouveaux qui sont bâtis à des fins sociales dans des communes de l'ancien département de la Seine. Sellier a pour idée de construire des villes moyennes afin de décongestionner la capitale. Ainsi dans les années 30 pas moins de 15 cités jardins sont construites offrant plus 20 000 logements. Les plus importantes se situent à Suresnes, Plessis-Robinson, Stains, Drancy et Pré-Saint-Gervais. Il s'agit de villes vertes qui favorisent la gestion différenciée de leurs espaces publics.

D'autres initiatives voient aussi le jour tels les jardins partagés, ouvriers ou communautaires. Elles s'orientent vers l'agriculture et tentent de lui redonner une place dans la ville.

En effet, l'agriculture urbaine n'est pas non plus un phénomène récent, elle a toujours plus ou moins existé. Les anciennes ceintures maraîchères illustrent les liens que tissait l'espace urbain avec l'agriculture (in Déalle-Facquez, 2013).

Ainsi, les banlieues ont pendant longtemps servi à nourrir la capitale. Cette agriculture se caractérisait par sa spécialisation dans le maraichage et notamment les cultures de légumes, fruits, fleur, mais surtout vignes (in Poulot-Moreau, Rouyres, 2000). Ainsi dans les années 70 dans la bordure Nord-ouest de l'agglomération parisienne on pouvait compter pas moins de 4800 ha de vergers. Quant à la culture de fleurs, par exemple, elle correspond à une tradition rappelée par les toponymes de certaines banlieues telles l'Hey-les-roses ou Fontenay-aux-Roses.

Cependant, beaucoup d'autres productions étaient présentes : champignon, cressons ; mais aussi élevage de volailles, de vaches laitières, d'ovins, de caprins et de chevaux de course, qui permettaient à la ville un approvisionnement en produit frais. (in Phlipponeau, in Veyret, 1957). Cette polyculture des banlieues parisiennes va progressivement disparaître à partir du XXe. (in Poulot-Moreau, Rouyres, 2000).

En effet, peu à peu émergent les principes d'une agriculture productiviste avec la mise en place des principes des ingénieurs agronomes. Ainsi les petites exploitations disparaissent au profit de grandes propriétés terriennes qui préfèrent la spécialisation et la monoculture. C'est ainsi le début d'une crise paysanne, sans précédent, renforcée par le développement de la concurrence avec l'amélioration des transports et notamment des chemins de fer. En effet, ils mettent en place une dissociation spatiale entre les lieux de production agricole et marchés de consommation. Le vignoble francilien va ainsi disparaître face à la compétitivité des vins du midi. Les produits frais sont aussi très largement menacés et peu à peu le beurre breton et le lait normand s'imposent sur les tables parisiennes. La politique agricole française, va en effet, miser sur une stratégie de « spécialisation régionale », ainsi chaque région va se voir attribuer une production spécifique afin de maximiser les rendements, ce qui a court-circuité une grande partie des petites productions locales (in Poulot, 2011)

Cependant, les productions maraîchères vont continuer à s'étendre afin de répondre aux besoins toujours plus importants du marché parisien (in Philipponeau, in Veyret, 1957). La ville va, néanmoins, s'avérer une menace pour ces banlieues agricoles. En effet, la pression foncière devient de plus en plus forte au fur à mesure que la ville s'étend et cette urbanisation entraîne des transformations des sols qui deviennent incompatibles avec l'agriculture. Ainsi, les liens

vivriers entre habitants et agriculteurs franciliens vont continuer à se distendre. La mise en place de la politique agricole commune dans les années 60 va achever le modèle traditionnel agricole francilien. (in Poulot, 2011) Le productivisme devient le maître mot et la céréaliculture s'impose dans toute la région. Ainsi l'association traditionnelle élevage/culture disparaît ce qui provoque une baisse des troupeaux ovins et caprins. C'est une véritable révolution agricole qui donne naissance à l'agri-business.

Ainsi les relations capitale-banlieue parisienne illustrent bien les rapports ambigus entre ville et nature. Depuis toujours désirée, elle a pourtant sans cesse été relocalisée loin des villes. En effet, l'étalement urbain et la transformation des milieux qu'impose la ville lui sont favorables dans le cadre de la concurrence foncière. De plus, le passage d'agriculture paysanne à l'agri-business mondial a profondément modifié les modes de production alimentaire qui demandent beaucoup d'espace et l'utilisation d'intrants chimiques incompatibles avec la ville.

Pour faire face à cette nouvelle crise du monde paysan, l'Etat met en place des mesures de conservation, mais aussi de patrimonialisation de l'agriculture francilienne dans les zones urbaines dès les années 70. De petits espaces de quelques dizaines d'hectares sont ainsi aménagés avec l'aide de la SAFER d'Ile-de-France et l'Agence des espaces verts afin de mettre en œuvre la politique régionale en matière d'environnement (in Poulot, Rouyvres, 2000). Ils se situent dans la ceinture verte près des villes nouvelles à proximité desquelles il est plus facile d'organiser la préservation d'espaces agricoles, ou dans les secteurs de la petite couronne parisienne ayant des traditions maraîchères. (in Poulot, Rouyvres, 2000). Le monde paysan francilien est ainsi maintenu artificiellement par les politiques agricoles. Nous pouvons ainsi parler d'une muséification du monde paysan. En effet, ces petites parcelles seraient bien incapables d'être viables économiquement, il a donc fallu penser à une diversification des activités afin qu'elle puisse arriver à un certain équilibre financier, tout en s'intégrant au tissu urbain. (in Poulot, 2011)

Le cas de Périgny-sur-Yerre est un exemple intéressant de maintien d'activité agricole, mais aussi de diversification d'activité. La ville a su associer agriculture, mais aussi activités de loisir en créant un complexe agro-touristique (in, Poulot, Rouyvres, 2000). Située dans le Val-de-Marne, il s'agit d'un ancien centre maraîcher inclus dans la Zone naturelle d'équilibre du plateau de la Brie créée en 1975. Le maire de la commune, avec l'accord des agriculteurs, souhaitait conserver un espace agricole. Ainsi, lors de la cessation d'activité d'une grande exploitation, la

SAFER aide à la mise en place du projet de la commune en achetant 90 ha, mais aussi 6 espaces verts et chemins. De plus, Périgny-sur-Yerre obtient une subvention du ministère de l'Agriculture afin de restructurer et aménager ces terres (in, Poulot, Rouyvres, 2000). Ainsi 12 lots de 5 et 7 ha ont été créés et vendues à des maraichers au prix de 9F soit 1, 37 € le m². Le lotissement créé doit son succès au prix raisonnable des parcelles, mais aussi à son intégration paysagère (in, Poulot, Rouyvres, 2000). Les maisons maraichères sont ainsi regroupées en hameau et un chemin piéton, bordé d'arbuste bas, circule entre les parcelles (in, Poulot, Rouyvres, 2000). La création d'un parc de 4 ha et la construction d'une Maison de l'Environnement, cofinancées par la Région et le ministère de l'Environnement, permettent d'accueillir des classes vertes et le développement d'activités touristiques. Cette mesure, qui a rencontré un grand succès, a ainsi permis le maintien d'une génération d'agriculteur. Les contraintes d'usage du sol sur ces parcelles sont très strictes mais garantissent ainsi une stabilité foncière. Ainsi, la SAFER a eu un droit de regard sur les ventes pendant 15 ans, et les propriétaires se sont engagés à ne pas vendre à des fins non agricoles.

De plus, l'agriculture urbaine devient peu à peu un outil de reconquête de la biodiversité et des fonctions écologiques de la ville (in, <http://agricultureurbaine-idf.fr/agriculture-urbaine-biodiversite-6>, 2016). En effet, la capitale continue son expansion, ce qui entraîne, une baisse de la biodiversité et donc des perturbations dans le fonctionnement des écosystèmes (in, <http://agricultureurbaine-idf.fr/agriculture-urbaine-biodiversite-6>, 2016). Ainsi, l'agriculture urbaine est une solution afin de ramener de la nature en ville. La Région Ile-de-France s'est ainsi engagée en faveur d'une agriculture respectueuse de l'environnement, mais aussi des ressources naturelles. (in, <https://www.iledefrance.fr/action-quotidienne/agir-environnement>, 2016). Elle a notamment mis en place des aides afin de soutenir les agriculteurs désirant se reconverter dans l'agriculture biologique. Ainsi, la région Ile-de-France a instauré une politique en faveur de l'agriculture biologique, avec notamment un programme agro-environnemental adopté en 2007, mais aussi un plan d'action régional (ParcBio) concerté avec les organismes de développement agricole et les principaux acteurs du biologique en Île-de-France. Les politiques régionales sont aussi très investies dans la conservation et le développement de l'agriculture périurbaine, considérée comme « irremplaçable à la sauvegarde des ceintures et des « poumons » verts aux portes des villes » (in, <https://www.iledefrance.fr/action-quotidienne/agir-environnement>, 2016). La région s'est engagée à une maîtrise du front urbain qui s'est matérialisée avec l'adoption du nouveau projet de schéma directeur de l'Ile-de-France

en automne 2012 (in, <https://www.iledefrance.fr/action-quotidienne/agir-environnement>, 2016). Cette politique joue aussi un rôle crucial dans la restauration de la Trame verte et bleue, puisqu'elle doit assurer « une continuité », « une passerelle » entre les espaces naturels et les espaces agricoles (in, <https://www.iledefrance.fr/action-quotidienne/agir-environnement>, 2016)

L'agriculture urbaine a aussi un rôle social non négligeable qui contribuerait notamment à résorber certaines tensions dans la ville. Ainsi, les espaces agricoles ne doivent pas être uniquement considérés comme « espaces verts », « poumons verts » ou des « pénétrantes vertes » (in Bredif, Pupin, 2012). Ils sont aussi des facteurs d'identité très importants pour les populations urbaines et périurbaines. Dans l'étude menée par Hervé Bredif et Vincent Pupin sur le Grand Paris et la place de l'agriculture (in Bredif, Pupin, 2012), les 600 entretiens conduits pour leur enquête, ont révélé que la plupart des habitants ou acteurs de l'urbain étaient très attachés aux espaces agricoles. Cette étude a ainsi montré que l'agriculture, pour les habitants à proximité, « [véhiculait] des qualités essentielles à leurs yeux auxquels avec le temps, ils se sont attachés » (in Bredif, Pupin, 2012) Les espaces agricoles apparaissent dans le milieu urbain comme des repères. Ils permettent de se situer géographiquement, de se reconnecter avec les éléments naturels (in Bredif, Pupin, 2012), mais aussi, selon les interlocuteurs interrogés, « de savoir qu'ils savent qui ils sont » (in Bredif, Pupin, 2012). Ainsi quand un périmètre agricole se retrouve en friche ou est abandonné cela est perçu comme une dégradation du milieu. (in Bredif, Pupin, 2012). Il est aussi important de souligner que cette identité se « construit » pour la ville, pour une amélioration du cadre de vie, mais aussi pour une reprise en mains de ces espaces abandonnés à l'avenir incertain (in Bredif, Pupin, 2012). Cette étude permet ainsi de comprendre pourquoi l'espace agricole urbain devient aussi sujet de tensions politiques. Le végétal devient un moyen pour les citoyens de s'approprier la ville et la revendiquer. Certains mouvements comme Guérilla Gardening, utilise le végétal comme outils de revendication mais aussi comme un moyen de repenser la ville et les espaces publics. Ce mouvement ne compte pas moins de 98 actions en Ile-de-France (in, <http://guerilla-gardening-france.fr/wordpress/actions/>, 2016). Ils défendent les activités d'agriculture urbaine et préparent actuellement une action à Colombes. En effet, ils avaient participé à la création, aux pieds de tours de logement social, de jardins partagés, de potagers ainsi que d'une AMAP. Cependant, le terrain étant occupé illégalement la mairie a engagé des poursuites afin de pouvoir utiliser le terrain et y construire un parking provisoire. C'est pourquoi depuis le 18 juin Guerilla

Gardening milite pour la conservation de « l'agro-cité » de Colombe (in, <http://guerilla-gardening-france.fr/wordpress/actions/>, 2016).

Guerilla Gardening s'inspire du mouvement new-yorkais « Green Guerilla ». Ce mouvement est né dans les années 70 alors que la ville subissait de plein fouet les conséquences de la crise économique. Des centaines d'immeubles abandonnés étaient détruits, constituant autant de friches urbaines que les habitants ont réinvesties à l'aide du végétal et de l'agriculture urbaine. La végétalisation de ces espaces est devenue un symbole de contestation des politiques urbaines, mais aussi du capitaliste, ainsi qu'un moyen de se réapproprier l'espace urbain.

L'agriculture urbaine, si elle ne permet pas la production de denrée alimentaire à grande échelle, peut répondre au besoin de « mieux consommer » des citoyens (in, Déalle-Facquez, 2013). En effet, on insiste à une renaissance du terroir francilien avec la revalorisation de la production locale (in, Déalle-Facquez, 2013). Manger sain et local est devenu une demande du consommateur qui aujourd'hui favorise la qualité et la traçabilité de son produit. Ainsi, on assiste à un véritable engouement pour des denrées alimentaires, comme le miel, lorsqu'elles sont estampillées « produit à Paris ».

Ainsi les relations capitale-banlieue parisienne illustrent bien les rapports ambigus entre ville et nature. Depuis toujours désiré, elle a pourtant sans cesse été relocalisé loin des villes. En effet, l'étalement urbain et la transformation des milieux qu'impose la ville lui sont favorables dans le cadre de la concurrence foncière. De plus le passage d'agriculture paysanne à l'agri-business mondial a profondément modifié les modes de production alimentaire qui demande beaucoup d'espace et l'utilisation d'intrant incompatible avec la ville. Cependant, cette rupture toujours plus grande entre ville et nature n'a fait que rendre cette dernière plus désirable aux citoyens qui tentent de la réintégrer dans leur quotidien. C'est pourquoi des initiatives d'élevage urbain arrivent aujourd'hui à trouver leur place dans la ville

- Un élevage urbain principalement destiné à la gestion des espaces verts

L'élevage urbain, dans les pays du Nord, bénéficie de très peu de couverture scientifique comparée à l'élevage des pays du Sud. Cela s'explique notamment par une disparition progressivement de cette activité dans les villes. En effet, dans les pays du Nord dit « industrialisés » les infrastructures sont bien développées, le revenu moyen des habitants est assez élevé pour que l'élevage ne soit pas lié aux zones urbaines, mais déterminé avant tout, par l'accès aux aliments, au foncier et une main d'œuvre peu coûteuse.

En effet, le foncier est un bien rare en ville et très disputé, donc sujet à spéculation (in Emmanuel Torres, 1998). Les abords de la ville ainsi que les franges et friches urbaines sont l'objet d'une concurrence acharnée en matière d'occupation des sols, ce qui fait grimper les prix du foncier (in Emmanuel Torres, 1998). L'agriculture n'est pas admise comme une utilisation prioritaire des terres, en comparaison d'infrastructures ou de projets immobiliers (in Emmanuel Torres, 1998). Cela explique ainsi la difficulté d'installation agricole, tel l'élevage urbain. De plus, les rapports homme-animal, notamment en ville, ne facilitent pas les initiatives de réintroduction d'élevage en milieu urbain. L'intérêt autour des animaux en ville est relativement récent (in Nathalie Blanc 2003). En effet, « [II] dépare et empuantit [la ville] », l'animal cause des désagréments de type sonore et olfactif (in Nathalie Blanc 2003) qui rendent sa cohabitation avec l'homme difficile. De plus les aménageurs font en sorte de « dessaisonner » la ville, mais aussi de la « désanimaliser » (in, Nathalie Blanc 2003). Ainsi, peu de projet font une place à l'animal. Cela remet, d'ailleurs, en cause l'urbanisme pratiqué aujourd'hui qui ne semble pas permettre son insertion dans la cité (in Nathalie Blanc, 2003). En effet, il semble difficile de lui assigner une place puisque l'animal est par définition mobile. Cependant, en s'il tend à devenir une composante urbaine, c'est tout un aménagement de la ville qui serait à repenser (in Nathalie Blanc, 2003). Une ville dont il est difficile définir les limites. Des termes comme « rurbain » ou « périurbain » nous questionnent sur l'élaboration d'une distinction entre ce qui n'est pas urbain et ce qu'il est. Sans cesse en train d'évoluer, la ville semble difficile à définir tant elle est plastique et ses liens avec le territoire multiples et complexes.

Cependant, l'agriculture est aujourd'hui entrée dans une logique industrielle qui ne semble pas pouvoir s'intégrer dans la ville dense. Ainsi, comme le souligne Ségolène Darly, les initiatives d'élevage urbain ne sont pas destinées à l'embouche (in, Darly, 2013), mais introduites en ville pour leurs externalités environnementales (in Darly, 2013). Ce terme désigne l'ensemble des

effets ou impacts d'une activité sur l'environnement. Dans le cas de l'élevage urbain, les externalités sont plutôt positives puisqu'elles permettent une gestion écologique des espaces verts qui favorise la biodiversité. Cette gestion prend la forme d'éco-pâturage, les animaux vont paître dans des espaces verts sécurisés et ainsi permettre le transfert de matières organiques mais aussi de biodiversité en essaimant graines et pollens.

La présence d'animaux en ville crée aussi une rupture culturelle au milieu du tissu urbain. Ils permettent la rencontre de deux univers et constituent donc un formidable outil pédagogique et de reconnexion avec la nature.

Ainsi, s'il existe de l'élevage urbain dans les villes du nord il n'est pas reconnu comme une initiative de production alimentaire, mais comme un instrument pour la gestion écologique des espaces verts.

b) L'élevage urbain : une activité qui accompagne les villes du Sud dans leur développement et qui constitue une stratégie de lutte contre la pauvreté.

L'élevage urbain dans les pays du Sud est, depuis une quarantaine d'années, sujet de nombreuses études aussi bien dans le domaine de l'agronomie que de la géographie.

Cette activité est beaucoup plus développée que dans le Nord et fait même l'objet d'une typologie (in Centrès, 1991)

- L'élevage urbain non commercial : Cet élevage concerne avant tout les petits ruminants, les volailles, les porcs et parfois les bovins. Ces animaux ne sont pas de sources de revenus importantes pour la famille et leur conduite est faite de façon rudimentaire. Leurs vocations sont alimentaires (lait) et culturelles. Cet élevage est souvent pratiqué par les néo urbain qui entretiennent encore des liens très étroits avec le village. Il constitue aussi une forme d'épargne, de capital mobilisable, pour payer des dépenses conséquentes et/ou imprévues.

- L'élevage urbain non commercial « amélioré » : Les animaux constituent un capital mobilisable pour la famille. Tout comme pour l'élevage non commercial il permet de pouvoir se sortir de situations financières délicates en constituant une épargne. Un investissement conséquent est fait dans l'alimentation et traçage sanitaire de l'animal.

- L'élevage urbain commercial : Cet élevage cherche avant tout à faire du profit. L'alimentation et les suivis sanitaires sont réguliers et tous les animaux sont destinés à la vente. Ces élevages

sont plutôt localisés en périphérie urbaine ou dans des milieux ruraux proches de la ville, mais se destinent principalement au marché de consommation citadin.



Figure2 : Photo d'un élevage de caprin dans les rues de la ville de Bamako.

Sources : Mali web : <http://www.maliweb.net/economie/economie-des-moutons-a-des-prix-peu-abordables-100291.html>

L'élevage urbain dans les villes du sud est principalement abordé comme un enjeu alimentaire, mais aussi un danger pour l'environnement.

En effet, dans un rapport de la mission « Des aliments pour les Villes » la FAO met l'accent sur l'élevage urbain comme un moyen de nourrir les citadins. Il est ainsi présenté comme une activité capable de nourrir les habitants des villes dans un contexte où la demande en protéine animale est toujours plus forte. Dans une majeure partie des cas, la localisation en milieu urbain représente une chance à la fois pour le consommateur et le producteur. En effet, cela permet la mise en place de circuits directs. Ils garantissent ainsi aux éleveurs un revenu fixe et permettent à l'acheteur d'obtenir des produits frais. Cela n'est pas négligeable, dans des pays où les infrastructures de transport ne sont pas toujours bien développées et ne peuvent pas garantir le respect de la chaîne du froid, pour des denrées aussi fragiles que les aliments d'origine animale.

Cependant, l'élevage d'ovin et caprins a aussi des fonctions sociales et culturelles. Au Mali et au Burkina-Faso les bêtes sont élevées en ville pour des fêtes religieuses, mais sont aussi un investissement en cas de problème financier. De manière générale l'élevage urbain est un outil de lutte contre la pauvreté qui permet aux plus précaires de s'assurer un minimum de ressources. Les animaux constituent une des « caisses d'épargne ». (In Centrès, 1999). En outre, il permet de lutter contre le chômage en créant des emplois. En effet, dans les pays du Sud l'élevage urbain est souvent pratiqué comme une activité secondaire. Ainsi les animaux sont achetés par des familles ayant des moyens suffisants pour acquérir des bêtes et employer un berger ou un ouvrier agricole qui s'occupera des animaux à temps plein. Le troupeau se localise en milieu périurbain, ou dans les franges urbaines. Les animaux sont gardés par des bergers, le mode d'élevage et donc extensif et comporte des déplacements. Il permet alors aux nouveaux citadins, issus de l'exode rural, de faire valoir leurs connaissances et de trouver un emploi dans des villes minées par le chômage.

L'élevage va ainsi de pair avec une expansion urbaine effrénée, qui a certes bien des avantages d'un point de vue alimentaire, mais qui mal géré entraîne des problèmes sanitaires et environnementaux.

En effet, l'élevage a pour conséquence la propagation de germes pathogènes, notamment dû au stockage de fumier, qui facilite la transmission de maladies et infections respiratoire tels les bronchites chroniques, l'emphysème, le rhume du cerveau, etc. (in Yari Zafianou, 2013). De plus, en hivernage les déjections animales sont propices à la reproduction de moustiques (in Yari Zafianou, 2013)

La concentration d'animaux en milieu urbain dense facilite aussi les risques d'épizootie, il s'agit d'une maladie animale qui touche plus ou moins une espèce ou groupe d'espèces, et qui présente des risques de contagions. Cela peut donc aussi mener à des zoonoses et donc se transmettre à l'homme.

En outre, la divagation des animaux pose aussi des problèmes de sécurité routière ainsi que d'accès aux espaces verts urbains qui ne sont pas destinés à la consommation des troupeaux. Cette activité provoque aussi la destruction des ligneux et des écosystèmes périphériques à la ville afin d'obtenir du fourrage. De plus, la cohabitation entre habitant et animaux d'élevage n'est pas toujours simple notamment dû aux odeurs et aux bruits (in Yari Zafianou, 2013). La gestion de la fumure est aussi source de préoccupations environnementales. Quand les

déjections ne sont pas utilisées comme fumier ces dernières produisent, sous l'effet de décomposition, des gaz à effet de serre et notamment du méthane, l'ammoniaque et de l'azote. L'élevage urbain contribue ainsi à la pollution de l'air, du sol, mais représente aussi un danger de contamination bactérienne de l'eau.

Ainsi, l'élevage urbain est une activité très présente dans les villes du Sud et ne cesse de se développer. Il accompagne la ville dans son expansion et permet d'absorber les populations issues de l'exode rural. Cependant, le manque d'encadrement des animaux pose des problèmes d'ordre environnemental et sanitaire qui sont autant d'enjeux pour les villes du sud.

II) L'élevage en ville, parent pauvre de l'agriculture urbaine

a) Un phénomène qui a du mal à définir ses liens avec la ville et où l'élevage semble oublié

L'agriculture urbaine se définit comme une activité de production et une maîtrise du cycle végétal et/ou animal dans une région urbaine. L'élevage est donc compris dans cette définition. Cependant les relations entre cette activité avec la ville sont pour le moins mal définies c'est pourquoi l'agriculture urbaine est un concept dont la définition n'est pas encore formellement fixée. Pour Fleury et Donadieu, l'agriculture devient urbaine à partir du moment où cette dernière entretient des rapports fonctionnels réciproques avec la ville (in Fleury et Donadieu, 1997). Mbaye et Moustier la définissent comme « l'agriculture localisée dans la ville ou à sa périphérie dont les produits sont majoritairement destinés à la ville ou à sa périphérie et pour laquelle il existe une alternative entre usage agricole et non agricole des ressources (sol, main d'œuvre, eau.), alternatives qui ouvrent sur des concurrences, mais aussi des complémentarités entre agriculture et ville. » (In Mbaye et Moustier, 1999). Enfin pour Mougeot : « l'agriculture urbaine est une activité localisée à l'intérieur (agriculture intra-urbaine) ou sur les bords (agriculture périurbaine) d'une ville, cité ou métropole. Elle produit ou élève, transporte ou distribue une diversité de produits (aliments ou non-aliments), et fait un large appel aux ressources humaines et matérielles (parfois les réutilise), produits et services trouvés dans et autour de la ville. A son tour elle offre des ressources humaines et matérielles, des produits et services, principalement à l'espace urbain » (in Mougeot, 2000).

Les trois synthèses de ces chercheur-es sont assez représentatives de l'ensemble des définitions données à l'agriculture urbaine. Elle est définie selon sa localisation, son marché de consommation et ses acteurs. Cela permet la mise en place de typologies complexes ou les possibilités sont multiples.

Cependant ces définitions ne s'interrogent pas sur l'expression même « d'agriculture urbaine » qui apparaît comme un oxymore. L'agriculture se définit comme une activité de production à grande échelle afin de nourrir la population au niveau local, national ou international alors que le terme urbain est associé au développement des villes soit un regroupement d'individus dans une entité aménagée ayant pour but de leur offrir des services (in Duchemin, 2012). De plus, l'agriculture a pris un virage productiviste et industriel au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Elle s'est mécanisée dans le cadre d'un système de transformation, mais aussi de distribution à grande échelle et de manière très hiérarchisée (in Duchemin, 2012). Elle s'est aussi totalement dissociée spatialement du milieu urbain dans le cas des pays du Nord.

Quant à l'urbanisation, elle apparaît comme l'un des facteurs responsables de cette dissociation entre production alimentaire et habitat humain.

Ainsi l'assemblage de ces deux termes apparaît inadéquat. L'agriculture urbaine telle qu'elle est observée aujourd'hui, se développe sur de petites surfaces, des espaces en friche ou sous-utilisés qui ne permettent pas, ou de façon marginale ou secondaire, en ce qui concerne les pays du nord, une activité de production alimentaire à même d'approvisionner la ville. Ce premier élément pose ainsi la question de l'intégration de l'agriculture urbaine dans la ville. En effet, elle n'apparaît pas comme une activité intégrée, mais tolérée dans le tissu urbain à condition qu'elle s'implante dans des zones qui demandent « à être aménagées » et qui sont donc délaissées par la ville,

Ainsi, certains préfèrent utiliser le terme horticulture urbaine ou maraichage urbain, plus en accord avec la visée de ce type d'initiative en ville destinée au jardinage plus qu'à la production alimentaire à grande échelle (in Duchemin, 2012). Cependant, ce que mettent en évidence ces termes c'est la prédominance du végétal sur l'animal. En effet, au maraichage est associé du petit élevage de type volaille ou lapin, mais cela est une activité secondaire en complément de la production végétale. Ainsi, l'élevage est bien considéré dans la définition de l'agriculture urbaine, mais n'est pas envisagé comme une activité à part entière tout au plus comme une activité de soutien au végétal.

Ainsi, le débat autour de la légitimité du terme « agriculture urbaine » nous éclaire sur la place de l'élevage, mais aussi de l'animal en ville et de sa difficile intégration dans les initiatives de réintroduction la nature en milieu urbain.

b) Un retour de la nature en ville marqué par le végétal et le rejet de l'animal en ville

En effet, ce désintérêt pour l'élevage serait le résultat des politiques de la ville menée au XIX^e siècle qui, dans une logique hygiéniste, ont favorisé le végétal au détriment de l'animal (in Nathalie Blanc, 2003). Ainsi, depuis le début XIX^e siècle, parcs, jardins et végétaux ont été grandement favorisés dans l'aménagement de villes alors que l'animal s'est vu, peu à peu, retiré le droit de cité.

Comme le souligne la géographe Nathalie Blanc (in Nathalie Blanc 2003) le végétal incarne l'amélioration du cadre de vie urbain. Au contraire la présence d'animaux et d'élevage en ville inquiètent les médecins hygiénistes qui voient dans ces activités des risques d'épidémie. L'animal va alors être considéré comme impropre à la ville.

Le végétal est jugé comme un élément structurant du tissu urbain il à la fois esthétique tout en purifiant « l'air corrompu » de la cité. Les politiques haussmanniennes mises en œuvre à Paris en constituent un très bon exemple. La ville devient un objet technique où la nature est contrôlée et le végétal considéré comme un matériau. Il est en fait abordé comme un élément du décorum urbain, avant tout utilisé comme un agent de liaison entre des espaces à vocation distincts, afin de créer de la cohérence et ainsi contribuer au bien-être du citoyen. L'animal est, quant à lui, considéré comme un être vivant. De ce fait il est exclu de la ville, puisqu'il ne répond pas aux critères de nature docile et passive, seule admise par l'homme.

Ainsi Bamako a interdit l'élevage dans son enceinte (in Centrès 1991) pour des raisons, tout d'abord sanitaires, mais aussi de sécurité puisqu'une grande partie des animaux sont en divagations en ville. C'est aussi pour des raisons d'hygiène que les grandes villes des Etats-Unis ont peu à peu banni l'élevage urbain, ainsi que pour des raisons de cadre de vie (in William H. Butler, 2011). L'animal, contrairement au végétal, implique plus de contraintes. Il n'est pas passif et s'impose comme une composante urbaine qui exige que la ville s'adapte à sa présence (in Nathalie Blanc, 2003)

III) Quel état des connaissances sur les initiatives d'élevage urbain dans le nord-est parisien ?

Le cas du nord-est parisien est assez représentatif de ce qui se passe dans les pays industrialisés. Les initiatives d'élevage sont peu nombreuses par rapport aux multiples projets d'agriculture urbaine végétale. Il existe peu de publications scientifiques s'intéressant à l'élevage urbain en région francilienne. Seul l'article de Ségolène Darly : Des moutons dans la ville : Quelles externalités environnementales des pratiques d'élevage ovin en milieu urbain ? Publié en 2014, aborde directement l'élevage ovin et caprin en région Seine Saint-Denis. Cependant, de nombreux articles de journaux et blogs spécialisés dans l'écologie s'intéressent à cette activité. Trois textes issus des presses écrites ont été retenus ainsi qu'un article issu de la presse numérique. Ils constituent un exemple du traitement médiatique dont bénéficie l'élevage caprin et ovin en ville.

L'élevage est ainsi souvent abordé sous un angle environnemental et présenté comme un outil de gestion de l'écosystème urbain. Cependant, le manque d'article scientifique, et donc de recherches, sur l'impact de la présence d'animaux en ville ne permet pas de telles affirmations. Il faut alors souligner qu'en aucun cas la question de la fonction alimentaire n'est traitée. Ainsi, il apparaît que l'élevage urbain a surtout des fonctions sociales et culturelles et répond au besoin de nature grandissant des citoyens.

a) L'environnement et le souci de gestion douce des parcs et espaces verts parisiens : des externalités environnementales multiples.

Dans les différents textes étudiés, la réintroduction de troupeau en ville est motivée par le souci d'une meilleure gestion de l'environnement urbain, mais aussi de son amélioration. Dans l'article d'Audrey Garric (in, Le Monde, 12/04/2013), *Des moutons pour tondre en ville, vrai gain pour l'environnement ?* (cf. annexes) mais aussi de Sylvie Luneau (in, <https://reporterre.net/L-eco-paturage-a-la-conquete-des>, 08/05/2014) *L'éco-pâturage à la conquête des cœurs d'agglomérations* (cf. annexes) l'objectif de ces initiatives est tout d'abord de limiter l'usage de phytosanitaires mais aussi d'engins motorisés pour l'entretien des espaces verts. Ces restrictions ont pour but de maintenir ou de favoriser la biodiversité urbaine tout en

sensibilisant les usagers à la préservation de la nature « Cela consomme moins d'essence, les moutons préservent la faune et la flore et ça évite les nuisances sonores » (in Garric, 2014), « il y avait une certaine valorisation à faire quant à la biodiversité qu'il y a ici » , (in Garric 2014) « On ramène du poumon vert ici » (in Garric, 2014.) mais aussi d'améliorer le cadre de vie urbain. . Ainsi, l'élevage trouve sa place en ville grâce à ses externalités environnementales et plus particulièrement l'éco-pâturage « l'éco-pâturage consiste à utiliser des animaux plutôt que des engins mécaniques pour l'entretien d'espaces verts » (in Gauthier-Faure, 2013)

Cependant, il semble nécessaire de faire des distinctions dans les différentes initiatives d'éco pâturage. Les prestataires de service ne sont pas tous de même nature ce qui a pour conséquence des modes gestion différents. En effet, dans de nombreux articles des entreprises d'éco-pâturage sont citées, mais il s'agit aussi parfois d'établissements publics ou d'associations qui se chargent de mettre à disposition leurs bêtes élevées au cœur du tissu urbain. Alors qu'en ville la répartition des ressources se localise à plusieurs endroits distants et diffus la transhumance et le parcours sont peu utilisés. Ce mode d'exploitation qui avec l'éco-pâturage est le plus performant et pourtant peu utilisé par les entreprises et initiatives publiques. Cela s'explique notamment par le coup de la main d'œuvre alors que ces opérations sont à la fois mises en avant pour leurs aspects écologiques et économiques. (In Darly, 2014). Ainsi on remarque que Ségolène Darly (in Darly, 2014) qui étudie l'association Clinamen, met en avant plusieurs autres externalités environnementales liées à la présence de moutons en ville. En effet, les moutons permettent une gestion douce des espaces verts de la ville de Saint-Denis grâce à la pratique de l'éco-pâturage, mais aussi le transfert de matière organique et de biodiversité avec leurs transhumances et les parcours. L'ensemble de ses activités est optimisé par les bergers et leurs connaissances de la trame verte et bleue (in Darly, 2013). La production de fumier est aussi à souligner. Cette matière fertilisante très précieuse sert de support à d'autres initiatives d'agriculture urbaine. Ainsi, près de la bergerie des Francs Moisins à Saint-Denis, le fumier accumulé par les moutons de Clinamen a permis la reconstitution d'un sol cultivable sur environ 200 m² de la « Parcelle 126 » (in Darly, 2013). Ainsi l'élevage n'est pas du tout présenté comme une activité de production alimentaire, mais comme un outil de gestion des espaces verts

b) Une pratique d'éco-pâturage méconnu en ville

Les races utilisées pour l'éco-pâturage sont bien souvent rustiques et qualifiées comme étant « en danger » ou « endémique ». Elles ne sont plus sollicitées par l'agriculture productiviste parce qu'elles produisent peu de viande ou pas assez de lait. Ainsi la question de la commercialisation de la viande, de la laine ou du lait produits par ces bêtes n'est jamais abordée dans les textes journalistiques ou scientifiques.

Toutefois, aucune étude scientifique n'a été réalisée quant aux gains environnementaux de l'écopâturage. Quelles sont les émissions de gaz à effets de serre économisées par l'abandon de tondeuses à gazon ? Celles, au contraire, provoquées par la digestion des ruminants ? La quantité d'herbicides qui ne viendront pas polluer les sols ? Ou encore les espèces qui pourraient réapparaître du fait de cette moindre pollution ? *"Nous n'avons pas procédé à ce genre d'analyse"*, reconnaît Gilles Buna, adjoint au maire de Lyon chargé de l'urbanisme et des espaces verts.

Figure 3 : Extrait de l'article du Monde d'Audrey Garric, publié en 2013 : Des moutons pour tondre en ville, vrai gain pour l'environnement ?

Sources : http://www.lemonde.fr/planete/article/2013/04/12/des-moutons-pour-tondre-en-ville-vrai-gain-pour-l-environnement_3158721_3244.html

Cependant, comme le souligne l'article du Monde et Ségolène Darly, peu de recherches s'intéressent à l'élevage urbain dans les pays du nord de ce fait les impacts environnementaux de la présence de ces animaux en villes sont méconnus.

D'autre, tel François Léger agro écologue à AgroParisTech n'hésite pas à déclarer « En réalité, l'introduction de moutons dans la ville à peu d'impact pour l'environnement [...] » (in Audrey Garric, 2013) Ainsi, les arguments environnementaux avancés pour la réintroduction de troupeaux en ville semblent périlcliter ce qui n'empêche par un engouement autour des animaux en ville.

c) Des initiatives qui s'insèrent dans des politiques urbaines de reconnexion avec la nature

Si l'élevage n'a que peu d'impact sur l'environnement urbain, selon l'association Nature et territoire « l'évolution de [ces] pratiques est exceptionnelle : 20 villes en 2000 à 150 en 2013 » (in Luneau, 2014). Leur bureau d'études, situé en Mayenne accompagne les entreprises dans leur projet d'éco-pâturage et a d'ailleurs lancé une plateforme de mise en relation entre professionnels et gestionnaire des espaces verts.

Pour Alain Divo, patron d'Eco-Terra, une entreprise d'éco-pâturage urbain, cet engouement est surtout dû aux politiques urbaines qui tentent de mettre en place des pratiques de gestion durable de la ville. Il souligne que c'est aussi la mise en vigueur de l'agenda 21 qui a accéléré le développement de telles initiatives. De plus, depuis 2007 Paris a déclenché son plan climat exigeant une réduction des émissions des gaz à effet de serre, mais aussi l'arrêt de l'utilisation de phytosanitaire. Ces mesures se veulent ainsi la vitrine d'une politique municipale qui se veut soucieuse de l'environnement. Ce retour de l'élevage en ville semble donc, avant tout, servir des desseins politiques tout en répondant aux besoins de la Nature des parisiens. En effet, dans les articles sélectionnés les politiques insistent sur le rôle social des troupeaux : « On est aussi dans un projet de quartier, pour créer du lien social et pédagogique » (Halima Jemni in Gauthier-Faure, 2013), « [...] c'est ainsi essentiellement la dimension sociale du troupeau et le rôle de médiateur et de facilitation du mouton qui sont commercialisés, et non les services écologiques qui y sont associés » (in Darly, 2013).

"L'idée est de réintroduire la nature au centre de la ville avec des animaux qui n'y sont pas habituellement. On souhaite montrer que la frontière entre la nature et la ville est de moins en moins opérante", confirme Fabienne Giboudeaux, l'adjointe au maire de Paris chargée des espaces verts. Grâce à l'arrivée des moutons, les Archives de Paris veulent ainsi attirer le public, et notamment les enfants, dans une volonté "d'éducation citoyenne" à la biodiversité.

Figure 4 : Extrait de l'article du Monde d'Audray Garric, publié en 2013 : Des moutons pour tondre en ville, vrai gain pour l'environnement ?

Sources : http://www.lemonde.fr/planete/article/2013/04/12/des-moutons-pour-tondre-en-ville-vrai-gain-pour-l-environnement_3158721_3244.html

L'animal trouve ainsi sa place en ville pour ces qualités de gestion de l'environnement, mais aussi parce qu'il crée une rupture culturelle et cognitive (François Léger, in Audrey Garric 2014). Il ouvre une brèche dans le tissu urbain et permet ainsi de sensibiliser, mais aussi d'éduquer, les plus jeunes au respect de la biodiversité et de l'environnement.

Si l'animal est très sollicité par les politiques urbaines, pour son rôle pédagogique, social, environnemental, l'élevage, en tant qu'activité de production, n'est pas du tout présent dans les articles journalistiques et n'est pas jugé pertinent dans le domaine de la recherche. Cependant, la présence d'animaux à l'intérieur du tissu urbain parisien implique l'implantation de structures agricoles dans la ville et donc de l'élevage. Il semble donc que cette activité soit toujours définie comme rurale et peu adaptée à la ville.

A l'aube de ces éléments, l'étude de l'élevage urbain, et plus particulièrement de l'élevage d'ovin et de caprin en région parisienne, s'avérait être un sujet à la fois inédit et original. La région parisienne constitue la plus grande agglomération de France et un tissu urbain dense ne facilitant pas le développement d'activités agricoles.

En effet, comme nous avons pu le développer précédemment il n'existe que très peu de recherches ou de littératures sur l'élevage dans les villes des pays industrialisés. Ce présent mémoire tente ainsi d'apporter un élément de réflexion dans ce champ de la recherche peu exploré. Le choix de l'étude des ovins et caprins s'est imposé d'elle-même, ces petits ruminants étant les animaux les plus récurrents dans la bibliographie, mais aussi qualifiés comme les plus adaptés à l'environnement de la ville. En effet, ovins et caprins, sont présentés comme robustes et capables de favoriser des fourrages « grossiers » qui ne seraient pas consommés par des animaux d'élevage industriel (in Divo, 2014). Leur intégration au tissu urbain est très différente des initiatives d'apiculture ou d'élevage de volaille. Les ruches, situées sur les toits des immeubles, sont bien souvent invisibles et inconnues des habitants. Les volailles ont aussi, quant à elles, qu'un impact paysagé très limité. L'élevage s'il est intensif et productif nécessitera des infrastructures qui marqueront le paysage. S'il est extensif, ou pastoral, les animaux seront visibles en ville demanderont pâturage et donc l'occupation de terrain.

De plus, la présence de moutons ou de chèvres à des conséquences environnementales, mais aussi sociales. L'homme et l'animal doivent cohabiter dans le même espace. C'est tout un mode de développement urbain qui est questionné, mais aussi les relations entre les sociétés humaines et les animaux.

Ainsi, comment les pratiques de l'élevage ovin et caprin ont-elles réussi à s'installer en milieu urbain, alors que la ville se veut par définition peu propice aux activités agricoles et encore plus à l'animal ? Existe-t-il des pratiques d'élevage spécifiques à la ville ?

Nous poserons alors plusieurs hypothèses pour tenter de répondre à cette question. L'élevage trouverait sa place en ville d'abord pour les services de gestion des espaces verts qu'il offre et pour ses qualités environnementales. Ainsi, la présence de troupeau serait uniquement tolérée sur certaines parcelles choisies par les politiques urbaines de type friche, et jardin public, toujours de petites surfaces. Cela limitant les possibilités d'élevage extensif.

La présence des animaux ne serait que partielle au cours de l'année et ne nécessiterait pas la construction d'infrastructures solides et donc aucune concurrence sur le plan foncier avec l'urbain. Enfin, la présence de l'animal d'élevage permettrait la reconstruction d'un lien social en milieu urbain tout en constituant une réponse au besoin de nature des citoyens. Ils auraient un rôle pédagogique de sensibilisation à l'environnement avec les plus jeunes. Enfin, l'élevage urbain serait dépouillé de toutes ses fonctions de production alimentaire et non alimentaire.

Nous avons tenté de répondre à notre problématique et vérifiant ou invérifiant les hypothèses ici développées. Pour cela nous nous appuyerons sur de multiples terrains effectués dans le nord-est parisien après l'élaboration en amont une méthodologie intelligente afin de pouvoir obtenir des informations pertinentes et utilisables

II-Méthodologie

Le travail méthodologique pour ce mémoire s'est divisé en plusieurs parties. Tout d'abord, une recherche bibliographique sur le thème de l'élevage et des animaux en ville, ainsi qu'un inventaire des élevages ovins et caprins dans la région Ile-de-France. Puis une sélection des initiatives d'élevage et terrains à effectuer et l'élaboration d'un entretien semi-directif afin de récolter le plus d'informations possible.

I) Présentation du travail de recherches bibliographiques

Deux types recherches bibliographiques ont été effectués. Tout d'abord, une visant à obtenir des articles et informations scientifiques, puis une autre collectant des renseignements dans des journaux quotidiens ou de presse spécialisée

Recherches dans des banques de données scientifiques

Les différentes recherches bibliographiques ont été effectuées sur science direct, Jstore, google scholar, Cairn, Persée mais aussi dans les catalogues de la bibliothèque du Muséum National d'histoire naturelle. Peu de résultats sont apparus, sinon aucun, en rapport avec le sujet traité. Les quelques articles trouvés abordent essentiellement l'élevage urbain dans les pays du Sud en voie de développement et plus particulièrement de l'Afrique du Nord et de l'Ouest. Seulement deux articles sur l'élevage urbain dans les pays du Nord industrialisés ont été répertoriés. Il s'agit tout d'abords, du texte de William H.Butler, Welcoming animals back to the city: Navigating the tension of urban livestock throught municipal ordinance, publié en 2012. L'auteur s'intéresse plus à la législation autour de l'animal d'élevage en ville qu'à la pratique de cette activité. Le second texte, de langue française, et celui de Ségolène Darly, Des moutons dans la ville : Quelles externalités environnementales des pratiques d'élevage ovin en milieu urbain ? Publié en 2014.

Face au manque de littérature concernant ce sujet nous nous sommes donc intéressés à des thèmes connexes comme : « l'agriculture en ville » ou « l'animal en ville » qui nous ont permis

d'accéder à un nombre plus important de références ainsi qu'à des informations théoriques supplémentaires.

Cette recherche bibliographique a été révélatrice du manque d'études scientifique sur notre sujet, ainsi que de son caractère exploratoire et a constitué une des difficultés à surmonter pour ce travail de recherche.

Recherches d'articles journalistiques et toutes autres sources d'informations

Ainsi, la maigre bibliographie scientifique récoltée nous a poussés à nous tourner vers des publications plus générales de type articles de journaux, papier, ou numérique, de blogs ou même de vidéos évoquant l'élevage en ville. Quelques articles et vidéos sont apparus évoquant « l'éco-pâturage urbain » traités par la presse à l'échelle nationale, régionale et locale. L'élevage en tant qu'activité de production n'était pas directement abordé. C'était surtout le rôle de « tondeuse écologique des animaux » qui était mis en avant. Une grande partie des informations ont été récoltées au sein de journaux quotidiens nationaux tels Le Monde ou Libération. Les articles de blog, mais aussi de presse numérique étaient quant à eux plus nombreux notamment sur le site ReporTerre ou Efficycle, sites engagés dans l'information sur l'environnement et le développement durable. Cependant ce sont notamment des rapports d'organismes comme la FAO et le CIRAD qui ont fourni le plus de données sur l'élevage urbain.

L'ensemble de ces références a ainsi permis l'élaboration de l'état et à définir les hypothèses à étudier pour ce travail de recherche.

II) Elaboration et choix des terrains : Pourquoi le Nord-est parisien ?

Face au manque d'informations sur l'élevage urbain, effectuer des enquêtes de terrain s'est avéré impératif. Cependant, il a fallu dans un premier temps inventorier l'ensemble des élevages présent en Ile-de-France. Pour cela nous avons dû nous rendre sur le site de tribunal de commerce qui répertorie toutes les activités d'élevage d'Ile-de-France, ce qui a laissé, bien entendu de côté les associations. Il s'est ainsi révélé que très peu de structures agricoles d'élevage d'ovin et caprin se situaient en ville en ou dans l'agglomération parisienne.

Suite à ce constat ma directrice de mémoire m'a fourni plusieurs contacts d'association pratiquant l'élevage urbain : Clinamen localisée à Saint-Denis et Sors de terre à Bagnolet.

Cependant, l'étude de deux initiatives ne semblait pas assez pertinente, au vu des informations récoltées sur les projets d'intégration d'animaux d'élevage en région parisienne. En effet, face à la diversité des initiatives de réintroduction d'ovin et caprin, il était nécessaire de se recentrer sur la notion de troupeau et de voir ce qui pouvait être considéré comme de l'élevage, mais aussi quelles étaient les fonctions de ces animaux en ville. A l'aide de la bibliographie, le champ d'investigations s'est ouvert aux entreprises d'éco-pâturage et aux institutions publiques. Ainsi, nous nous sommes intéressés à la Ferme de Paris et à deux entreprises Eco-Moutons et Eco-Terra. La plupart de ces initiatives se situent dans le nord-est parisien. Les deux entreprises d'éco-pâturage font, quant à elles, exceptions. Si leur ferme centrale se situe hors de l'agglomération parisienne leurs moutons sont installés un peu partout dans Paris et sa proche banlieue.

Ainsi le choix de me concentrer sur le Nord-est de l'agglomération parisienne, résulte de plusieurs contraintes. Toute d'abord, l'impossibilité de traiter l'ensemble de la région dans le cadre de la durée de mon mémoire, mais aussi la concentration d'initiative d'élevage urbain dans le Nord-Est parisien.

Ainsi trois terrains ont été effectués : A Bagnolet au sein de l'association Sors de terre, à Saint-Denis avec Clinamen et à la Ferme de Paris dans le bois de Vincennes. En ce qui concerne les entreprises d'éco-pâturage, il a été difficile d'entrer en contact avec leurs dirigeants. Ainsi, pour Ecomouton, il n'a été possible que d'effectuer un rapide entretien téléphonique, et pour Eco-terra il nous a été impossible d'établir un contact.

III) Elaboration de l'entretien semi-dirigé :

Si une partie des terrains consistait en de l'observation participative une large partie était consacrée aux entretiens semi-directifs des fondateurs, gestionnaires ou dirigeants des initiatives d'élevage urbain. En effet, afin d'obtenir le plus d'informations pertinentes possible nous avons dû élaborer un grille d'entretien (cf. Annexes) essayant de dresser le portrait de toutes ces initiatives.

Tous les entretiens ont été enregistrés et retranscrits (cf. Annexes), à l'exception de celui du dirigeant de l'entreprise Eco-Moutons qui ne nous a accordé qu'un rapide appel téléphonique. Certains de nos interlocuteurs ont de plus demandé, quand les questions étaient sensibles, l'arrêt de l'enregistrement.

Cependant ces éléments n'ont pas handicapé, outre mesure, le travail de recherche et de récolte d'information.

Six grands thèmes ont été déterminés afin de comprendre quelles formes prenait l'élevage urbain et comment celui-ci s'intégrer à la ville.

- Qui sont ces nouveaux "éleveurs" / Sont-ils ce qu'ils sont forcément néophytes ?
- Comment définir et caractériser l'élevage/ ce troupeau
- A quelles vocations se destinent ces bêtes/ type d'élevage
- Comment l'élevage arrive à se faire une place dans le tissu urbain
- Quel ancrage urbain pour l'élevage ?
- L'éco-pâturage, une activité de valorisation économique de l'élevage urbain ou une activité à part entière ?

Il s'agissait de dresser un portrait de ces initiatives atypiques en ville et comprendre comment elles avaient pu trouver leur place en ville. L'objectif était aussi de déterminer quels liens l'élevage tissait avec le milieu urbain et quelles étaient ses fonctions.

III – Des élevages ovin et caprin urbain aussi nombreux que différents.

A- Clinamen : L'élevage comme outils de la reconquête de la vie paysanne en ville.



Figure n°5 : Entrée de la parcelle 126, lors de l'évènement de la tonte des moutons du troupeau de Clinamen.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

C'est dans une zone de rénovation urbaine au cœur d'une région parisienne qui connaît les affres de la déprise industrielle que se développe une initiative d'élevage urbain. En effet, Clinamen se situe au sud-est de la commune de Saint-Denis, au milieu d'un habitat ancien, celui du quartier de Bel Air, et des logements sociaux récents de la cité de Franc-Moisin. L'aggravation récente des problèmes sociaux et économiques de cette cité en a fait la priorité de la municipalité.

Clinamen « Dynamisme les territoires par la promotion de pratiques paysannes », est une association créée en février 2012 à Saint-Denis (93). Son bâtiment principal se situe sur la « parcelle 126 », une friche abandonnée, localisée 126 rue Danielle Casanova, à deux pas du

stade de France et à quelques minutes du périphérique. C'est lors d'un évènement organisé par l'association, autour de la tonte des animaux, que l'enquête s'est déroulée.

1- Un projet associatif bâti et organisé autour du mouton en ville

a) Présentation de l'association Clinamen

Le mouton est l'animal à l'origine de la fondation de l'association Clinamen, il est le point de départ de ce projet d'agriculture urbain qui a choisi de se concentrer sur l'élevage et l'animal en ville.

En effet, c'est lors de la fête de l'Aïd que les membres fondateurs de Clinamen ont décidé de créer leur association. Ils sont au nombre de cinq et constituent le bureau exécutif de cette initiative d'élevage urbain. Tous avaient déjà une expérience du monde associatif avant de se lancer dans le projet. La plupart des membres ont une formation liée à l'aménagement du territoire. Ainsi Pauline Maraninchi est une ancienne élève de l'école du Paysage de Versailles tout comme Valentin Charlot. Julie-Lou Dubreuilh a quant à elle une formation d'architecte et a été chef de chantier BTP. Guillaume Leterrier est lui Développeur territorial en économie sociale et solidaire et a travaillé comme chargé de mission pour les jardins partagés de Sevran. Simone Schriek a le profil le plus atypique puisqu'elle est ostéopathe et spécialiste de la bioénergétique, mais bénéficie d'une longue expérience dans le milieu de l'agriculture urbaine. Elle fut le président en 2009 de « La Ferme du Bonheur » à Nanterre, puis intégra « Tema la vache » avant d'arriver à Clinamen.

C'est avec l'objectif de concrétiser ce que « tout le monde pensait utopique » (cf., Annexe Entretien n°1) qu'ils ont décidé d'introduire au cœur de Saint-Denis et du tissu urbain un troupeau de brebis. Au cours de cet entretien, il s'est révélé que la formation des membres fondateurs avait considérablement influencé leur choix d'initiative. Ainsi Pauline Maraninchi évoquait des « conférences de paysagisme », « de belles images » (Cf. Annexe Entretien n°1) qui intégraient l'animal à la ville et qui lui ont donné l'idée de réaliser ce projet.

L'association fonctionne entièrement sur la base du bénévolat, ce qui est revendiqué par les membres comme une forme de liberté, qui leur « permet d'expérimenter et de faire [ce qu'ils veulent] » (cf. Annexe Entretien n°1). Ils ne bénéficient que de très peu d'aide financière de

l'état ou de la municipalité et ne désirent pas « réfléchir en terme de subventions » (cf. Annexe Entretien n°1). Ce mode de fonctionnement leur apparaît trop contraignant et chronophage. Ils préfèrent pour se financer organiser des événements ou vendre leur service d'entretien écologique d'espaces verts. Afin de mettre en place un système de financement plus efficace une coopérative « Les bergers Urbains » a été créée afin d'assurer une véritable activité de prestation de service autour de l'éco-pâturage. Le troupeau de l'association peut donc être loué par des grandes entreprises, des institutions publiques ou des particuliers afin d'entretenir leurs espaces verts.

Clinamen a ainsi actuellement ses bêtes réparties sur trois sites : l'université Paris 13 A Villetaneuse, sur la base militaire et Houilles et à Saint-Denis à la cité des Francs Moisin. Ces contrats lui permettent d'avoir des revenus fixes afin de continuer à développer la bergerie.

b) Un projet d'élevage intra-urbain qui rencontre les contraintes de la ville dense.

« Des animaux, Des animaux en ville. En ville dense. On avait pas envie d'être en péri-urbain [...] » (cf., Annexe Entretien n°1) En effet, l'élevage de Clinamen est intra-urbain et rencontre de multiples difficultés liées à sa localisation au cœur de la ville.

L'association doit ainsi faire face aux contraintes foncières. Même si elle est tolérée, cette dernière occupe actuellement une friche appartenant à la ville. L'association n'est propriétaire d'aucun bien foncier « En ville c'est impossible ça coute trop [...] ». En effet, la terre est chère et fait l'objet de la spéculation immobilière rendant l'accession à la propriété très difficile. La « parcelle 126 » (cf. Figure n°6) est d'ailleurs actuellement menacée puisque des travaux de rénovations urbaines vont débiter prochainement. Ainsi Clinamen s'installe sur des terrains abandonnés, ou établis des conventions de mise à disposition.



Figure n° 6 : Locaux de l'association Clinamen, 126 rue Danielle Casanova.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016



Figure n°7 : Locaux de l'association Clinamen, 126 rue Danielle Casanova.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

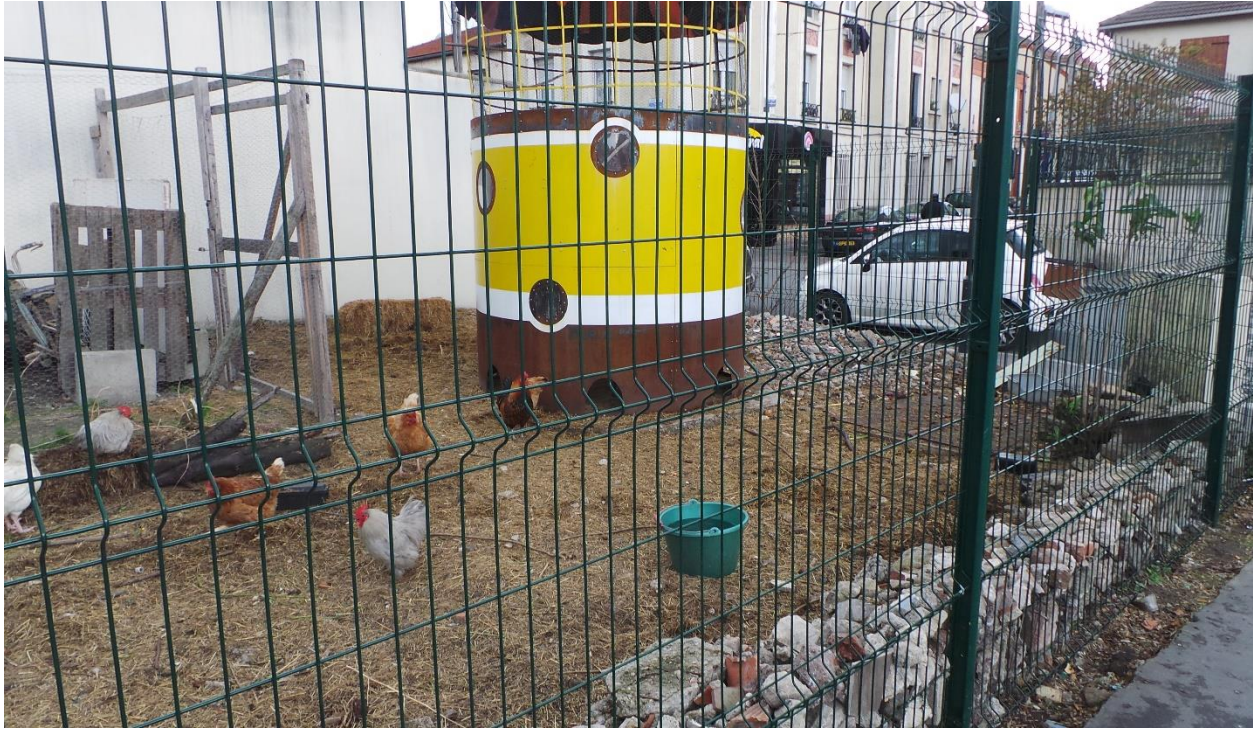


Figure n°8 : Poulailler de la parcelle 126 de l'association Clinamen.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

Si pour de nombreux projets d'agriculture en ville le foncier est un souci, l'association a su s'adapter et transformer cette apparente précarité en flexibilité et capacité de mobilité. L'acquisition de terres n'est donc pas une priorité « ça ne nous intéresse pas » (cf. Annexes Entretien n°1). En effet, les membres se définissent comme nomades, « [...] on se balade en ville de terrain en terrain. » (cf. Annexes Entretien n°1). Clinamen pratique donc un élevage extensif, qui emprunte au pastoralisme puisque les animaux se déplacent afin de changer de terrain. La question du foncier est aussi abordée indirectement et montre que le mode extensif pastoral est un moyen d'accéder au foncier sans en devenir propriétaire.

Une autre contrainte est apparue lors de l'enquête et a été très largement commentée par nos interlocuteurs. Il s'agit du problème de la sécurité des animaux. En effet, le vol est l'un des soucis majeurs rencontrés par Clinamen qui dans ses premières années a été victimes de plusieurs larcins. Ainsi l'une des priorités de l'association est la sécurité du troupeau. Elle n'hésite pas à mettre de côté la question de la taille de la pâture ou de sa qualité pour favoriser la surveillance des animaux « Après la problématique quand tu fais de l'élevage en ville c'est de trouver un espace sécurisé. Sinon tu te fais chipper tes animaux en deux secondes. Ah ça ouais c'est le plus

important. » (cf. Annexes Entretien n°1) L'animal est un bien convoité et une véritable demande existe en Seine Saint-Denis. Lors du terrain et de la tonte de mouton plusieurs personnes sont venues demander si les moutons étaient à vendre. De nombreux visiteurs, de confession musulmane, tenaient aussi à savoir si les moutons pourraient être consommés durant la fête de l'Aïd.

Si l'initiative de Clinamen reçoit peut de soutien financier de la part des pouvoirs municipaux ces derniers soulignent que la mairie approuve leur initiative et leur fait bénéficier de leurs contacts et facilite leurs déplacements dans la ville « On est soutenu dans le sens où ils nous font bénéficier de leur réseau, ils vont nous ouvrir des portes, favoriser notre action, mais niveau argent c'est vraiment difficile d'obtenir de l'argent de leur part » (cf. Annexes Entretien n°1). Ces bonnes relations entretenues avec les pouvoirs publics leur a notamment permis d'obtenir l'autorisation de s'installer prochainement dans un ancien chenil de la police nationale à la Courneuve.

Ainsi, l'enquête et les entretiens menés, montre que le projet de Clinamen a su composer avec le milieu urbain aussi bien du point de vue foncier que politique. Ce terrain nous a aussi appris que la dimension « sécuritaire » était importante dans la ville et que les animaux d'élevage étaient convoités.

c) Un mode d'élevage qui se veut nomade et traditionnel et qui souhaite s'intégrer à l'économie réelle.

L'élevage est l'activité principale de l'association. Ce sont les animaux qui leur demandent le plus de temps et de soin (cf. Annexes Entretien n°1). Cela s'explique notamment par le mode d'élevage du troupeau qui se veut « nomade » et « traditionnel » :

« Nous on se rapproche d'un mode d'élevage pastoral ou traditionnel ce qui se faisait avant. Nous on est des borduriers, ceux qui se déplacer avec un troupeau comme ça et qui faisait des ... qui brouter le long des routes ou qui tapait à la porte de gens pour leur demander si les bêtes pouvaient brouter sur leur terrain. C'est ça quoi. » (cf. Annexes Entretien n°1).

Les bêtes sont ainsi amenées à se promener dans la ville en effectuant des parcours plus ou moins aléatoires et déterminer selon les ressources fourragères disponibles (cf. figure n°11). Les

déplacements quotidiens se font à l'échelle de la parcelle, ainsi les animaux changent chaque jour de pâture. Les bêtes sont divisées en trois troupeaux un localisé dans l'ancienne chaufferie des Franc-Moisin, un autre sur la base militaire de Houilles et une troisième sur le site de l'université de Villetaneuse. Ces trois bergeries sont ainsi dispersées en région parisienne et occupent des pâtures différentes. Chacune a des fonctions différentes, mais complémentaires. La bergerie des Francs Moisin est la première installée par Clinamen. Elle est une expérience de réintroduction de moutons en ville dense. Leurs rôles et principalement pédagogiques, ainsi quand ils parcourent les espaces verts de Saint-Denis l'association désire avant tout créer de l'étonnement et des réactions auprès des habitants. La bergerie de Villetaneuse sert au désherbage des vignes et potagers mis en place sur le campus de l'université et est aussi une source de revenus pour l'association puisque les moutons sont aussi présents pour entretenir les espaces verts de la structure. Enfin, le site de Houille a servi de terrain d'expérimentation pour l'élevage de Clinamen et a permis la reproduction et l'agrandissement du troupeau de l'association. Les transhumances sont organisées par l'association sur demande des villes, qui veulent créer un évènement, pour une prestation de service ou, par exemple, quand une activité requiert un déplacement du troupeau. Les parcours sont aussi mis en place pour nourrir les troupeaux et fournir une alimentation diversifiée aux animaux.

Lors de l'enquête les moutons n'avaient pas pu faire de transhumance à cause de la pluie qui aurait rendu la tonte difficile. C'est donc transporté dans deux bétailières que les animaux de la parcelle de Villetaneuse sont arrivés rue Danielle Casanova. Les moutons ont investi la pelouse de l'esplanade menant au stade de France, situé en face de l'association Clinamen. Il s'agissait



Figure n°9 : Brebis de Clinamen arrivant pour la tonte sur la parcelle 126 en bétailière.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

d'une pelouse haute qui a rapidement été broutée par les animaux. Ce déplacement a permis la tonte des bêtes mais aussi la création d'un événement autour de l'animal et de la laine.



Figure n°10 : Animaux sortant de la bétailière de Clinamen pour la tonte annuelle.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

Ce choix d'élevage demande un soin constant des animaux et donc une présence continue des bergers. La mobilité du troupeau dans sa recherche de nourriture et aussi révélateur d'une des spécificités du milieu urbain dont les écosystèmes sont éclatés et diffus (in Darly, 2014). Ainsi le troupeau doit adapter ses itinéraires de parcours selon la disponibilité fourragère. La transhumance permet de rendre par exemple au parc Georges Valbon, ce qui permet au troupeau d'avoir accès à plus de végétation. De plus, Clinamen fait en sorte de conduire le plus possible ses moutons le long de la seine sur une promenade et près de point de végétation afin que les animaux puissent se déplacer en minimisant les dangers liés à la ville et en maximisant leurs chances de se nourrir. (cf. Figure n°11). En outre, ils contrecarrent ainsi l'inconvénient de petites surfaces dévolues aux initiatives d'agriculture urbaine, qui aurait condamné l'élevage urbain à un modèle intensif et productiviste.



Figure N°11 : Cartes des parcours et des transhumances du troupeau de Clinamen au 1/20000

Sources : Clinamen

Aucun des membres fondateurs de Clinamen n'ayant d'expérience dans le domaine agricole ou dans la zootechnie, ils font figure d'éleveurs débutants et autodidactes. Ainsi, l'enquête et l'entretien soulignent des débuts difficiles dus à manque de formation concernant les animaux. Ils ont ainsi acquis leur premier troupeau sur un site internet d'achat-vente « On début on a fait les kékés on a acheté nos bêtes sur le Boncoin. On s'est vite rendu compte que c'était l'erreur du siècle » (cf. Annexes Entretien n°1). Clinamen a ainsi commencé son activité avec un troupeau de race Charmoise qui va se révéler mal adaptée aux conditions urbaines et à un élevage extensif de type pastoral « mauvaises marcheuses, mauvaises mères, pas de lait et en plus elles sont moches. » (cf. Annexe Entretien n°1). En effet, la ville exige des animaux loin des standards de l'industrie agro-alimentaire. Ainsi l'association recherche des races rustiques et résistantes. Elles doivent être adaptées au plein air, peu sensibles aux maladies et promptes au déplacement. La ville est donc un milieu contraignant qui n'est pas adapté aux animaux sophistiqués issus de l'agro-alimentaire et optimisés par modifications génétiques pour être les plus productifs. D'autres qualités sont exigées de la part ces bêtes amenées à grandir et déambuler dans le tissu urbain. Aujourd'hui Clinamen se sépare peu à peu de ses Chamoises et se fournit dans un institut spécialisé : l'institut GEODE (organisme de sélection ovine et développement). Tous les animaux sont suivis par les services d'hygiène et la DDP. Le troupeau est donc mixte composé d'une centaine de brebis de race, Bleu du Maine, Texel, Thônes et Marthod, d'Île-de-France et de croisés Thônes et Marthod /Texel. Clinamen essaie aujourd'hui de réguler le nombre de ses bêtes. Pour ces éleveurs novices, ce qui pourrait « n'être rien pour un éleveur classique » (cf. Annexe Entretien n°1) demande déjà beaucoup de travail. Cependant, ce relatif manque d'expérience ne leur a pas empêché de développer leur activité et de la diversifier

En effet, l'entretien a permis de constater que l'animal n'était que le point de départ de tout un ensemble d'activité agricole. Ainsi, comme le souligne Pauline Maraninchi, « Une fois que tu as des moutons en ville il y a les crottes, et le fumier c'est de l'or donc tu vas te mettre au jardin, après les légumes, les épiluchures tu t'acheter des poules [...] Les moutons c'était la première étape » (cf. Annexes Entretien n°1). L'animal impose et permet une diversification des activités, mais sert de support au jardinage et maraichage. Ainsi l'association a su multiplier ses activités et plusieurs projets parallèles à l'initiative d'élevage se sont développés (cf. Figure n°12)

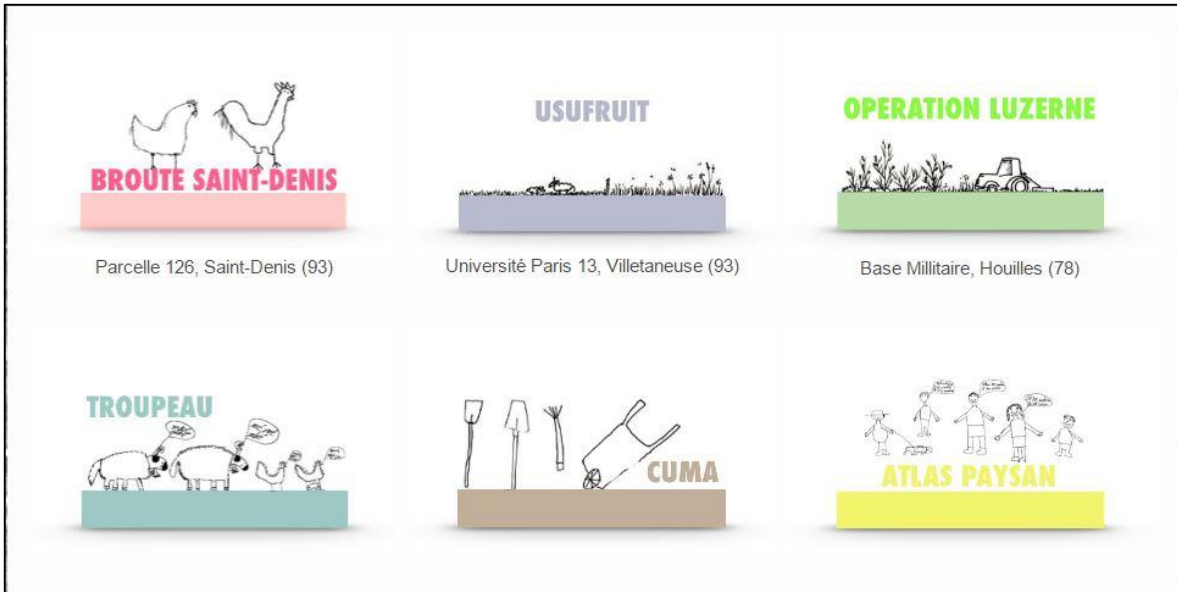


Figure n° 12: illustration des différentes opérations de l'association Clinamen

Sources : Site Clinamen : <http://www.association-clinamen.fr/les-projets/>

Ainsi Usufruit est une activité de mise en culture globale située sur le site de Villetaneuse. L'association mène ainsi sur ce terrain des activités à la fois potagères et maraichères, tout en alliant une gestion de la ressource fourragère, en organisant des fauches. Cette « culture globale » repose ainsi sur une multifonctionnalité de l'espace. L'espace vert de Villetaneuse accueille une partie du troupeau Clinamen pour pâturer, des activités de fauches des foins y sont aussi pratiquées ainsi que des vignes patrimoniales, potager, et cueillette (in, <http://www.association-clinamen.fr/les-projets>, 2016)

Le projet Broute de Saint-Denis est aussi une expérimentation de parcelle multiusage en milieu urbain dense avec un jardin potager, serre, grange, atelier bricolage et poulailler. Il est un terrain d'essai pour l'association qui se questionne sur « l'impact social, supposé et réel » de l'agriculture intra-urbaine. (in, <http://www.association-clinamen.fr/les-projets>, 2016)

CUMA est, quant à lui, un projet de mutualisation d'engins et d'outils agricole peu répandue en milieu urbain. Il sert de fond de matériel et fonctionne sur le principe de Coopératives d'utilisation de matériel agricole. Il s'organise à Saint-Denis sur la parcelle 126 (in, <http://www.association-clinamen.fr/les-projets>, 2016).

Opération Luzerne : Désigne la prestation d'éco-pâturage mise en place sur la base militaire de Houilles. Cette dernière va prendre fin dans les semaines à venir le contrat d'entretien du site

arrivant à son terme et n'étant pas renouvelée. Les moutons y étaient à l'année et ce terrain a permis l'expérimentation de technique d'élevage et la production de viande (in, <http://www.association-clinamen.fr/les-projets>, 2016).

Atlas Paysan est un projet de cartographie participatif autour de l'élaboration d'une carte des potentielles agricoles en ville (in, <http://www.association-clinamen.fr/les-projets>, 2016).

De plus, si Clinamen ne peut, actuellement, prétendre à une quelconque viabilité économique, l'inscription dans l'économie réelle est l'un de ses objectifs. Ainsi, lors de l'enquête de terrain l'association commercialisait pour la première fois le lait de ses brebis. La laine était l'objet de transformation au sein de partenariat établi avec des artisanes de l'atelier Orcanette qui organisaient des ateliers participatifs autour du travail de la laine. (cf. figure n°13,14 et 15)



Figure n° 13 : Création de l'atelier Orcanette à partir de la laine des moutons de Clinamen

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016



Figure n°14 : Les différentes étapes du travail de la laine.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016



Figure n°15 : Atelier de cardage et de filage de la laine présenté par les artisanes de l'atelier Orcanette.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

Cette volonté s'affirme aussi au regard des bénévoles présents lors de l'événement. Tous étaient étudiants en école de design ou dans des établissements artistiques telle l'école Boule. Chacun avait des projets autour de la laine qui intéressent Clinamen. (cf. figure n°16)

L'association cherche des concepts, mais aussi des personnes capables de leur permettre de se développer et d'apporter des solutions de financement. L'élevage concentre un certain nombre de potentiels de production grâce à la laine, lait, viande, mais aussi peau. Ainsi, Clinamen entend dans le futur utiliser au maximum la production alimentaire et non alimentaire issue de l'élevage.

Clinamen est une association innovante qui prend le contrepied de la tendance générale, à savoir favoriser le végétal, en se servant de l'élevage comme support à toutes ses autres activités. L'animal est l'élément fondateur et dynamique de l'association, qui a su adapter son activité au milieu urbain. Ainsi l'obstacle foncier est dépassé grâce au choix d'un élevage et d'une activité

nomade qui s'appuie sur le modèle extensif pastoral. Une contrainte pour le moins inattendu, celle de la sécurité et des problèmes de vols de bêtes à été ainsi constaté.

Le manque d'expérience de ces nouveaux éleveurs a aussi permis de mettre en exergue le manque d'adaptation des races agro-industrielles en ville et la nécessité de choisir des races spécifiques et résistantes au milieu urbain. Ainsi ce sont avant tout des animaux rustiques qui sont favorisés par Clinamen. Les Thônes et Marthod, Texel, Ile-de-France, mais plus encore les croisements entre Thônes et Marthod et Texel sont particulièrement appréciées pour leurs capacités de marches.

Question : Pourquoi as-tu intégré l'association ?

Je m'appelle Julie. Je suis en école de design, je suis en cinquième année, du coup je fais mon diplôme sur la laine et les moutons. Parce qu'en fait, j'ai fait mon mémoire sur la matière, la transformation etc. Et je me suis rendue compte qu'aujourd'hui on vivait dans un monde d'objets finis. On a plus du tout conscience d'où vient la matière, qu'est-ce qui se passe, quelles sont les étapes entre l'objet et la matière, donc j'ai voulu travailler la dessus et de fil en aiguille j'en suis arrivée à Clinamen. Et l'idée ce serait de proposer la création d'un objet de A à Z en étant en partenariat avec un mouton de Clinamen. Donc par exemple, on début y'a un catalogue avec plusieurs objets, des objets qui seront en feutre ou tissés. Les gens choisissent leur objet et en fonction de l'objet on leur dit quelle race de moutons ils doivent choisir parce que ce n'est pas n'importe quelle laine qui peut feutrer ou faire du fil. Donc après ils peuvent choisir par exemple ... Georgia et donc ils paient une adhésion. Donc moi dans mon concept ils paieraient tous les mois environs 10 euros ce serait pondéré en fonction de ... Par exemple s'ils achètent des nouvelles auges ou des trucs en plus pour l'assos. Mais en gros tu paierais l'entretien de ton mouton, jusqu'au jour de la tonte ou tu récupères la laine, un peu comme aujourd'hui. Là on sélectionne la laine, nettoie la laine, on va la préparer, la mettre à sécher tout ça et ensuite tu t'inscris à un atelier pour créer ton objet avec ta laine que t'as récolté, qui a poussé sur le mouton que tu as choisi. Comme ça t'as la vision du truc du début à la fin.

Figure n°16 : extrait Annexe entretien°3

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

II) Un projet de promotion du mode de vie paysan dans une logique de création de lien social et de bien-être en ville.

a) Un lexique qui mêle rural/traditionnel et urbain/ innovant.

Au cours des entretiens menés pendant l'évènement de la tonte des moutons, les personnes interrogées, et notamment les membres fondateurs, avaient un emploi particulièrement révélateur des champs lexicaux du rural et de l'urbain.

Le terme « paysan » « berger » reviennent dans le discours des cadres de Clinamen « [...] on est des paysans parce qu'on va faire du jardin, du maraichage, on a des poules on fait du foin. » (cf. Annexe Entretien n°1), « une méthode paysanne de gestion des terroirs » (cf. Annexe Entretien n°2), « Oui ça réinstalle un rythme paysan. » (cf. Annexe Entretien n°2), « [...] on se définit comme des bergers urbains [...] » (cf. Annexe Entretien n°1), « [...] on préfère le terme berger, berger urbain parce que berger c'est un terme symbolique. Un berger c'est quelqu'un qui... Déjà c'est un nomade qui se ballade » (cf. Annexe Entretien n°1).

Ces termes se réfèrent au monde rural, et décrivent aussi à un mode production polyvalent ou élevage et horticulture étaient complémentaires. Cependant, il semble peu clair et le projet de Clinamen semble peu convaincant. En effet, aucun des membres ne justifie d'une expérience dans le monde rural ou agricole. Dans le discours de l'association il y a une « idéalisation » de ce monde paysan rural disparu, seul capable de produire tout en respectant la nature. Cependant, il ne repose sur aucune expérience professionnelle ou vérité scientifique.

Le terme paysan est réapproprié par Clinamen qui l'utilise pour désigner une pratique agricole soucieuse de l'environnement du respect des rythmes naturels et qui désire se démarquer de l'agriculture actuelle. Cependant il garde sa connotation rurale qui sert ainsi à proposer un élément nouveau à la ville. En effet, l'association souhaite réintroduire du rural en ville par l'intermédiaire du paysage, notamment avec sa gestion des espaces verts et le développement d'activité agricole. La réintroduction d'un rythme de vie dit « paysan » basé sur les saisons et les cultures fait aussi de sa stratégie afin rendre poreuse la barrière entre la ville et le rural.

Quant au terme « berger » il a presque une valeur symbolique. Le berger est défini comme un nomade, qui crée du lien et qui est un « médiateur » entre la ville et ce monde rural paysan. Il

apparaît ainsi très clairement que Clinamen veut réintroduire un mode de vie paysan mais aussi rural à l'intérieur de la ville. Cela passe notamment par un discours qui prône un resaisonnement de la ville « [...] un mode de vie lié aux saisons, tu vois, lié au monde du vivant qu'on pourrait croire uniquement rurale. » (cf. Annexes Entretien n°1), mais aussi une alternative un rythme de vie urbain « Bah montrer que c'est parce qu'on est en ville qu'on ne peut pas avoir un mode de vie décalé par rapport au rythme de vie frénétique de la ville » (cf. Annexes Entretien n°1).

Le paradoxe de Clinamen réside dans l'identité de « berger urbain » qu'elle se donne et son objectif de s'inscrire dans la ville. Le milieu urbain apparaît comme un lieu à apprivoiser et à cultiver. Ce « vide » laisse ainsi une grande liberté d'expérimentation à l'association. Elle est même synonyme de liberté. Ainsi Clinamen est beaucoup plus libre que les éleveurs soumis au code rural. Ce paradoxe est renforcé par une citadinité revendiquée et vécue par les membres de l'association. Tous sont des habitants de la ville « Alors par contre on est des urbains. On a tous soit pour les études, soient pour le boulot était en ville », « Mais en même temps on s'insère dans ce rythme-là. On continue à sortir, voir nos amis. Donc une longue journée classique ça peut-être un long terrain avec les moutons dans un environnement très naturel et puis le soir une expo, aller voir un film [...] » (cf. Annexes Entretien n°1). Donc tu vois c'est les deux. C'est vraiment conjugué en permanence. (cf. Annexes Entretien n°1). Lors de l'enquête aucun ne fait mention d'une expérience dans le monde rural. Ainsi l'emploi du terme paysan et rural est encore plus à questionner ainsi que leur démarche d'introduction de ce mode de vie en ville.

A travers le vocabulaire utilisé les membres fondateurs de Clinamen explicite leur volonté de réintroduire un mode de vie paysan et rural en ville. Ce rythme serait plus en accord avec le rythme « des êtres vivants » (cf. Annexes Entretien n°1). Cependant cette « reconquête » du monde rural est présentée comme devant se mêler à la ville et au mode de vie urbain.

b) L'animal et la nature en ville comme facilitateur de lien social ?

Pour l'association Clinamen l'arrivée de leurs initiatives et animaux a eu impact social dans la ville. Ce mode de vie « paysan », dont ils font la promotion, permet un rapprochement et la création d'un lien social et d'un échange entre habitants. En effet, il permettrait le partage de savoirs vernaculaires qui pourront être ensuite être réutilisées par l'association « Et là il y a

une valeur commune de partage autour de l'agriculture et moments agricoles. En général, tous les savoirs vernaculaires arrivent très vite comment t'épluche tel ou tel légume traditionnellement. Et voilà donc ça nous permet d'avoir accès à une grande diversité de savoir des cent nationalités qui sont présentes ici et c'est super intéressant. L'éco-pâturage c'est une activité ancienne qui se raccroche au nomadisme et les gens arrivent à se poser là-dessus et délivrer leur savoir. ». (cf. Annexes Entretien n°2). L'éco-pâturage est assimilé au nomadisme et donc « une activité ancienne », qui semble avoir une portée universelle pour Clinamen. C'est d'ailleurs pour cela que l'élevage d'ovin et de caprin attire et facilite l'échange. Selon l'association les brebis évoqueraient un imaginaire unanimement partagé qui faciliterait l'échange entre les citoyens.

L'association se présente à l'origine d'un renouveau du lien social, même s'il apparaît difficile d'attester de cet effet. L'animal apporterait du bien-être, du calme dans la ville « Tu vois ça apporte un apaisement dans la ville les gens se parlent entre eux, nous parlent [...] » (cf. Annexes Entretien n°1). Les moutons opèrent une fracture dans le tissu urbain. Ainsi lors de l'évènement de nombreux passants s'arrêtaient pour observer les moutons et discuter entre eux. Cependant, les propos tenus par les membres de Clinamen supposent un entre soi de la population et une quasi-inexistence de rapports sociaux. Ils nient la solidarité et les liens noués par la ville. Les relations avec les habitants au cours de l'entretien apparaissent peu développées. D'ailleurs nos interlocuteurs n'utilisent jamais les termes « habitants » mais « gens ».

« C'est une vaste question. Je ne vais pas généraliser le rapport avec les gens. Il y a les gens de passage qui regarde le poulailler, les gens qui nous donnent des retours bienveillants, d'autre qui fait des remarques sur l'hygiène. Les gens se permettent aussi souvent de juger et de critiquer, bon ce qui est normal puisqu'on est dans leur quartier. » (cf. Annexes Entretien n°1).

L'association n'est donc pas du tout dans un projet de quartier ou social, le lieu n'est qu'un support au développement de leurs activités. Il n'y a pas de concertation avec les habitants. Ils « imposent » leurs activités et mode de vie paysan, sans chercher à intégrer le voisinage ou les usagers. Cette méconnaissance et de ce manque de lien avec la population locale s'est d'ailleurs manifesté dans les entretiens effectués avec les visiteurs et participants à l'évènement. Tous étaient parisiens (cf. Annexes Entretien n° 5, 6, 7, 8, 9). Ainsi ils ignorent et nient, les usages

que les habitants pouvaient avoir des espaces verts « Avec l'élevage les gens se rendent compte qu'il y a de la nature en ville parce que sinon ils ne s'en rendent pas compte. Ils ont beau avoir un pied d'immeuble avec du gazon et des arbustes. Tant qu'ils n'ont pas vu un mouton consommer cette herbe, ils ne voient pas qu'elle est là. » (cf. Annexes Entretien n°1).

L'animal s'il apparait comme facilitateur et médiateur de lien social et aussi un moyen de s'approprier et de s'installer sur de nouveaux espaces. Cependant, le projet de Clinamen semble tisser peu de lien avec la population du quartier. En effet, il semble que l'association soit d'avantage tournée vers un projet urbain global que par vers un projet local de redynamisation de Saint-Denis.

III) Une initiative d'élevage qui s'inscrit dans une volonté de renouveau urbain.

a) Redonner des usages à des espaces sous-exploités :

Dans son projet Clinamen met en avant sa capacité à changer la ville en redonnant des usages à des espaces sous-exploités, notamment grâce à la pratique de l'élevage urbain.

Selon eux les espaces verts parisiens sont bien souvent sous-utilisés car ils ne sont pas vus par les habitants « Avec l'élevage les gens se rendent compte qu'il y a de la nature en ville » (cf. Annexes Entretien n°1). Lors des enquêtes il est vrai que Clinamen avait mis en avant la capacité des animaux à multiplier les usages d'une parcelle et à mettre en valeur des terrains non pas délaissés, mais peu exploités.

Ainsi le troupeau situé à Villetaneuse permet l'entretien des espaces de l'université mais a aussi permis la mise en place d'activité de fauche, mais aussi l'implantation de vignes et d'un potager. Ce qui n'était au départ que de la pelouse à vocation ornementale s'est transformé en véritable petite unité de production agricole. L'animal facilite ainsi la mise en place de telles activités.

Pour le site de Houilles les pelouses de la base militaire sont devenues une pâture pour les animaux, et un véritable centre d'expérimentation pour ces éleveurs débutants. Il s'agissait d'une parcelle sous contrat pour l'entretien des pelouses de la base.

L'association déclare aussi que cela incite les citoyens à regarder et à profiter de ces espaces « Ca empêche pas les gens de profiter des espaces au contraire ça les incite à les utiliser et ça les amènent à voire le potentiel de ces espaces de nature en ville qui existent » (cf. Annexes

Entretien n°1). L'animal et l'élevage créent une brèche dans le monde urbain qui permet ainsi une redécouverte de la ville. Il est un agent de liaison entre l'urbain et la nature et permet, en quelque sorte, la réhabilitation de certains espaces verts.

b) Des initiatives d'éco-pâturage qui se veulent avant tout comme des modes de gestion écologique

L'éco-pâturage est la prestation de service phare de l'association. C'est aussi elle qui mobilise en priorité le troupeau et se fait émissaire des pratiques paysannes que Clinamen tente de répandre dans la ville.

En effet, l'éco-pâturage exercé par les bergers de Saint-Denis, bien qu'il se présente comme un service d'entretien des espaces verts, il se définit avant tout comme une gestion écologique de la ville.

« On ne peut pas parler de l'éco-pâturage exclusivement, y'a toute une méthode à mettre en place qui est une méthode paysanne de gestion des terroirs, qui se fait dans le respect des cycles naturels, il faut donc respecter des temps de pâture. » (cf. Annexes Entretien n°2).

L'éco-pâturage pratiqué par l'association suit une conduite rigoureuse de respect de la biodiversité et du biotope en s'adaptant à chaque terrain dont on lui donne la charge. Il leur apparaît d'ailleurs essentiel de se démarquer des pratiques qui s'apparentent à « de la logistique de moutons » (cf. Annexes Entretien n°2) et qui se résument à de la « gestion de nature en ville » (cf. Annexes Entretien n°2). Ainsi, l'association développe plusieurs activités sur chacune de ses parcelles afin de favoriser la biodiversité végétale et ainsi soutenir le retour d'une faune plus composite. Comme l'illustre l'Atlas Paysans (cf. figure n°17), réalisé par des élèves du master ECCE sous la direction de Johan Milian et Ségolène Darly, bergerie et pâture accueillent aussi des activités de maraîchage. Les espaces de pâtures sont aussi accompagnés d'activités d'apiculture tout comme les zones potagères.

Ainsi, Clinamen assure une bonne gestion de ses moutons en s'intéressant particulièrement à la qualité du sol, mais aussi à la composition floristique et faunistique présente sur les zones de pâturage (in, Darly 2013). Les animaux, enrichissent le sol notamment grâce à leurs excréments et le dépôt de graine qui permettent le développement d'une faune coprophage (in, Darly 2013).

De plus, la capacité de déplacement du troupeau de Clinamen lui permet d'agir sur un large périmètre.

En effet, pour Clinamen l'éco-pâturage urbain n'est capable de rendre des services écosystémiques que sous certaines conditions.

« Moi je pense qu'il faut qu'on trouve un moyen d'expliquer comment on fonctionne sur des services écosystémiques. En gros il y a différents services du coup si on veut bien travailler avec l'éco-pâturage et l'image d'Epinal qu'on en a aujourd'hui, ça nous fait penser à la nature en ville, bha on la fait pas comme à la campagne. » (cf., Annexe Entretien n°2).

Pour l'association Clinamen les services écosystémiques apparaissent comme des fonctions du milieu naturel qui peuvent être utilisées pour les activités humaines, mais qui en ville sont sous-exploitées ou bien altérées par l'urbain.

Tout d'abord il s'agit de prendre conscience des spécificités du milieu urbain, que l'éco-pâturage seul ne pourra jamais suffire à la bonne tenue écologique d'une parcelle, mais aussi que cela demande des moyens et un investissement financier. L'éco-pâturage ne peut donc se mener comme en milieu rural, c'est-à-dire utiliser les animaux uniquement pour gérer de la pelouse et tondre des espaces verts. Le milieu urbain n'offre pas cette possibilité, il oblige à composer avec des ressources diffuses et très largement réduites en termes de surface. Il faut donc pouvoir optimiser au maximum chaque parcelle. Il ne s'agit donc pas de simplement entretenir, mais de mettre en place un projet de développement sur la parcelle éco-pâturée, contrairement à la campagne où l'espace est plus facilement disponible et permet de compartimenter chaque activité agricole sur des espaces définis. Les animaux sont conduits de manière à favoriser la diversité écologique. Les transhumances sont notamment l'occasion de transfert de matière organique et de pollen (in Darly, 2014). Les excréments des animaux permettent aussi d'augmenter la qualité du sol et favorisent alors l'arrivée de nouvelles espèces qui enrichissent le milieu (in Darly, 2014). Cependant, cet enrichissement ne peut se faire que si d'autres activités se conjuguent à l'éco-pâturage telle l'apiculture, le maraîchage ou le jardinage comme l'illustre l'Atlas Paysans de Clinamen.

Ainsi la manière dont Clinamen élève ses bêtes se rapproche très fortement de l'élevage extensif pastoral que l'on trouve dans le monde rural, cependant Clinamen apporte en plus, en ville, un service de gestion des espaces verts. Nous pouvons alors qualifier ce type de système d'élevage comme de l'éco-pastoralisme urbain. En effet, l'élevage de Clinamen conduit ses moutons selon une pratique extensive avec des trajets destinés à nourrir les bêtes, mais aussi, dans le contexte

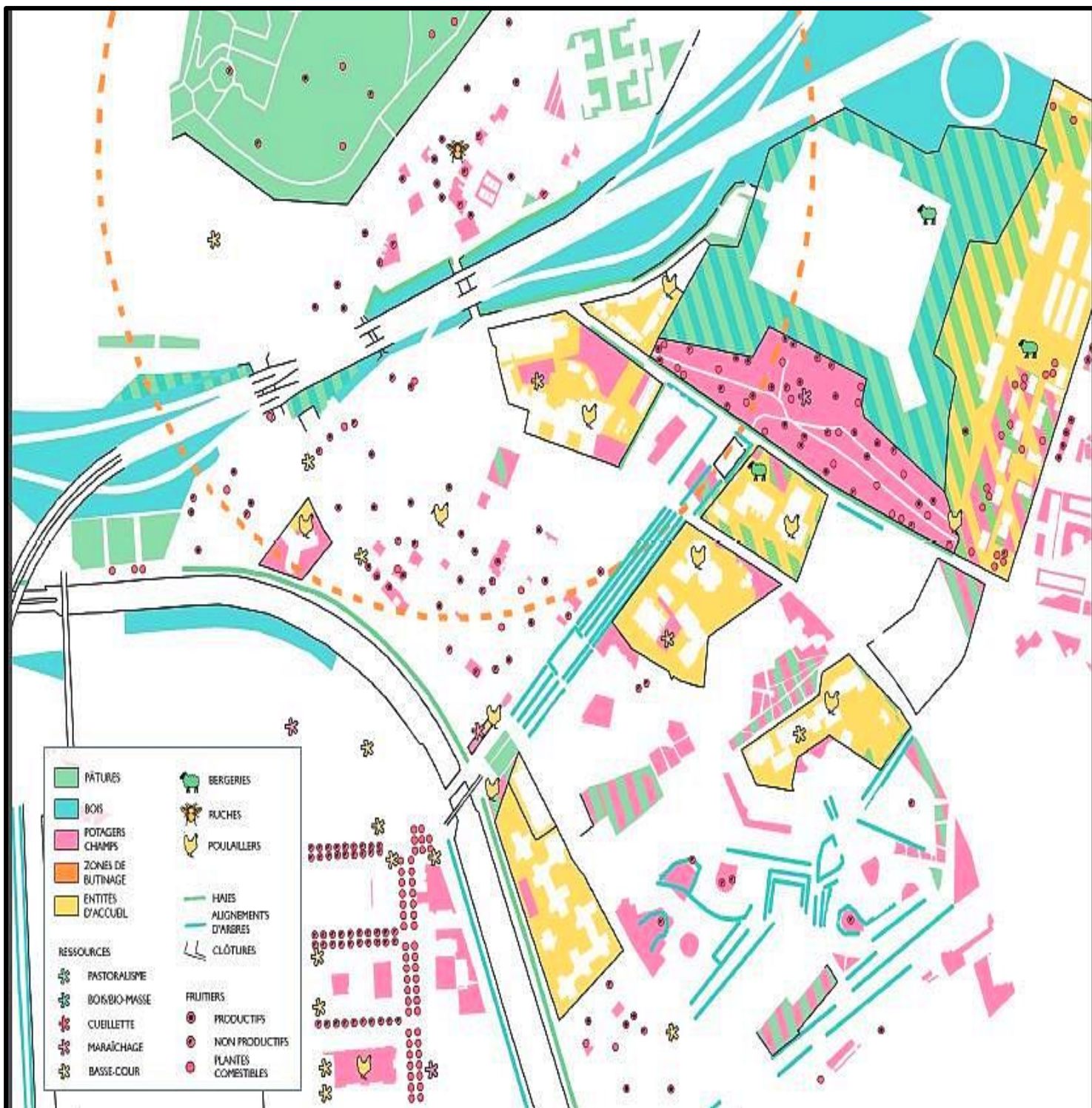
urbain, offrir un service à la ville d'entretien mais aussi de gestion des espaces verts et friches urbaines. Enfin, l'association a pour but de mettre en place une activité agricole productive et commence à commercialiser la viande, le lait et la laine de son troupeau.

L'effet positif de leurs actions sur l'environnement urbain se juge à l'aune de la réalisation de certains projets, notamment la réalisation d'un sol destiné au maraichage grâce à la fumure de leurs moutons sur le site des Franc-Moisin ou encore à l'opération Usufruit développée à Villetaneuse. En effet, ce site est un ancien verger ou quelques arbres ont été conservés après la construction de l'université Paris XVIII, Clinamen a permis la (re)fertilisation du sol grâce à ses moutons en l'espace de deux ans et l'installation de plants de vigne qui aujourd'hui permettent la production de vin.

Ainsi il apparait de manière implicite que ce n'est pas l'animal seul qui améliore l'environnement, mais bien la manière dont il est conduit et utilisé.

Figure n°17: Atlas Paysans réalisé par les élèves de Paris XVIII

Sources : Clinamen



c) Un projet qui repense l'aménagement de la ville.

La pratique de l'élevage en milieu urbain, surtout quand celui-ci est transhumant, met les éleveurs face à une ville peu adaptée à la déambulation d'animaux. Ainsi lors de la tonte des moutons les quelques mètres qui séparaient la bétailière de la pâture des animaux à mis en exergue de nombreux problème d'aménagement.

Tout d'abord les problèmes liés à la circulation automobile. Les moutons empruntent eux aussi la route, ce qui crée des embouteillages et gêne les automobilistes. Les animaux sont quant eux parfois effrayé et leurs trajets doit se faire rapidement. Des problèmes d'hygiène apparaissent aussi les déjections animales se retrouvent sur le bitume et deviennent donc vite désagréable pour les passants. De plus, pendant la tonte il a fallu avant l'arrivée des moutons poser une clôture éphémère, car l'espace vert qui fait face à la « parcelle 126 » n'est pas adapté à l'accueil de brebis. C'est tout un aménagement urbain qui est à imaginer afin de pouvoir accueillir des animaux ainsi qu'une activité d'élevage extensif. Face à ces contraintes Clinamen a su détourner le mobilier urbain, mais réfléchi aussi à des moyens d'aménager la ville et la rendre plus accueillante pour leurs animaux et leurs activités :

« En fait on détourne le mobilier urbain, l'utilisation des rues et après à force de faire ces pratiques-là on a des idées d'aménagement de la ville. Par exemple création de liaisons douces pour faire balader les moutons, ils se grattent sur les panneaux d'affichage. Tu vois y'a tout un détournement (cf. Annexes Entretien n°1) Cependant, cela reste à l'état d'ébauche et aucune demande d'aménagement urbain n'a été faite pour la circulation des brebis dans la ville de Saint-Denis

Ainsi le troupeau de l'association Clinamen s'inscrit dans un projet global d'agriculture urbain.

L'animal est le fil conducteur de toutes les activités de l'association qui a pour projet le développement d'un mode de vie rural, tout en alliant le confort de la vie citadine, et de production paysanne à l'intérieur de la ville, alors qu'aucun des membres fondateurs n'a d'expérience concrète de la paysannerie.

B- Sors de Terre : Un élevage urbain utilisé à des fins sociales de réappropriation de la ville pour les habitants.

Figure n° 18 : Photo de la Bergerie des Malassis

Sources : Adelaide Vadurel, 2016



I) Un élevage urbain utilisé de contestation et de déconstruction des politiques de la ville

a) Un projet d'élevage sorti du jardin.

Sors de Terre ne se destinait pas, lors de sa fondation, à l'élevage urbain. En effet, Gilles Amar, le fondateur de l'association, avait avant pour dessein une initiative culturelle et sociale à vocation pédagogique.

C'est après avoir été animateur en centre de loisirs et avoir initié la création d'un jardin, dans l'école du quartier des Malassis, que l'association a été créée. Ainsi, Sors de Terre s'installe, dans le quartier des Malassis, sur une parcelle d'espace en déshérence suite à une opération de rénovation urbaine au pied d'un immeuble baignoletais.

Cette première initiative rencontre alors un franc succès selon ses propos « Je l'ai commencé parce que j'étais ici comme animateur dans les centres de loisir que j'avais fait un jardin dans l'école et que j'avais rencontré toutes les familles, tous les gamins, toutes les instits et qui était « oh trop bien » et hop je crée l'assos que je voulais faire depuis longtemps » (cf. Annexes Entretien n°9).

Sors de Terre établie des liens de confiance avec la population qui lui permettent ainsi de prendre possession d'espace public. Elle s'installe en ville de manière informelle et ne met les autorités au courant de ses activités qu'après installation. Dès le début, l'association se montre anticonformiste en enfreignant à la loi. Pourtant, cela ne l'empêche pas d'attirer les pouvoirs publics afin de créer un jardin dans le 20^e arrondissement de Paris.

L'un des défis de l'association a été de « sortir du jardin » (cf. Annexes Entretien °9). En effet, Sors de Terre ne voulait pas uniquement être reconnu comme une énième initiative de jardin partagé ou d'agriculture urbaine. L'inscription dans l'action sociale, mais aussi culturelle fait partie intégrante de ce projet associatif :

« Et puis ce qui me motive vachement moi c'est les petits, les gamins, les jeunes et de leur ouvrir des fenêtres pour tous ces mômes. Parce qu'ici y'a l'animal. Mais après ici c'est un lieu où il y a une attitude, un état d'esprit parfois y'a des concerts et des projections de film... Bon c'est pas super souvent, mais l'idée et là malgré tout... Enfin tu vois t'es dans un univers un peu décalé donc c'est sensé toucher ta sensibilité et l'ouverture d'esprit des enfants et des jeunes en premier. » (cf. Annexes Entretien n°9)

« J'ai commencé je voulais faire un jardin en pieds d'immeuble avec les jeunes du quartier. Ce n'était pas un jardin partagé Ok ? Bon il était partagé mais c'était pas genre des parcelles individuelles. J'ai pas fait adhérer les gens parce que sinon je me retrouvais déjà avec tous les gens qui font partie de toutes les assos. L'idée c'était de faire avec les gamins les plus chauds, ceux qu'on a du mal à supporter en général, c'était ceux-là que je voulais moi... » (cf. Annexes Entretien n°9).

Le projet est très largement tourné vers les enfants et les adolescents dans des banlieues, où les espaces publics sont moribonds et peu entretenus, souvent à la suite de politiques de rénovation urbaine peu abouties à l'image du terrain que Gille Amar occupe actuellement. Ainsi

l'association a dépassé l'activité de jardinage pour s'investir dans la rénovation des espaces verts de Bagnole pour et avec les jeunes de la ville et du quartier. En outre, Sors de Terre organise aussi des projections et des concerts afin de changer le quotidien de ces jeunes. C'est au cours de ces événements que des animaux ont peu à peu intégré l'association afin d'attirer les visiteurs.

« Moi je suis d'ici et voilà je trouve que c'était une belle connerie de mettre des animaux et de se balader avec un troupeau de chèvres ou de moutons dans les rues ou aux pieds des immeubles. » (cf. Annexes Entretien n°9)

« Et puis on faisait des concerts tout ça et à chaque fois je ramenait des animaux, des chèvres... »

(cf. Annexes Entretien n°9)

En effet, c'est assez spontanément que les animaux ont été associés au projet. Il faut cependant souligner la formation de Gille Amar diplômé d'un master d'anthropologie sur la race animal et titulaire d'un BTS de Zootechnie. Ainsi l'animal est composante importante de sa formation. Durant l'interview celui-ci explicite clairement son attachement à ses bêtes et aux liens qu'il a su nouer avec son troupeau.

« J'aime mes bêtes. [...] ce que j'aime c'est la relation qu'il faut savoir nouer avec les bêtes et notamment avec un troupeau. Parce que quand y'en a plusieurs ce n'est pas la même chose que lorsque que t'as que ton chien, ton chat ou ton lapin... » (cf. Annexes Entretien n°9)

Sors de Terre va ainsi faire l'acquisition de brebis et de chèvres. Ces animaux vont être intégrés dans le projet de réhabilitation des espaces verts de l'association.

En effet, Sors de Terre est un projet ayant un statut associatif, mais qui honore des contrats de gestion des espaces verts avec la ville de Paris, Bobigny et Bagnole. C'est notamment cette activité qui permet le financement de l'association. Gille Amar tenait aussi à souligner, lors de notre entretien, qu'il était aujourd'hui « salarié avec une fiche de paie » et qu'il avait aussi pu créer un emploi à temps partiel pour l'un de ses associés. En effet, l'association serait aujourd'hui « viable » économiquement. De plus, elle cherche à se développer et à se diversifier

notamment à travers la vente de lait, mais aussi d'animaux destinés à consommation. Sors de terre souhaite aussi se lancer dans des activités de transformation avec notamment un projet de fromagerie afin de multiplier les rentrées d'argent et proposer des emplois dans le quartier.

Cependant, l'association ne peut pas encore se passer d'aides financières, aussi cette dernière touche des subventions type politique de la ville, atelier pédagogique, développement durable. Si elle se contente du minimum pour assurer son équilibre financier, à terme elle souhaiterait notamment créer un emploi de gestionnaire administratif.

« On a des subventions de la ville de Bagnolet, de Paris. On a des subventions de l'Etat aussi et de la politique de la ville. On est quand même très fléché politiques de la ville. » (Cf. Annexes Entretien n°9)

« Aujourd'hui oui. Moi je suis salarié avec des fiches de paie. Mon collègue Lucas a un mi-temps. On n'est pas des grands gestionnaires mais une asso comme Sors de Terre, bon ça va être le cas une personne de la confédération paysanne va nous aider, peut créer trois ou quatre emplois c'est certain. Parce que nous on fait de la gestion un peu à la « one again ». On est pas des pro de l'organisation. C'est un vrai boulot d'être à la recherche de tous les contrats aidés, des subventions. On est à minima là-dessus parce qu'on est à fond sur le terrain. On fait le minimum vital dans l'administratif et recherches de financements pour continuer à en vivre. » (cf. Annexes Entretien n°9)

Ainsi, Sors de Terre a su durant les huit ans de son existence faire mûrir, un projet qui s'inscrit à la fois dans une démarche de réhabilitation urbaine et d'ouverture sociale et culturelle dans la banlieue parisienne. L'initiative de Gilles Amar consiste avant tout en une démarche pédagogique destinée aux enfants de banlieue. Le fondateur de Sors de Terre souhaite, avec son association, leur apporter une ouverture sur le monde par l'intermédiaire d'activités autour de la nature et de l'agriculture urbaine.

L'élevage est un moyen de développement de l'association, notamment dans la mise en place de la gestion des espaces verts, et diversification économique.

b) Une bergerie urbaine informelle qui met en exergue les tensions politiques liées à l'élevage urbain.

L'association de Gille Amar est atypique et en opposition avec tous les pouvoirs politiques. Il y a dans ce projet une composante contestataire qui ne peut être négligée afin de comprendre cette initiative d'élevage urbain. Cela se reflète notamment dans le discours du fondateur de Sors de Terre qui montre son animosité et sa méfiance envers les pouvoirs publics. En effet, si l'association a des contrats d'entretien des espaces verts et des subventions de la ville celle-ci n'a jamais signé de convention avec Bagnolet « J'ai aucune convention avec la ville ! Donc occupation des lieux par contre j'ai des subventions et des contrats d'entretien des espaces verts. » (cf. Annexes Entretien n°9)

Ainsi la ville accepte et apprécie les services rendus par le troupeau mais ne souhaite pas attribuer du foncier de manière pérenne. Ainsi Sors de Terre est dans une position très précaire. Le terrain où se situe la bergerie est occupé de manière illégale ce qui est revendiqué par l'association, qui ne veut pas entrer dans le jeu des politiques et s'inscrit comme une provocation envers la mairie. La construction de la bergerie a de plus été effectuée sans aucun permis de construire.

« Ils croyaient qu'on allait faire ça avec trois petits bouts de taule et puis on leur pondu la bergerie. Et ça ils ne savaient pas et pour ça normalement il faut un permis de construire. Donc là on squatte, on a pas de permis de construire donc l'asso elle a huit ans et on est toujours là » (cf. Annexes Entretien n°9)

Ella a été bâtie par les membres de l'association et avait fait l'objet d'un appel à la solidarité sur leur blog. Sors de terre ne se cache pas et rentre en conflit de manière directe avec la mairie.

Figure n° 19 : Carte Localisation des espaces d'intervention de l'association Sors de Terre sur le périmètre Politique de la Ville (quartier Z1097)

Sources : Association Sors de terre.

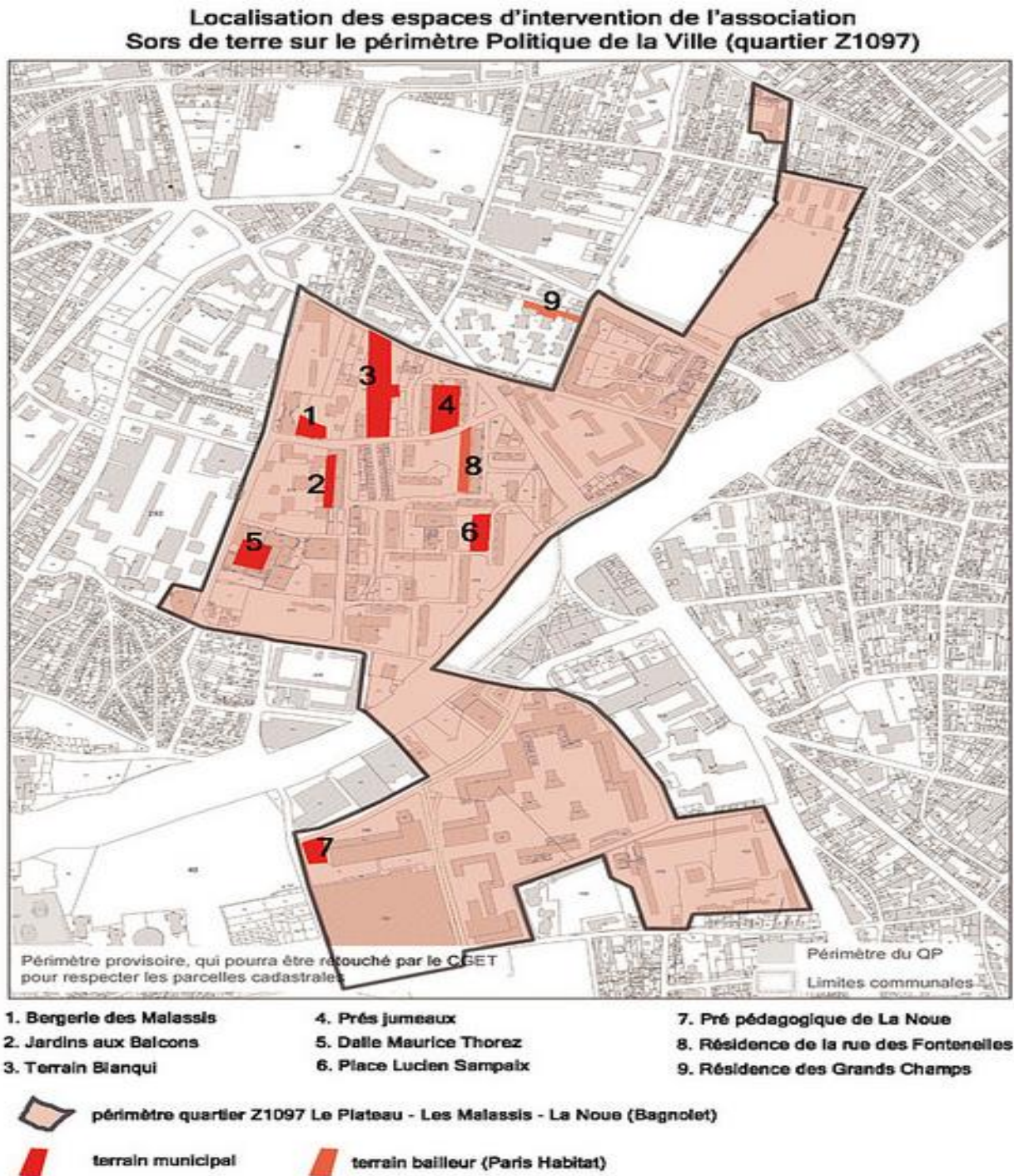




Figure n° 20 : Photographie de la Bergerie Sors de Terre, du quartier des Malassis

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016



Figure n° 21: Photographie Bergerie Sors de Terre du quartier des Malassis

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

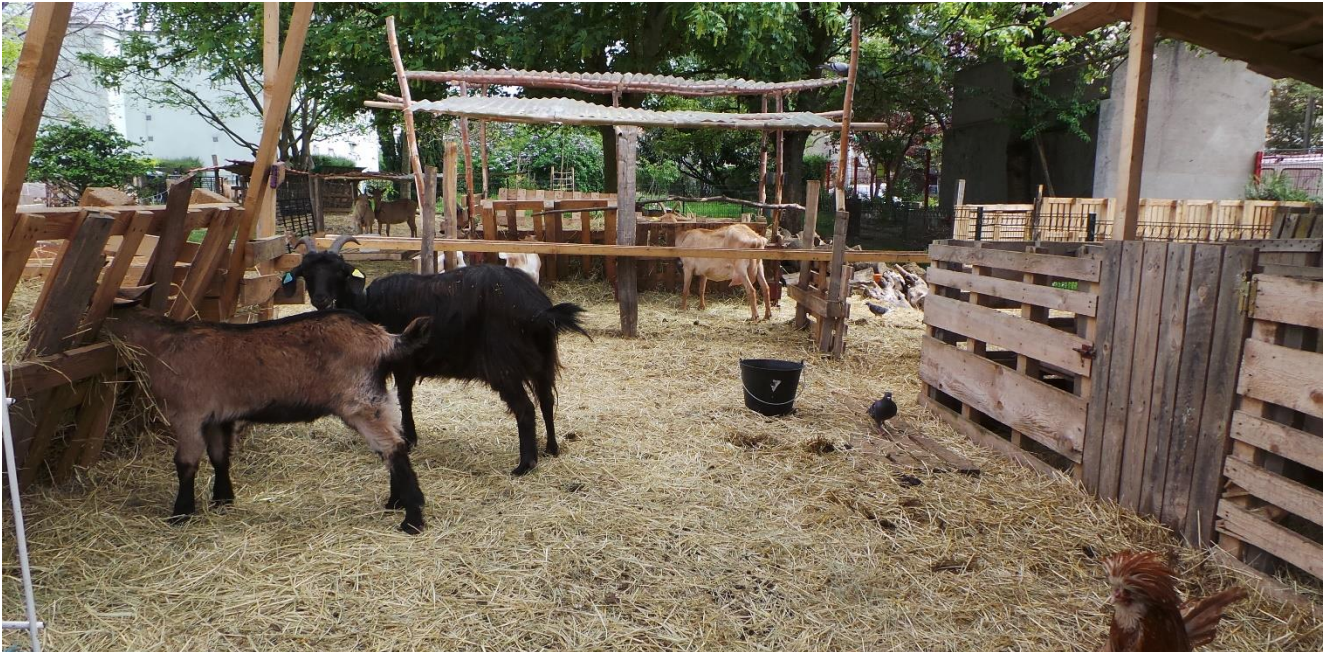


Figure n° 22 : Photographie de la Bergerie Sors de Terre, du quartier des Malassis

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

Cependant, malgré ces pieds de nez faits aux autorités, Sors de Terre est présente dans le quartier des Malassis depuis huit ans. En effet, l'association a choisi de bâtir son projet non grâce et avec le soutien des pouvoirs politiques, mais avec les habitants du quartier. En effet, pour Sors de Terre le plus important c'est d'être acceptée par la population locale, c'est avec elle qu'ils négocient le droit d'usage de chaque espace public occupé. L'association est en quelque sorte « aux services » des habitants. D'ailleurs Gille Amar ne considère pas la bergerie comme « ses » locaux. Ainsi dès que l'association ouvre ses portes elle est libre d'accès à tous. Le chevrier surveille, gère la bergerie, mais ne la considère jamais comme sa propriété. Lors de notre visite l'association a vite accueillis des habitants du quartier, des mères de famille, des enfants, des personnes âgées et des adolescents.

Tout est dédié aux habitants qui choisissent, s'ils veulent, de participer à l'association, mais peuvent dans tous les cas en profiter.

« Bha oui on s'est construit comme ça grâce notamment au soutien des habitants. » (cf. Annexes Entretien n°9)

« L’histoire de l’asso c’est de négocier l’espace publique avec les habitants et pas avec les institutions. C’est-à-dire que quand j’ai commencé avec mes chèvres, j’ai commencé à jardiner c’est avec les gens qu’on négocie un droit d’usage sur lesquels y’a déjà des usages » (cf. Annexes Entretien n°9)

Sors de terre cherche à transformer le quartier des Malassis sans dénaturer son identité, c’est-à-dire sans altérer la culture populaire et en niant l’histoire du quartier. Pour l’association les projets de politique urbaine, menés par la mairie, sont conduits sans concertation avec la population. Ainsi, pour la municipalité il n’y a pas de « lien social » et donc pas de culture, ni d’histoire dans ces quartiers. Gille Amar dénonce ce préjugé avec Sors de Terre, et tente de prouver aux pouvoirs publics que « le lien social » est déjà présent et que son initiative n’en est qu’une démonstration. Peut-être craint-il aussi une gentrification de la banlieue qui serait facilitée avec la construction de nouveaux logements et donc l’arrivée de nouveaux habitants issus peut-être de milieux sociaux plus élevés. Avec la mise en place du grand Paris, mais aussi les problèmes de logement dans la capitale, la banlieue apparaît de plus en plus attractive pour les actifs de la classe moyenne. De plus dans le contexte d’un renouveau du lien homme-nature, mais aussi de la tendance au « consommer mieux et bien » les anciennes communes maraîchères représentent de bons investissements fonciers.

Gille Amar insiste ainsi sur la nature urbaine de son projet et son identité de citoyen. Il ne veut pas être qualifié de « paysan urbain » ou « berger urbain », il n’est en aucun cas question d’instaurer un mode de vie rural ou paysan dans Bagnolet. Pour lui il s’agit d’ailleurs d’une erreur que de vouloir imposer un projet qui effacerait toute une histoire et une culture de quartier. C’est aussi pour cela qu’il s’oppose farouchement aux pouvoirs publics.

Cette stratégie lui a permis de s’ancrer dans le tissu urbain. Ainsi en 2013 alors que l’association est menacée d’expulsion par la mairie, qui souhaite la construction de logements, Sors de Terre met en place une pétition en ligne et mobilise le quartier des Malassis. Grâce au soutien de la population, le projet est repoussé. Aujourd’hui la bergerie est de nouveau menacée et l’enjeu foncier devient de plus en plus important pour l’association. Gille Amar, durant notre entretien, a d’ailleurs lancé l’idée de créer une collecte de fonds afin de pouvoir acheter le terrain où se situe la bergerie. Les quelques habitants présents semblaient très enthousiastes et prêts à se mobiliser pour l’association.

c) Un mode et un système d'élevage intra-urbain extensif.

Le projet de l'association Sors de Terre s'apparente ainsi à une reconquête du quartier des Malassis dont les animaux, mais aussi la bergerie, sont les symboles. Ainsi, il est apparu au fil de l'entretien, et notamment lors des questions s'intéressant aux techniques d'élevage et aux bêtes, que le choix des animaux et de leur mode, mais aussi système d'élevage, étaient pensés dans cette optique de réappropriation urbaine.

Ainsi, Sors de Terre a deux troupeaux un de chèvres et l'autre de brebis. Le plus important est celui de chèvre, l'association désirant se séparer petit à petit des moutons. Ce choix n'est pas anodin, la chèvre nous a été décrite par Gille Amar comme une bête « aventureuse » « curieuse » et « indépendante ». Nous avons pu ainsi constater durant la promenade du troupeau que celle-ci n'hésite pas à prendre possession de tout l'espace disponible, à grimper sur des gravats, mais aussi à s'éloigner du Chevrier et partir découvrir d'autres territoires. (cf. figure n°24,25). La brebis est quant à elle plus docile et craintive, son instinct grégaire limite son appropriation des lieux de parcours. Les chèvres sont ainsi un outil de réappropriation de l'espace urbain.

Figure n°23 : Photographie de Gille Amar et de son troupeau pendant un parcours sur une friche de rénovation urbaine

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016



Figure n°24 : Photographie du troupeau de l'association Sors de Terre en train de paître sur une friche de rénovation urbaine

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016



En ce qui concerne le choix des races, Gilles Amar n'a pas émis d'exigences particulières. Cela s'explique notamment par sa conception de la « race animale ». En effet, pour lui cela n'a que peu de pertinence. Le chevrier s'inspire de la notion de race des Pyrénées. Là-bas, ce n'est pas le patrimoine génétique qui fait la race, mais le mode d'élevage. Ainsi la race du pays est celle qui a été élevée dans les Pyrénées qu'importe sa race biologique

« Mais t'as des alpines d'élevage hors sol dans les Deux-Sèvres qui ont jamais vue le ciel de leur vie et t'as des alpines de montagne. Tu vas regarder c'est les mêmes sauf qu'elles vont être beaucoup plus éloignées que deux chèvres différentes visuellement mais qui vont être élevées de la même manière. Donc on pourrait dire il y a la chèvre hors-sol et la race de montagne. » (cf. Annexes Entretien n°9)

C'est avant tout la manière dont va être élevé l'animal qui va être déterminant au niveau de comportement et de son rendement. Le capital génétique apporte peu pour le choix des animaux en ville. L'un des parti pris de l'éleveur et d'ailleurs le croisement, de ce fait cela donne naissance à des troupeaux très colorés avec de fortes dysmorphies entre individus. Ainsi le fondateur de Sors de terre considère que ses bêtes constituent une race urbaine, celle de Bagnolet. Son troupeau de chèvres était constitué à ses débuts de chèvres venant de toute la France. Il pratique et revendique le croisement de ses animaux. Pour lui cela à une valeur symbolique « parce qu'en ville on est tous mélangé » (cf. Annexes Entretien n°9), mais résulte aussi d'un goût personnel « J'aime les troupeaux colorés » (cf. Annexes Entretien n°9). La conception de race, mais aussi la constitution du troupeau de Sors de Terre ancre un peu plus l'élevage dans le quartier et participe ainsi à une reconquête urbaine.

Ceci est d'autant plus marqué par le choix d'un mode d'élevage extensif herbagé, mixte entre parcours et pâture dit « urbain » par l'association. En effet, Gille effectue un parcours quotidien avec ces animaux. Une carte de ses itinéraires habituels a d'ailleurs été dressée (cf. figure n°25) « J'ai des itinéraires. Je suis l'herbe. Les animaux suivent les trames vertes et moi je suis les trames vertes. Parce que je cherche à les nourrir les bestioles. Il n'y a pas de circuits officiels, mais je fais un peu les mêmes boucles. Après, il arrive des jours, ou moi par exemple je me dis « Tiens je vais aller par là-bas » ou soit parce qu'elles vont aller par là on ne sait pas pourquoi et c'est moi qui vais les suivre. » (cf. Annexes Entretien n°9)

Le chevrier déclare ainsi avoir entre 6 et 7 hectares d'amplitude de parcours. Ainsi durant ces moments de mobilité le troupeau occupe la ville et se nourrit. Les itinéraires sont pensés pour suivre la trame verte afin que les animaux puissent diversifier leur alimentation. Gille Amar précise que ces itinéraires ne sont pas totalement fiables, car le troupeau choisit parfois de découvrir d'autres territoires. Ainsi ce n'est pas le troupeau de Sors de terre qui prend possession de la ville c'est aussi l'animal d'élevage qui délimite son espace. Le chevrier et son troupeau prennent le plus souvent possession de friches ou d'espaces verts à l'abandon. Lors de notre terrain, nous nous sommes rendus sur la friche jouxtant la bergerie. Ce terrain abritait avant sa destruction une barre de logement « la cité Blanqui ». Le terrain est peu praticable, mais idéal pour les chèvres. Ainsi une partie de leur alimentation est assurée par la consommation d'herbe durant les parcours. Une autre partie de leur alimentation provient aussi de la pâture dans deux prés, situés en pieds d'immeubles dont la surface totale est d'environ 3000 mètres carrés. Cela est complété par du fourrage issu des fauches et de l'entretien des espaces verts. Ainsi l'association s'assure que leurs animaux aient une nourriture variée avec des plantes grasses, provenant des bas d'immeuble, mais aussi des végétaux plus rares venant des jardins et des haies rencontrés le long des parcours.

« Elles consomment du foin en hiver et les jours où elles ne sortent pas et puis sinon c'est du parcours. C'est hyper varié ce qu'elles bouffent. Je vais sur des pelouses, des pieds d'immeuble. C'est assez gras et pas beaucoup de diversité. Après je vais dans des friches et dans des parcs et donc il y a une grande diversité. Et elles ont plus de diversité sous la dent que des animaux qui sont à la campagne et qui bouffent sur des prés artificiels. Et qui se gavent de plante grasse. » (cf. Annexes Entretien n°9)

Leurs parcours sont influencés par les saisons et la présence de végétaux. Ainsi Gille Amar précise durant l'entretien qu'il n'a pour l'instant pas besoin de s'éloigner de la bergerie pour trouver à manger, mais que l'été l'obligerait à s'éloigner pour nourrir ses bêtes. Ainsi, quand l'herbe rase se fera rare il mènera son troupeau jusqu'aux jardins de Montreuil ou de Romainville pour que les chèvres puissent avoir accès à des plantes arbustives. Il souligne ainsi la particularité des chèvres qui peuvent grimper et se mettre debout ce qui facilite considérablement leur alimentation en période sèche.

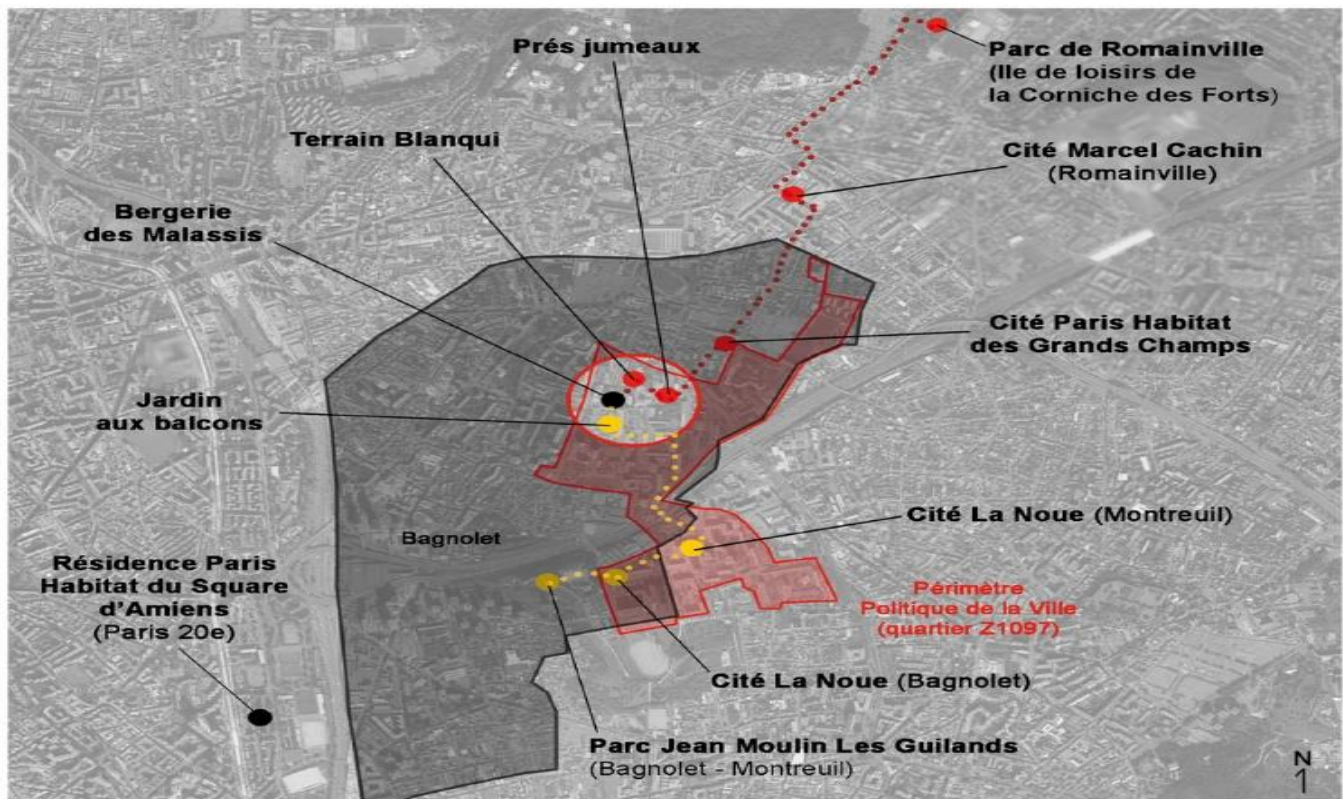
« Et donc oui il y a des mouvements saisonniers. Là c'est le printemps, l'herbe pousse super vite, elle est belle, elle est grasse. Je ne m'éloigne pas beaucoup de la bergerie. Je n'ai pas besoin, tout est à proximité. J'ai de l'herbe à disposition. Après plus on va avancer dans le temps plus ça va devenir sec. Plus ça va se raréfier et je vais devoir aller plus loin. Pendant l'été quand tout est cramé j'ai l'habitude d'aller dans les parcs où il y a beaucoup plus d'arbustives. Du coup si elles trouvent moins à bouffer au sol elles vont trouver dans les arbres et arbustes. Et ça les chèvres pour ça c'est génial. C'est beaucoup plus facile à nourrir qu'un mouton parce qu'elle grimpe et qu'elle se met debout. » (cf. Annexes Entretien n°9).



Cette information révèle aussi que l'élevage ovin et caprin en ville est très influencé par les saisons et le milieu. Sors de terre doit ainsi mettre en place une stratégie de mobilité afin de pouvoir nourrir ses bêtes. Ainsi elle impose un rythme à la ville, celui des saisons, qui influence leur localisation dans le tissu urbain. Gille Amar doit pendant l'été déplacer son troupeau jusqu'au parc de Romainville afin de pouvoir nourrir ses bêtes. En effet, les réserves fourragères des pelouses de pieds d'immeuble sont alors insuffisantes et il lui faut aller vers des milieux plus végétalisés. Ainsi l'on peut très bien imaginer que la longueur des parcours présentés sur la carte « Rayonnement des espaces d'intervention de l'association Sors de Terre et ses environs » est modulable selon les ressources fourragères disponibles sur le trajet.

Figure n°25 : Cartographie du Rayonnement des espaces d'intervention de l'association Sors de terre sur Bagnole et ses environs

Sources : Association Sors de Terre.

Rayonnement des espaces d'intervention de l'association Sors de terre sur Bagnole et ses environs



-  parcours 1 : de la Bergerie au Parc Jean Moulin-Les Guilands [Bagnole - Montreuil - Bagnole]
-  parcours 2 : de la Bergerie au Parc de Romainville [Bagnole - Romainville]



II) Une réappropriation de la ville par le paysage et la gestion des espaces verts.

a) Une association qui offre des services de jardinier-paysagiste avec troupeau :

Contrairement à ce que nous avons pu constater dans la bibliographie, l'élevage urbain de Sors de terre n'est pas utilisé pour l'éco-pâturage et est encore moins synonymes d'entretien des espaces verts.

En effet, selon Gille Amar l'éco-pâturage désigne une activité bien précise, pratiquée dans les parcs et réserves naturelles. Face à l'embroussaillage et la fermeture des milieux les gestionnaires auraient favorisé l'introduction de petits ruminants pour les ré ouvrir. Les animaux utilisés pour l'éco-pâturage sont présentés comme des animaux domestiques « ensauvagés » et « autonomes ». Cependant le chevrier nous a expliqué que son expérience en milieu rural lui avait fait prendre conscience que cela était faux. Du foin mais aussi de l'eau sont apportés à ces animaux. De plus, ils font l'objet d'un suivi sanitaire tout aussi strict que les bêtes d'élevage. Aussi, pour lui il s'agit d'une activité d'élevage qui ne dit pas son nom puisqu'il y a inévitablement de la reproduction et donc vente d'animaux pour réguler le troupeau. Gille Amar souligne que l'activité est directement calquée du milieu rural ou milieu urbain sans qu'aucune adaptation aux spécificités de la ville.

Ainsi « ce n'est pas l'animal qui est écologique, mais sa conduite. » En effet, cet éco-pâturage appliqué dans des milieux naturels, est transposé directement dans le milieu urbain à des conséquences néfastes sur l'environnement et les animaux. Cela entraîne du surpâturage car l'animal « ratiboise tout » mais peut aussi des cas de parasitisme et donc des problèmes sanitaires sur le troupeau.

« Déjà on ne fait pas de l'éco-pâturage. L'éco-pâturage ça vient de l'époque de la création des réserves naturelles. Ils ceux sont rendu compte que quand les milieux se fermaient il perdait en biodiversité et donc ils y allaient aux gyrobroyeur, mais bon pour des réserves naturelles ça ne le faisait pas. Du coup ils ceux sont dit pourquoi ne pas mettre des herbivores domestiques. Mais le discours sur ces herbivores domestiques c'était qu'on les avait ensauvagés. C'était limite des animaux qui se gèrent tout seuls. Alors que non. C'est des animaux domestiques sauf

qu'ils ont pris des anciennes races soit-disant rustiques. Mais ce n'est pas vrai ces animaux on leur apporte du foin, de l'eau, il y a un suivi sanitaire. » (cf. Annexes entretien n°9)

« Donc en termes d'élevage à un moment ça devient du surpâturage. Mais attention cet éco-pâturage c'est le même que dans les réserves naturelles.

Du coup parfois y'a le parasitisme qui se développe et avoir des problèmes sanitaires sur le troupeau. » (cf. Annexes entretien n°9)

Ainsi, l'association effectue des travaux d'entretien et de réhabilitation d'espaces verts pour les communes de Bobigny, Montreuil, Bagnolet et la ville de Paris. Cela n'est pas de l'éco-pâturage car ce n'est pas l'animal qui entretient les espaces verts mais Gille Amar. Le troupeau n'est pas laissé seul pour gérer une parcelle et ces dernières font toujours l'objet d'aménagement. Ainsi Gille Amar insiste pour souligner que c'est bien l'association et non pas les animaux qui œuvrent dans l'entretien des espaces verts.

« [...] jardinier-paysagiste ça veut dire qu'on gère quatre hectares d'espace vert, mais pas forcément avec les animaux c'est-à-dire que nous on fait l'élagage, on fait de la tonte, des plantations, de la taille. » (cf. Annexes Entretien n°9)

« C'est nous qui sommes là pour faire de l'entretien et nous on y va à la tondeuse. » (cf. Annexes Entretien n°9)

Cependant, l'expression « Jardinier paysagiste avec un troupeau » montre que l'animal n'est pas non plus étranger à cette pratique. En effet, Sors de Terre cultive ces espaces verts en partie pour nourrir leurs animaux. Alors que nous accompagnions le chevrier ce dernier nous expliquait qu'il avait semé des plantes afin que les chèvres puissent diversifier leur alimentation. L'association met en place une gestion différenciée, laissant certains espaces « s'ensauvager » telle la parcelle que nous avons visité, mais n'hésite pas à être très interventionniste sur d'autre. Cela s'explique par une différenciation des usages : des espaces verts pour nourrir les animaux d'autres pour les habitants du quartier. Sors de Terre fait donc une distinction entre éco-pâturage, entretien des espaces verts et élevage urbain. En effet, selon l'association ce n'est pas avec l'éco-pâturage que l'on peut nourrir c'est bête encore moi faire de la production. Pour Gille Amar lorsque ses animaux pâturent il n'est en aucun cas question d'éco-pâturage. Il s'agit soit

de « pâturage social » (cf. Annexes Entretien n°9), où l'animal a le rôle de médiateur entre l'homme et le végétal, soit de pâturages fourragers pour nourrir ces bêtes.

Ainsi, des notions écologiques, mais aussi esthétiques, sont mobilisées par Sors de terre, qui apparente son action sur les espaces verts à l'influence que les élevages peuvent avoir sur le paysage rural.

b) Occuper des espaces vides pour reconquérir un quartier

Le chevrier et son troupeau prennent le plus souvent possession de friches (cf. figures n°26,27,28) ou d'espaces verts à l'abandon. Lors de notre terrain nous nous sommes rendus sur la friche jouxtant la bergerie. Ce terrain abritait avant sa destruction une barre de logement « la cité Blanqui » le terrain est peu praticable mais idéal pour les chèvres. L'herbe recouvre une partie de la parcelle. Elle semble sur le point d'être l'objet de construction comme le signale un panneau annonçant l'arrivée de logement et les grilles qui ferment le site.



Figure n°26 : Photographie de chèvres du troupeau de l'association Sors de Terre broutant dans une friche de rénovation urbaine

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

Figure n°27 : Photographie de Gilles Amar conduisant ses bêtes sur une friche de rénovation urbaine.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016



Figure n°28 : Photographie chèvre sur une zone de construction de projet urbain.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016



Ainsi une partie des pâtures de l'élevage se trouve sur des sites qui sont « sans usage », mais font l'objet de convoitise et projets immobiliers. C'est d'ailleurs le projet de construction du site où nous sommes rendus qui menace la bergerie. Gille Amar nous a confié qu'il avait proposé un projet alternatif à la mairie et regrette d'avoir entretenu ce terrain pour « rien ». En effet, le chevrier avait notamment essaimé des graines et semences afin de diversifier les taxons de végétaux sur ce site.

Ainsi Sors de terre tente de s'approprier des territoires « vides d'usage » afin de ne pas les laisser aux mains des politiques urbaines. Cela fait aussi partie de la stratégie d'ancrage dans le tissu urbain de l'association. Elle fait en sorte de se « couler » dans le quartier des Malassis sans s'imposer ou bousculer les habitants. C'est, de plus, l'unique solution pour l'association d'obtenir des terrains. En effet, le foncier est difficilement accessible en région francilienne et le squat est souvent la seule solution possible pour ce type d'initiative.

Comme Gille Amar nous l'a confié durant notre entretien, les espaces verts en banlieue parisienne sont peu entretenus (cf. Annexes Entretien n°9). Son association a donc réinvesti ces lieux « délaissés » pour que les habitants puissent les pratiquer et se les approprier, mais aussi s'affirmer dans le quartier. En effet, en créant des espaces verts à leur image, c'est-à-dire en participant aux ateliers organisés par l'association, ils se réapproprient les espaces publics. A travers ce changement paysager, ils imposent leur présence et montrent, selon Gille Amar, que le lien social a toujours été présent en banlieue.

Ainsi nous comprenons mieux le nom de l'association « Sors de Terre ». Il s'agit donc d'entretenir et de cultiver des espaces, des interstices, laissés par les politiques urbaines pour reconquérir la ville mais aussi affirmer l'existence d'une identité et d'une vie de quartier.

c) Redonner des usages et exploiter le potentiel de chaque parcelle

L'association tente, de plus, de multiplier les usages sur des parcelles de terre parfois peu exploitées.

Dans notre entretien, le discours de Gille Amar laisse entendre que les parcelles exploitées par Sors de Terre (re)trouvent un usage et voient leur potentiel optimisé. Ainsi, lors de notre visite à la bergerie des Malassis le terrain avait plusieurs usages. La parcelle constituée un abri pour les

bêtes, mais accueillait un square ainsi qu'un potager. Ce qui n'était qu'une friche, il y a encore huit ans, est devenu un lieu multifonction. La cour d'école, située derrière la bergerie, est

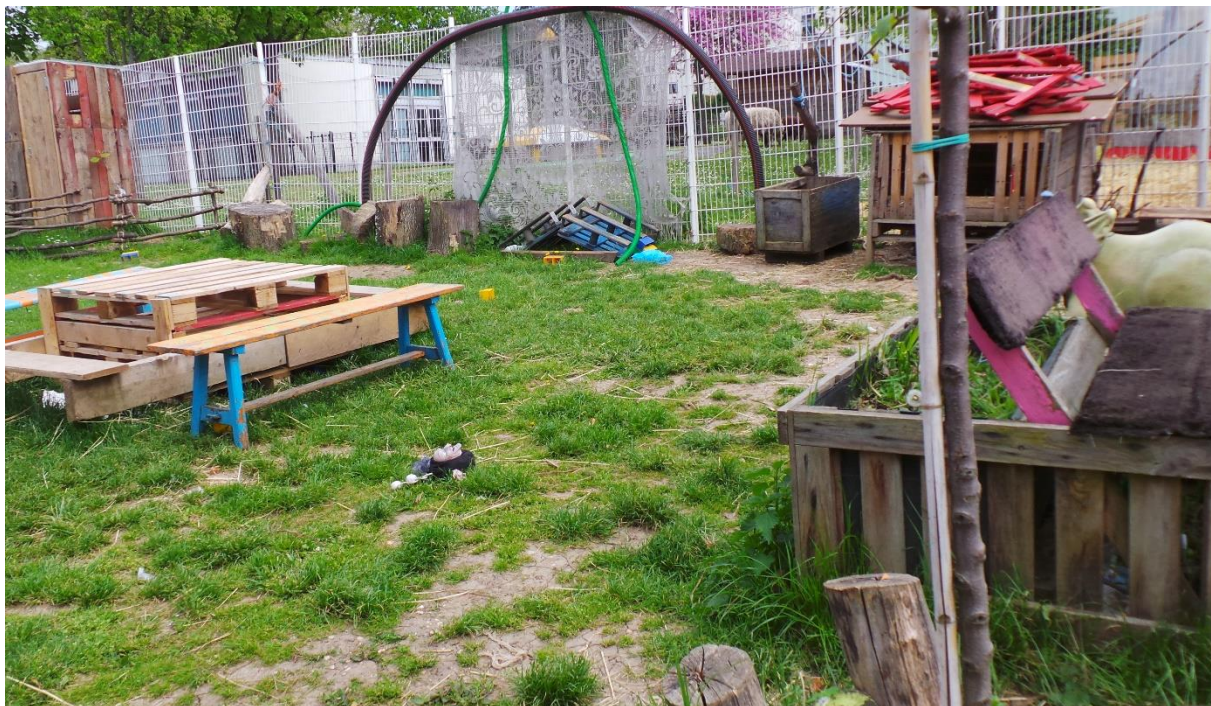


Figure n°29 : Photographie du square de Sors de Terre dans la Bergerie du Quartier des Malassis

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

pendant les week-ends utilisée par les Gille Amar pour faire paître les bêtes et redevient la semaine une cour de récréation. Chaque espace investi par l'association devient polyvalent. De plus dans sa gestion des espaces verts Sors de Terre prend soin de mêler habilement espaces dédiés à l'élevage, au jardinage et aux habitants (cf. Annexes entretien n°9)



Figure n°30 : Photographie du square de Sors de Terre dans la Bergerie du Quartier des Malassis

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

Pour l'association ses usages sont une plus-value qui rend le quartier plus agréable « à regarder ». Il permet aussi d'enrichir aussi le milieu urbain. L'association plante, sème des végétaux afin de répondre à l'ensemble de ses besoins « [...]on fait tout le boulot d'une boîte de jardinier paysagiste de l'abattage d'un arbre jusqu'à la plantation de petites fleurs. » (cf. Annexes Entretien n°9)

Ce qui est pour eux un gage d'un accroissement de la biodiversité, mais aussi des capacités pédagogiques d'un espace.

« Donc oui sur les endroits qu'on a pris en gestion, je pense qu'ils sont plus jolis, plus agréables déjà à vivre parce qu'on leur donne des usages et à regarder, mais ils sont aussi plus riches écologiquement et pédagogiquement aussi apprendre des choses aux gens et aux enfants » (cf. Annexes Entretien n°9)

Le troupeau, et plus particulière ce mode d'élevage extensif pastoral, fait le lien entre l'homme et le végétal. Il oblige à une gestion écologique des espaces, afin d'apporter le fourrage nécessaire à l'alimentation des animaux, tout en respectant les usages des habitants. Dans un tissu urbain dense, la moindre petite parcelle représente ainsi une opportunité pour Sors de terre.

Ainsi chaque terrain occupé trouve plusieurs fonctions et voit son potentiel optimisé par l'association.

III) Un troupeau au service d'une redynamisation du territoire.

a) Un élevage urbain qui s'inscrit dans un circuit économique court et en partie informel.

L'association est aussi un outil la redynamisation du quartier de la cité des Malassis. En effet, Sors de Terre tente de créer une activité qui pourrait ouvrir la voie à de la création d'emplois, mais aussi d'un vrai secteur économique. En raison de son statut associatif, le projet de Gille Amar ne peut toucher de subventions agricoles, ce que compte corriger prochainement le chevrier en changeant le statut administratif de Sors de terre.

« Non parce qu'on n'a pas une installation agricole. On a un statut d'association et pas d'installation agricole. Par contre on commence à y réfléchir parce qu'on commence à bien bosser, et puis on est soutenu par la confédération paysanne » (cf. Annexes Entretien n°9)

En effet, l'association diversifie de plus en plus ses activités et puise son inspiration dans le modèle des petites unités agricoles polyvalentes du monde rural qui exercent une agriculture multifonctionnelle « Nous on a beau être en ville on est beaucoup plus proche d'un petit système d'élevage extensif dans l'arrière-pays niçois [...] » (cf. Annexes Entretien n°9). Ainsi Sors de Terre propose officiellement des services d'entretien d'espace verts, mais aussi des ateliers pédagogiques autour des activités potagères et la découverte des animaux de la ferme. Mais fournis aussi à la population une production alimentaire informelle. En effet, l'association ne peut pas remplir les normes sanitaires exigées par les autorités, mais cela ne l'empêche pas de vendre son lait de chèvre à 3€ le litre, ainsi que les œufs de ses quelques poules ainsi que leurs fruits et légumes. Ainsi un des objectifs de l'association et de mettre en place une activité de transformation du lait avec notamment la création d'une fromagerie. Ce tournant vers la production l'alimentaire et un aspect plus « agricole » est notamment soutenue et facilité par le syndicat paysan Confédération Paysanne. Leurs locaux sont proches de la bergerie, et Gille

Amar connaît et apprécie les actions du syndicat qui lui a d'ailleurs offert une place dans son guide « L'accueil Paysan ». L'association devient peu à peu une petite « entreprise agricole » et affiche très clairement son envie de créer de l'emploi dans les banlieues. Ainsi sur le long terme Sors de Terre souhaite fonder d'autre bergerie « Sur le long terme créé d'autres bergeries. Bon après on ne va pas faire une multinationale, mais faire de l'essaimage. » (cf. Annexes Entretien n°9)

L'animal joue un rôle central, mais comme Sors de Terre l'a souligné, ce n'est pas la brebis ou la chèvre qui est écologique mais bel et bien leur conduite. Il y a donc un besoin de main-d'œuvre et notamment de bergers pour gérer les espaces verts. Gille Amar nous avait d'ailleurs précisé durant le parcours qu'il y avait de quoi créer quatre emplois rien qu'avec les activités déjà développées par l'association.

Ainsi l'animal en donnant des usages à des parcelles abandonnées permet la création d'activité et donc d'emploi dans des banlieues souvent touchées par le chômage. Cela correspond notamment au parcours du fondateur de Sors de Terre qui a lancé son association pour ne pas retomber dans l'inactivité. La production de richesses se fait donc sur l'ensemble du quartier même si pour l'instant le seul autre employé de l'association est ancien élève de l'école de Versailles et n'est pas baignoletais.

b) Une transmission de savoir pour un autre rapport à la ville.

L'association est dans un rapport constant d'échange avec les habitants du quartier. Ainsi Gille Amar tente de transmettre ses connaissances tout en apprenant auprès des habitants de la cité des Malassis. Sors de Terre essaie de montrer aux habitants la richesse de leurs savoirs et de leurs cultures dans le but leur redonner une légitimité dans la ville et face aux politiques urbaines. En effet, en leur donnant l'opportunité de s'impliquer dans un projet qui touche directement à leur environnement Gille Amar leur permet de prendre conscience qu'ils sont tout aussi capables de créer de la ville.

« On veut faire de la transmission de savoir-faire [...] » (cf. Annexes Entretien n°9)

« Après y'a des gens qui viennent et qui nous apprennent des choses. On a des copains bricoleurs qui nous apprennent la vie. Tu vois on se forme sur le tas avec les habitants. » (cf. Annexes Entretien n°9)

« [...] après tu vois dans le coin il y a plein de femmes qui savent transformer le lait. Caillé, fermenté, fromage, elles ont mille façons de le faire selon leur origine, leur histoire. C'est cool d'avoir vu ça et de pas avoir fait ça toute suite parce qu'on serait passé à côté de plein de chose. » (cf. Annexes Entretien n°9)

Ainsi, c'est aussi une forte dimension culturelle qui est transmise grâce au troupeau de Sors de Terre. L'animal attire les hommes et favorise l'échange il est un médiateur entre les différentes cultures et savoir-faire et permet ainsi un partage. L'animal permet aussi de rendre la barrière entre rural et urbain plus poreuse puisqu'ils renvoient directement à une ruralité bien souvent fantasmer par les citadins.

Ainsi Gille Amar explique que la figure du berger fait échos à tous. L'élevage de petits ruminants et le pastoralisme constituent des éléments qui permettent de fédérer et rassembler une population urbaine souvent aux origines très diverses. Il confirme ainsi la pertinence du choix de l'élevage d'ovin et e caprin en ville.

De plus, le projet Sors de terre propose un nouveau modèle de gouvernance où les décisionnaires sont les habitants du quartier. Ainsi pour Gille l'avenir de l'agriculture repose sur les moyens de gestion du foncier. La gestion qu'il promet se base sur la négociation d'usage de la terre avec les habitants et pour les habitants. Celle-ci s'oppose à des projets d'agriculture urbaine hors-sol qu'il considère comme des échecs, mais aussi comme une menace. En effet, ces projets seraient une fois de plus subis par les habitants. Selon lui ils limitent la redistribution des richesses sur le territoire et ne sont en aucun cas porteurs d'une amélioration de l'environnement urbain que ce soit d'un point de vue esthétique qu'écologique

Sors de terre met ainsi en exergue des enjeux liés au développement urbain et à la réintroduction de la nature et de l'agriculture en ville.

Pour Gille Amar le foncier est ainsi l'enjeu le plus déterminant. L'accès au foncier ne peut se faire qu'après négociation et accord avec la population locale. C'est donc un tout autre modèle de propriété foncière qui est suggérée. La terre serait la propriété de ceux qui la travaillent et l'utilisent et donc ne pourrait donc plus être privatisée, et redeviendrait un bien commun. C'est

d'ailleurs selon lui l'unique façon de développer des activités économiques aptes à redynamiser le territoire en apportant une redistribution des richesses de manière équitable. La ville serait profondément bouleversée et le modèle de développement urbain bousculer. C'est pourquoi le fondateur de l'association s'en prend avec véhémence au projet de tour hydroponique de Romainville. S'il salue les initiatives d'agriculture urbaine, il craint le dévoiement de ces activités une fois récupérées à des fins industrielles et économiques. En effet, cela perpétuerait un modèle de dissociation de la production avec le marché de consommation, mais aussi plus largement avec le territoire qui les accueille.

« Et malheureusement, encore une fois, même avec des outils connotés positivement tu peux arriver à de la merde, parce que tu vois par exemple la tour hydroponique à Romainville, ça prouve une chose, ça prouve qu'ils ne savent pas négocier la terre avec les habitants. » « cf. Annexes Entretien n°9)

Ainsi, Sors de Terre propose un nouveau modèle de gestion du foncier pour la ville dans l'espoir de redynamiser son territoire.

Cette redynamisation changerait ainsi le mode de développement urbain. En effet, l'évolution de la ville est aujourd'hui soumise à la compétitivité dont fait objet le foncier, entraînant une hausse importante des prix de la terre et limitant considérablement son accès aux projets qui ne peuvent pas mobiliser d'importantes sommes d'argent.

C- La ferme de Paris : une unité d'expérimentation dans le domaine de l'élevage et de l'éco-pâturage urbain.

La ferme de Paris est une structure publique, qui se situe dans le bois de Vincennes en face de l'Hippodrome. Elle n'est desservie par aucune ligne de bus ou de métro et les seuls accès sont piétons ou par véhicule particuliers. Le site est donc quelque peu à l'écart de la ville, même si les 54 000 visiteurs par ans sont tous des citadins à la recherche de nature.



Figure n°31 : Photographie du plan de la ferme de Paris.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

I) Histoire et fonctionnement de la ferme de Paris :

a) La ferme de Paris : histoire des relations entre le monde rural et le monde urbain

L'histoire de la ferme de Paris est assez représentative de l'évolution des liens entre la ville et le monde rural, mais retranscrit aussi les mutations de l'agriculture francilienne et de politiques environnementales de la capitale

Ainsi, la Ferme de Paris a été créée en 1989 après la désaffectation des parcs et jardins de la ville. La production horticole a alors été relocalisée à Rungis.

« Suite à la désaffectation des parcs et jardins de l'époque, on a essayé de regrouper toute la production horticole à Rungis certaines pépinières de la ville ont été désaffectées. » (cf. Annexes n°10)

La ferme de Paris est donc une ancienne pépinière de la ville. Sur ses 5 hectares, une petite structure agricole en polyculture /élevage a été recréée. Elle marque une volonté des politiques urbaines de reconnecter la ville avec le monde rural. En effet, comme notre interlocuteur Marcel Collet l'a souligné, à partir des années 70 les grandes villes du nord se dotent de ferme pédagogique afin de montrer aux citadins la vie rurale. Ce besoin de reconnexion montre comment le système agricole s'est éloigné du monde urbain. La croissance des villes et l'avènement d'une agriculture industrielle expliquent, ainsi la création de telles structures. Si le rôle premier de la ferme de Paris est de montrer la réalité de la vie rurale, elle retrace aussi très bien l'évolution du mode de production agricole. A ses débuts, la ferme ne comptait que des animaux d'élevage, et se composaient de grands carrés où étaient semés les grandes cultures de la région Ile-de-France. Ainsi c'est tout un mode de production intensive et industrielle qui était exposé grâce aux animaux d'élevage et aux monocultures céréalières.

« Donc celle-ci a été reconvertie en ferme pédagogique. C'était un peu l'époque, à partir des années 70, dans les grandes villes, surtout celle du nord, on a essayé d'avoir des fermes pédagogiques pour montrer aux citadins l'origine de leur nourriture et des aliments. Ici sur 5 hectares, on a recréé une petite ferme en polyculture-élevage avec que des animaux de productions. On avait aussi pendant un moment de grand carrée, où on avait semé les grandes cultures d'Ile-de-France. Le but c'était de montrer et puis expliquer ce que c'était une ferme. » (cf. Annexes Entretien n°10)

Ainsi la ferme de Paris retranscrit les mutations du système agricole, mais aussi des politiques de gestion environnementale de la ville. En, 2000, la ferme passe au biologique, alors que la mairie de Paris tente de réduire au maximum son utilisation de phytosanitaires. Cependant,

selon Marcel Collet, la ferme de Paris s'est toujours appliquée à avoir un mode d'agriculture respectueux de l'environnement et n'a donc jamais abusé de l'utilisation d'intrant chimique :

« Nous au départ ont été plutôt engagé dans l'agriculture responsable vis-à-vis de l'environnement. Du coup on a jamais utilisé de fongicides ni d'insecticide, bon il y avait quand l'utilisation de quelques désherbants à l'époque. Puis à partir de 2000 on n'a plus utilisé aucun produit. » (cf. Annexes Entretien n°10)

Le respect de la nature et de l'environnement devient une priorité même pour la Ferme, ce qui est assez représentatif des mesures agricoles prises à l'époque, afin de rentrer dans un mode de production plus durable notamment avec en 1999 la mise en place de loi d'orientation agricole n°99-574. Cette loi prévoit la mise en place d'une agriculture productive, mais soucieuse de la biodiversité et des paysages, afin que la conservation de la faune et de la flore n'occasionne pas de charge supplémentaire au pays. Cela est aussi en accord avec le désir de nature des citoyens qui est aussi synonyme de pureté, mais aussi « d'environnement sain » et sans pollution.

Ainsi l'histoire de la Ferme de Paris est aussi un condensé de l'évolution de l'agriculture en région Ile-de-France, des politiques de la ville et des relations l'urbain peut avoir avec le monde rural.

b) Fonctions et mode d'organisation de cette structure agricole municipale.

La ferme de Paris est une structure entièrement sous la direction du service écologie et espaces verts de la mairie de Paris. Le budget est ainsi géré par les élus et ce sont des employés de la ville qui s'occupent de la gestion et de la maintenance du site. Lors de notre visite, nous avons pu nous entretenir avec Marcel Collet, premier employé de la Ferme de Paris. Issu du monde rural, il était, avant son intégration à la ferme, éleveur de vaches laitières. Il nous a, ainsi expliqué que l'élevage est une filière peu soutenue par les politiques agricoles. Il s'était lancé, au début des années 70, avec une petite exploitation et moins d'une centaine de vaches pour faire de la transformation et du circuit direct. Cependant le manque de soutien de l'Etat l'a obligé à arrêter pour se lancer dans la production laitière beaucoup plus rentable et soutenue. Mais la mise en place des quotas laitiers l'ont obligé à cesser son activité.

« Avant j'étais agriculteur, j'ai fait des études agricoles, j'ai beaucoup travaillé en exploitation et puis je me suis installé à mon compte en 1973. Je faisais de la production laitière. Je faisais transformation et vente, puis à l'époque ce n'était pas très développé donc peu soutenu donc ce n'était pas facile sans soutien. Donc j'ai arrêté transformation et vente pour me tourner vers la production, mais c'est à ce moment-là qu'ont été instaurés les quotas laitiers. Donc on a arrêté et on est arrivé ici. » (cf. Annexes Entretien n°10)

L'histoire de Marcel Collet fait donc partie intégrante du projet de la mairie de Paris qui tente de faire connaître le monde agricole rural aux citadins. Son expérience en tant qu'agriculteur lui donne toutes les compétences pour gérer la ferme, mais lui permet aussi de transmettre son expérience en tant qu'agriculteur, mais aussi de rural.

En effet, la Ferme à avant tout un rôle pédagogique. Ainsi la démonstration est son activité principale. Chaque année la structure accueille pas moins de 54 000 visiteurs, dont une grande partie de scolaire. La Ferme de Paris s'adresse davantage aux enfants, avec le souci de les reconnecter avec un univers qui leur est parfois lointain ou étranger, mais aussi de les sensibiliser à la nature et l'environnement. Ainsi les animaux présents sur la ferme n'ont qu'un seul but la démonstration. Ils sont prêtés par des agriculteurs de la région à la Ferme de Paris qui les prend en charge pendant 3 à 4 ans avant qu'ils ne retournent dans le circuit de l'élevage classique. La question de la gestion des naissances et régulation du troupeau trouve ainsi réponse dans le renouvellement fréquent des bêtes.

« C'est ça, c'est vraiment trop lourd et nous ne sommes pas assez nombreux pour assurer un tel travail. Et puis sinon aucun animal ne meurt ici ils sont régulièrement et bien « changer » quand il retourne dans le circuit agricole... » (cf. Annexes Entretien n°10)

Ainsi, la structure municipale n'a aucune activité de production. La structure n'est pas équipée pour mettre en place des activités de transformations ou de commercialisation.

La Ferme de Paris organise aussi des ateliers destinés aux Parisiens, mais aussi aux associations afin de les former à la permaculture, au jardinage ou encore à l'agriculture urbaine. Elle prévoit aussi de mettre en place des formations dans le cadre du projet de création de fermes urbaines en 2020. C'est aussi pour le bien de ce projet que la Ferme offre depuis quelques temps des formations sur l'élevage urbain.

« Mais sinon je ne sais pas si cela t'intéresse, mais on fait des ateliers. Par exemple on a des carrées de permaculture qu'on a fait comme ça. Donc on fait intervenir les Parisiens et les gens d'association sur la ferme. Régulièrement, une fois par mois un atelier sur la permaculture, le jardinage et l'agriculture urbaine. Quand on invite les gens, c'est aussi pour montrer qu'on peut faire des économies d'énergie en faisant avec ses mains. » (cf. Annexes Entretien n°10)

Du coup, vous avez déjà eu des associations d'élevage urbain qui sont par exemple venues se former ici ?

Oui, là ça commence un petit peu. Là on va mettre en place des formations pour le projet de la mairie de Paris pour créer des fermes urbaines avant 2020. Du coup les gens vont venir se former ici. » (cf. Annexes Entretien n°10)

L'élevage serait donc une activité qui serait amenée à se développer en ville au vu de la politique en engagé en faveur de l'agriculture urbaine par la mairie de Paris. Cependant, le calendrier électoral et le possible changement de couleur politique de la municipalité laissent planer un doute quant à la réelle mise en place de ce projet.

II) Une activité d'éco-pâturage développé par la municipalité.

a) Des animaux d'élevage et des animaux d'éco-pâturage :

La ferme de Paris compte un troupeau de chèvres et deux troupeaux de moutons. Un cheptel de Bleu du Maine et un autre de moutons d'Ouessant. Ces deux races sont présentées dans des enclos différents. Les Bleus du Maine sont situés dans une bergerie ouverte, alors que les moutons d'Ouessant sont en plein air au milieu d'un carré accueillant oies et canards. En effet, la Mairie de Paris opère une distinction entre les moutons d'élevage, destinés à la production agro-alimentaire, et les moutons utilisés pour l'éco-pâturage. Les chèvres n'ont même pas été évoquées par notre interlocuteur.

Figure n°32: Brebis Bleu du Maine en train de paître dans l'enclos des animaux destiné à la production agro-alimentaire.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016.



Figure n°33 : Mouton d'Ouessant en train de paître dans l'enclos destiné aux bêtes utilisé pour l'éco-pâturage.

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016





Figure n°34 : Chèvres Alpines, animaux destinés à la production alimentaire

Sources : Adélaïde Vadurel, 2016

Selon Marcel Collet il est important de faire une distinction entre les deux races. En effet, les Bleus du Maine sont des animaux issus de l'élevage de production. Ce sont des bêtes qui ont fait l'objet de sélections génétiques poussées afin de produire plus de viande et plus de lait. Ces animaux nécessitent des soins particuliers et plus d'attention que les autres. Les moutons d'Ouessant sont, quant à eux, décrits comme des animaux rustiques, qui étaient menacés de disparition, car peu adaptés à la production alimentaire. Ainsi les moutons d'Ouessant produisent nettement moins de viande, de lait et de laine. La ferme a ainsi dû se fournir auprès de la ferme du Bintinais, près de Renne, qui est aussi un conservatoire de race. Cette espèce est considérée, par l'ancien agriculteur, comme résistante et faite pour le plein air. Elle serait donc bien adaptée à l'éco-pâturage qui nécessite des bêtes n'ayant pas besoin de soins particuliers et quotidiens.

Cependant Marcel Collet a tenu à souligner que le bien-être animal était une des préoccupations de la ferme et que les moutons d'Ouessant étaient mis à l'abri dans la ferme dès que l'hiver arrivait.

Cette distinction met ainsi en exergue que toutes les races ne sont pas adaptées à l'éco-pâturage et qu'il est nécessaire de choisir animaux qui nécessitent peu de soin et qui peuvent donc être laissés seuls, sans intervention humaine quotidienne.

b) Une conception de l'éco-pâturage synonyme de gestion écologique et économique des espaces verts.

L'éco-pâturage est défini par la Ferme de Paris comme un mode de gestion des espaces par les animaux et qui peut aider à préserver la biodiversité sur place.

« Dans la définition de l'éco-pâturage ce sont des animaux qui vont entretenir des espaces, plus ou moins en veillant à conserver la biodiversité de l'espace d'origine » (cf. Annexes Entretien n°10) »

Ainsi la Ferme de Paris s'en tient à une stricte définition de l'éco-pâturage. C'est d'ailleurs la raison du succès de ce type de gestion. Un entretien simple économique et écologique des espaces verts.

La ferme a donc décidé, il y a quatre ans, de tenter l'aventure en laissant paître quatre brebis aux Archives de Paris. Elles pâturent de mars à octobre avant de regagner la Ferme de Paris. En effet, les brebis ne restent pas dehors toute l'année, elles retournent à la bergerie pour être protégées du froid, mais surtout être nourries puisque les réserves fourragères diminuent considérablement en hiver.

« Nous on s'y est mis depuis quatre ans. On début il s'agissait d'une expérimentation. On a été les premiers avec la mairie à mettre des animaux dans un parc dans Paris intra-muros » (cf. Annexes Entretien n°10)

L'introduction de l'animal en ville semble capitale et novateur. En effet, elle entre aussi dans la logique pédagogique de la ferme. Les animaux sont sortis de leurs enclos pour être au contact des citoyens qui découvrent ainsi l'animal, mais redécouvrent aussi l'espace vert où ils sont parqués. Il fait notamment écho aux activités de fermes itinérantes organisées par Paris.

« Sinon nous faisons des fermes mobiles, et pour ça on transporte quelques animaux dans des parcs pour les faire découvrir. » (cf. Annexes Entretien n°10)

En outre, la difficulté du foncier est ici contournée puisqu'il s'agit d'une opération municipale dans les parcs et espaces verts parisiens. L'animal n'a pas vocation à « habiter » la ville, mais

à entretenir des espaces urbains. La brebis est ici une « tondeuse verte » pour la mairie de Paris et elle s'insère ainsi dans la politique écologique de la ville.

Cette opération a su satisfaire la municipalité qui a décidé de développer ce type de gestion. Ainsi aujourd'hui 8 brebis sont aussi dans le Bois de Vincennes, mais sous la direction des gestionnaires du bois.

Cependant, Marcel Collet souligne qu'une pluralité de pratiques peut se définir comme de l'éco-pâturage.

« Alors ça c'est la définition que nous on en donne et qu'il en est donné mais après il toutes les expériences possibles et imaginables » (cf. Annexes Entretien n°10)

« Y'a des gens qui vont nous dire autres chose, mais nous on essaie d'être assez orthodoxe et de proposer un modèle qui soit pérenne et qui est aussi une logique. Il faut vraiment trouver une logique derrière. » (cf. Annexes Entretien n°10)

Ainsi le terme éco-pâturage apparaît de plus en plus confus et équivoque. Cela signifie aussi que d'autres pratiques sont en place à l'échelle de la région parisienne et qu'elles ne sont pas nécessairement en accord avec les pratiques de la municipalité de Paris.

Marcel Collet a, notamment, évoqué le patron d'Eco-Terra que nous n'avons pas pu contacter.

« Par contre il y a quelqu'un qu'il faut absolument connaître, qui fait un boulot génial dans l'éco-pâturage c'est Alain Divo. Il va même définir un paysage avec l'éco-pâturage et selon l'animal. C'est le patron d'éco-terra. Il nous a fait une petite conférence c'était très bien. » (cf. Annexes Entretien n°10)

La mairie de Paris a donc fait le choix de ne pas exploiter au maximum le potentiel de l'éco-pâturage. Ainsi l'éco-pâturage peut servir à la création de paysages et pas uniquement à l'entretien d'espaces vert et d'autres animaux peuvent être utilisés pour cette activité.

Marcel Collet revient aussi sur l'engouement autour de l'éco-pâturage. Pour lui s'agit surtout d'un terme médiatique, qui rencontre du succès grâce aux préoccupations écologiques actuelles, mais « l'éco-pâturage » selon lui est pratiqué depuis des années par le conservatoire du littoral de la région Bretagne. En effet, pour entretenir des zones naturelles fragiles, les gestionnaires ont choisi les animaux pour une gestion douce du milieu sans engins motorisés.

« Bon on appelle ça éco-pâturage aujourd'hui... Bon c'est un terme innovant, il y a un côté un peu médiatique autour de ça bon... Pourquoi pas. Mais en fait quand on regarde bien les premiers à avoir fait ça c'est le conservatoire du littoral, qui a fait sur les bords de mer. Donc en Bretagne ça fait longtemps qu'ils font ça. Le conservatoire essaie de préserver de grandes zones mais après faut entretenir, mais au lieu de les massacrer avec des engins. » (cf. Annexes Entretien n°10)

Ainsi l'éco-pâturage serait une pratique importée des modes de gestion des espaces naturels protégés et pose donc la question de son introduction en milieu urbain. Les pratiques de la Ferme de Paris semblent s'être calquées sur ce mode d'entretien sans tenir compte des besoins liés à la nature de la ville.

c) Doutes et inquiétudes autour du développement de l'élevage urbain :

Lors de notre rencontre Marcel Collet montrait sa réticence à installer au cœur du tissu urbain dense des initiatives d'élevage. Selon lui cette activité n'a pas d'avenir en ville car il serait très difficile pour ce type d'exploitation d'arriver au seuil de viabilité. En effet, aujourd'hui pour être rentable une exploitation doit être productiviste, ce qui implique un élevage hors sol, ce qui est peu incompatible avec le milieu urbain. En effet, les prix du foncier ne permettent pas l'implantation de grandes structures d'élevage, ou de grand cheptel et cela n'est pas cohérent avec la demande de nature et la logique de productions biologiques favorisée par la Région francilienne. De plus, nourrir l'ensemble des parisiens grâce à l'agriculture urbaine lui apparaît utopique ou synonyme d'élevage hors-sol ce qui l'inquiète quant au bien-être des animaux

« D'ailleurs selon moi si on veut entrer dans la production et la viabilité économique on va forcément vers du hors-sol. » (cf. Annexes Entretien n°10)

« On va pas nourrir tous les habitants de Paris intra-muros ou sinon ce sera du hors-sol. » (cf. Annexes Entretien n°10)

« Tout de façon y'a trop de frais structurel. Moi ça me paraît impossible et puis sinon ce sera terrible pour les animaux. On sera dans de la maltraitance. » (cf. Annexes Entretien n°10)

Pour Marcel Collet il apparaît donc nécessaire que l'élevage urbain ne prenne pas la direction de la production alimentaire. Celui-ci doit conserver son aspect social et développer son rôle quant à l'entretien des espaces verts.

« Je pense vraiment que l'élevage urbain doit rester dans le social et l'entretien d'espace. Il faut rester vraiment rester dans du social. » (cf. Annexe Entretien n°10)

Ainsi, il apparaît que l'élevage et l'éco-pâturage sont appréhendés par la maire de Paris comme deux activités distinctes et qu'il ne s'agit pas pour l'instant d'insérer de manière permanente des animaux en ville.

D- Ecomouton : De la logistique de mouton pour vendre un service d'éco-pâturage.

I) Une entreprise leadeuse dans le domaine de l'éco-pâturage et en pleine expansion

Ecomouton est une entreprise française d'éco-pâturage créée par Sylvain Girard, un logisticien, qui réfléchissez à la manière de baisser les coûts d'entretien des espaces verts le long de ses entrepôts. C'est avec un investissement de 80 000 € qu'est fondée Ecomouton, son succès lui permet alors de trouver une stabilité budgétaire en seulement 2 ans d'activité. L'entreprise est une SAS mais son activité allie à la fois activité agricole et logistique. Aujourd'hui Eco-mouton à plus de 1 800 bêtes, est présente sur plus de 100 sites dans toute la France et a su remporter des contrats à la fois avec les pouvoirs publics et de grandes entreprises telles Renault ou Carrefour.

Une ferme principale se trouve au siège de l'entreprise à Guigne (77), en milieu que l'on peut qualifier de rurbain. En effet, comme l'illustre les deux photos satellites (cf. figure n°35,

36) l'entreprise se situe toujours dans un périmètre proche de la capitale et fait partie la banlieue éloignée de Paris. De plus, lors de notre entretien téléphonique Sylvain Girard s'est défini comme citoyen, ce qui démontre d'une certaine relation de proximité avec l'urbain. En outre, Ecomouton se trouve le long de la Nationale 19 qui relie directement Guigne à Paris. Cependant, le bâti est beaucoup moins dense et ce sont principalement des activités agricoles qui entourent la ferme de l'entreprise. Ainsi Ecomouton ne rencontre pas les problèmes liés à la compétition pour le foncier en milieu urbain puisque la pression immobilière est beaucoup moins forte. C'est à partir de cette ferme que les moutons sont gérés.

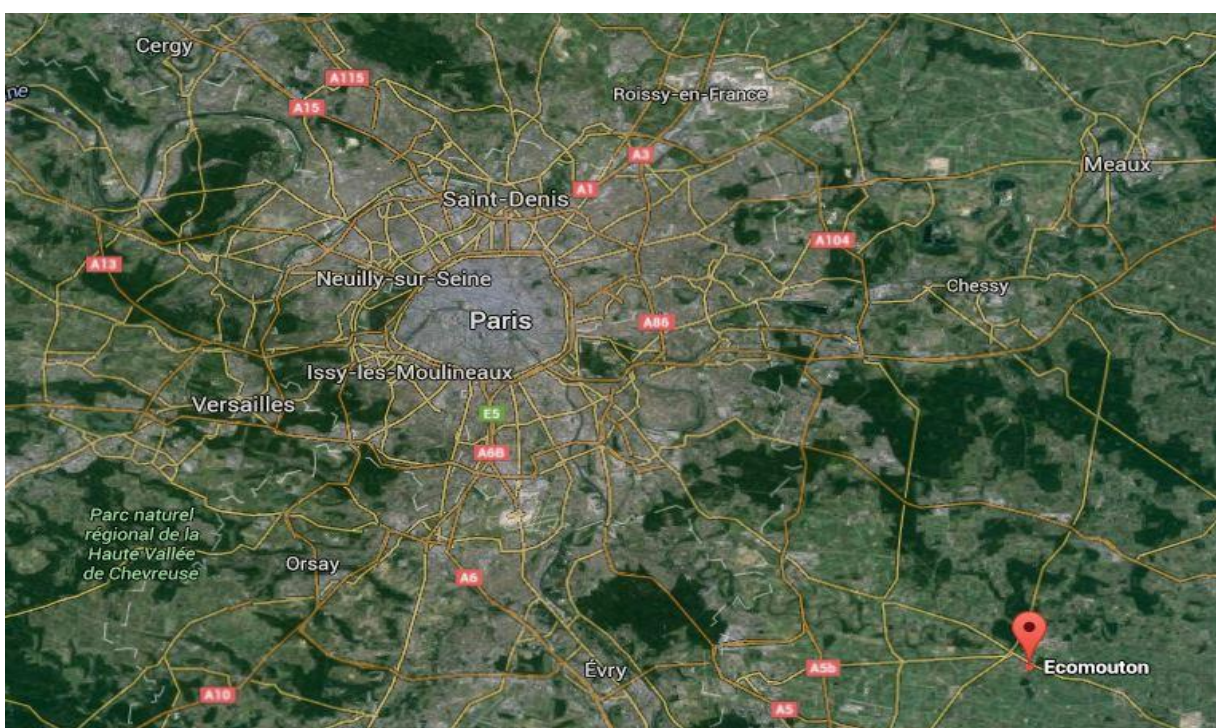


Figure n°35 : Photographie satellite montrant la proximité entre Paris et la bergerie principal d'Ecomouton (1/250000)

Sources : google earth



Figure n°36 : Photographie satellite du siège social et de la bergerie principale d'Ecomouton (1/15000)

Sources : Google earth

Ainsi l'entreprise négocie les services de ses animaux avec des entreprises qui les autorisent à s'installer sur leurs terrains. Ecomouton installe ses bêtes le plus souvent en milieux péri-urbain comme nous l'a précisé Alain Girard puisqu'une grande partie de ses contrats concernent l'entretien des espaces verts autour d'entrepôts dans des zones industrielles à l'écart de la ville. Encore une fois le problème du foncier est contourné. En effet, l'élevage trouve sa place grâce aux services qu'il rend aux entreprises. Il en est de même pour ses contrats passés avec des institutions publiques. De plus les installations destinées aux moutons sont très rudimentaires ce qui leur donne un caractère éphémère et donc peu contraignant au niveau de l'occupation du sol. En effet, pour s'installer Ecomouton grille, si ce n'est pas fait, l'espace destiné à l'éco-pâturage, puis dispose des abreuvoirs pour les bêtes, ainsi qu'un abri en cas de mauvais temps.

II) De la logistique de moutons :

L'entreprise est constituée de 12 salariés, mais Ecomouton compte encore embaucher de nouveaux bergers. En effet le petit nombre d'employés, pour un cheptel de 1800 moutons, nous laisse penser que les moutons de l'entreprise sont le plus souvent livrés à eux-mêmes et parqués sur la même parcelle. En effet, les brebis utilisées pour l'éco-pâturage sont des moutons Ouessant, une race rustique, qui selon Alain Girard est tout à fait apte à la vie en plein air et demande peu de soins. De plus, il souligne qu'il s'agit d'une race « en voie de disparition » qui connaît un renouveau grâce à l'éco-pâturage. Ainsi aucune des bêtes de l'entreprise n'est destinées à la consommation, il n'y a d'ailleurs pas d'abattage, les bêtes meurent de mort naturelle. La régulation du troupeau se fait de manière ponctuellement avec parfois le déplacement d'un mâle, ou d'une mère et son petit. Les naissances ne posent actuellement pas de problèmes puisque l'entreprise compte encore s'agrandir. Tous les animaux sont soumis à des contrôles sanitaires et déclarés auprès des services vétérinaires.

Selon le site internet de l'entreprise et les propos du patron d'Ecomouton les brebis d'Ouessant ne produisent que peu de viande et n'intéressent pas l'industrie agro-alimentaire. Aucun produit de l'animal n'est ainsi utilisé. Cependant, un projet laine est prévu d'ici quelques années.

L'entreprise propose donc uniquement un service d'entretien des espaces verts, en faisant valoir le coût réduit de ce type d'opération comparées à des entreprises de paysagisme classique, ainsi que l'aspect ludique et écologique de l'animal. Nous avons interrogé Sylvain Girard afin de savoir pourquoi son entreprise d'éco-pâturage était « écologique ». Selon lui cela tient d'abord aux animaux qui jouent le rôle de « tondeuse » sans essence, mais aussi à la qualité paysagère qu'ils offrent lorsqu'ils sont introduits sur un site. De plus, il déclare que les pelouses investies par ses moutons accueillent de nouveaux oiseaux et insectes chassés par l'utilisation d'engins mécaniques. Cependant, aucune étude sérieuse n'a été menée sur les terrains occupés par les brebis. Les affirmations de Sylvain Girard restent ainsi spéculatives. Le terme « écologique » semble surtout être un outil marketing pour Ecomouton qui semble, comme beaucoup d'autres, succomber au « greenwashing ». En effet, le terme « greenwashing » désigne des pratiques qui utilisent de manières abusives un positionnement ou des pratiques écologiques à visée marketing. Ainsi, l'entreprise ne propose aucun projet de protection ou de conservation de l'environnement si ce n'est qu'un mode d'entretien alternatif et économique des espaces verts grâce à des brebis.

Comme l'a déclaré Sylvain Girard la quasi-totalité des contrats se font pour de l'entretien d'espaces verts et n'ont pour le quelconque maintien de la biodiversité.

Ainsi Ecomouton résonne en entreprise il s'agit pour elle de faire du chiffre d'affaire en proposant un service d'entretien des espaces verts alternatifs. Les moutons sont en quelques sortes un moyen de se distinguer sur le marché et de pouvoir offrir à leurs clients une image responsable et respectueuse de l'environnement. C'est donc avant tout au monde de l'entreprise, ainsi qu'aux services publics que s'adresse Ecomouton. La plupart de ses clients sont des groupes privés comme Renault, FM logistic ou encore Storengy. Cela implique que ce n'est pas la réintroduction de l'animal en ville qui motive Ecomouton mais bel et bien sa capacité à satisfaire ou non ses clients. C'est aussi pour cela que les engagements de l'entreprise d'un point de vue écologique sont si peu développés. Ainsi l'implantation des bergeries correspond aux zones clefs des entreprises du service public et du privé : sièges sociaux, entrepôts, sites industriels qui se situent majoritairement en zone péri-urbaines et ne résultent pas d'une volonté de se rapprocher du monde citoyen.

III) Une mise en avant des « avantages » lié à la l'animal.

Au-delà du service de tonte rendu par les brebis, Ecomouton met aussi en avant le rôle social que l'animal peut revêtir quand il est introduit sur un nouvel espace. Ainsi, sur le site de l'entreprise les moutons sont aussi présentés comme une « solution managériale », afin de créer de la cohésion, mais aussi des occasions de rencontre entre employés. Certains clients d'Ecomouton témoignent de ces avantages

« Cette gestion novatrice et responsable des espaces verts, qui a suscité l'étonnement lors de sa mise en place, a vite séduit un grand nombre de salariés et de visiteurs. Elle contribue aussi à la diminution des dépenses liées à l'entretien des espaces verts. » Catherine Blieux, Groupe Renault (in <http://www.ecomouton.fr/nos-clients/sieges-sociaux>, 2016).

« Nous avons partagé un grand moment hier pour l'arrivée des moutons et nous vous remercions pour cette belle journée qui a ravi l'ensemble des équipes. Fabienne Girault, de l'entreprise Norbert Dentressangle (in <http://www.ecomouton.fr/nos-clients/sieges-sociaux>, 2016).

En effet dans les nombreux extraits de témoignage présents sur le site d'Ecomouton, l'animal est souvent évoqué au moment de la « pause », il favorise la rupture avec le travail et permet aux employés de se déconnecter quelques instants de l'entreprise. Ainsi les moutons d'Ecomouton sont aussi une manière d'améliorer le cadre de vie de l'entreprise.

IV – Des initiatives de nature différente réunie autour de l'élevage d'ovins et de caprins.

D) Deux troupeaux aux services de la redynamisation du territoire :

Les initiatives d'élevage de l'association Clinamen et Sors de Terre, si elles sont bien différentes, ont pour point commun l'objectif de redynamisation d'un territoire par l'intermédiaire d'un troupeau ovin et caprin. Pour cela les deux associations occupent des terrains soit délaissés, ou sous-utilisés, le troupeau est conduit pour améliorer le cadre de vie et le développement d'activité économique. Cependant, leurs projets sont sensiblement différents et ne partagent pas du tout les mêmes méthodes. Ainsi, si Clinamen bénéficie du soutien des autorités, Sors de Terre s'efforce de provoquer les pouvoirs publics et de s'émanciper de leur mode de fonctionnements.

En effet, Clinamen affiche clairement son objectif « de dynamisation des espaces par le mode de vie paysan ». Si cette locution ne renvoie à aucune conception scientifique nous pouvons, néanmoins au vu de notre entretien, en esquisser les contours. Pour les membres fondateurs, elle renvoie à un mode de vie basé sur le rythme des saisons et des cultures. Le « mode de vie paysan » serait une alternative à la vie citadine « dessaisonnée » et « dérégulée » qui aurait contribué à une déconnexion avec la nature. Ainsi, le travail de la terre serait un moyen de retrouver un équilibre, mais aussi de renouer ces liens. Cela permettrait la mise en place de la redynamisation de la ville en proposant de nouveaux usages aux espaces verts, parcs et jardins de la capitale. Il serait alors possible de créer une véritable production agricole et de développer l'agriculture urbaine à l'intérieur du tissu urbain dense. L'animal ainsi que le troupeau, sont des outils afin de véhiculer et réveiller les consciences des citoyens. En effet, le projet de Clinamen s'est bâti autour du troupeau. L'élevage oblige au développement d'autres activités et peut donc servir à la création de nouveaux secteurs économiques au sein de la ville. En effet, le pâturage des bêtes impose ainsi de cultiver des parcelles pour les besoins fourragers des animaux, mais permet aussi la mise en place de potager, jardin grâce à la production de fumier. Ainsi les moutons servent par exemple de désherbant écologique dans les vignes de la parcelle de Villetaneuse et permettent ainsi la création d'un vin biologique. La viande des animaux est aussi vendue et transformée en charcuterie. La laine des moutons de Clinamen est utilisée au sein d'un projet

collaboratif avec l'atelier Orcanette afin de recréer un engouement autour de la laine française. Ainsi c'est tout un territoire qui peut potentiellement connaître un renouveau économique. L'animal, et la figure du berger sont investis comme des symboles. En effet Clinamen à une vision très romantique et fantasmée de cet emploi. Le berger est pour l'association l'émissaire de ce nouveau mode vie, mais aussi celui qui fait le lien avec les habitants, les activités et qui créer le lien social. Ainsi autour de cette figure centrale gravite tout le projet de l'association. Pour Sors de Terre le troupeau est un moyen d'affirmer sa présence dans le quartier des Malassis, de développer des emplois, mais aussi un moyen de réunir les habitants du quartier grâce à l'animal. Pour Gille Amar le projet de son association se veut avant tout social et urbain. La redynamisation des banlieues doit se faire avec et pour la population. Pour cela Sors de terre propose aux riverains des activités afin de reprendre possession de leur ville. L'association cherche ainsi à développer et dynamiser les territoires. Cela se fait grâce au troupeau et a un élevage extensif avec un système mixte de parcours. Ainsi pour nourrir les bêtes il est alors impératif de leur trouver des trajets, mais aussi des pâtures. Sors de Terre choisie alors de s'installer sur des pieds d'immeuble, des friches urbaines, mais aussi sur des résidences. L'association occupe ainsi, grâce au troupeau, des espaces publics peu utilisés par les habitants et leur propose d'enrichir leurs usages. En effet, la présence de l'animal en ville détonne et rassemble les citoyens curieux de voir des chèvres en bas de leur immeuble. Ainsi Gilles Amar établit le contact avec les habitants et leur permet d'affirmer matériellement leur présence dans le quartier.

De plus, l'entretien du troupeau nécessite de la main d'œuvre et un savoir-faire. Ainsi comme Gille Amar l'a précisé dans notre interview, son association est tout à fait apte à créer de l'emploi, afin de gérer et entretenir les espaces verts mais aussi pour l'aider dans l'élevage de son troupeau. De plus les animaux permettent une diversification des activités avec la commercialisation mais aussi la transformation du lait. Ainsi c'est toute une activité économique qui peut être à l'origine de la redynamisation de quartier oublié par les politiques de la ville.

II) De l'éco-pâturage à l'éco-pastoralisme urbain. :

L'éco-pâturage est une notion récurrente qui a accompagné notre travail, mais qui demande encore à être définie. Toutes les personnes entretenues nous en ont délivré une définition qui nous permet de mieux cerner ce concept et cette activité, mais aussi d'en déterminer les limites et donc ce qui n'est plus de l'ordre de l'éco-pâturage.

Ainsi cette activité est toujours définie comme « ancienne » et très répandue dans les programmes de protection des espaces naturels. Ainsi pour Clinamen l'éco-pâturage est une pratique qui s'assimile à celle des « borduriers », des bergers sans pâture qui nourrissaient leurs bêtes en rendant service à des particuliers pour tondre leur terrain ou aux communes en entretenant des espaces publics

« Nous on est des borduriers, ceux qui se déplacer avec un troupeau comme ça et qui faisait des... qui brouter le long des routes ou qui tapait à la porte de gens pour leur demander si les bêtes pouvaient brouter sur leur terrain. C'est ça quoi. » (Cf. Annexes Entretien n°10)

De plus, l'aspect « traditionnel » semble impératif afin de pouvoir gagner en légitimité. Pour Gill Amar de l'association Sors de Terre et Marcel Collet de la Ferme de Paris l'éco-pâturage est une pratique à la fois ancienne est originaire des parcs naturels. Ainsi, pour le fondateur de Sors de Terre, l'éco-pâturage est une technique spécifique aux programmes de conservation et de protection de la nature. Il s'agit pour lui d'un moyen technique pour entretenir des espaces ouverts en adoptant une gestion douce et en évitant au maximum les engins motorisés. Les animaux sont là pour « ratiboiser » le milieu.

« L'éco-pâturage ça vient de l'époque de la création des réserves naturelles. Ils ceux sont rendu compte que quand les milieux se fermaient il perdait en biodiversité et donc ils y allaient aux gyrobroyeur, mais bon pour des réserves naturelles ça ne le faisait pas. Du coup ils ceux sont dit pourquoi ne pas mettre des herbivores domestiques. » (cf. Annexes Entretien n°9)

Pour Marcel Collet, il s'agit lui aussi d'une activité spécifique aux espaces de conservation qui désirent entretenir le milieu avec une gestion douce et respectueuse de l'environnement. Ainsi l'éco-pâturage est terme « innovant » pour une pratique ancienne adoptée depuis des décennies par le conservatoire du littoral en Bretagne

« Bon on appelle ça éco-pâturage aujourd'hui... Bon c'est un terme innovant, il y a un côté un peu médiatique autour de ça bon... Pourquoi pas. Mais en fait quand on regarde bien les premiers à avoir fait ça c'est le conservatoire du littoral, qui a fait sur les bords de mer. Donc en Bretagne ça fait longtemps qu'ils font ça. Le conservatoire essaie de préserver de grandes zones mais après faut entretenir, mais au lieu de les massacrer avec des engins. » (cf. Annexes Entretien n°10)

L'éco-pâturage apparaît donc comme une activité aujourd'hui « à la mode » dans un contexte de crise environnementale.

Si l'origine de l'éco-pâturage semble faire l'unanimité, sa pratique n'est pas menée par tous de la même manière. Ainsi pour Ecomouton il s'agit avant tout d'un service d'entretien des pelouses par des moutons pour une gestion écologique et économique tout au long de l'année. C'est ce service qui est vraiment mis en avant et les économies qu'il permet de réaliser par rapport à un service d'entretien mécanique. Pour cela les moutons sont sélectionnés pour leur rusticité et leur résistance à la vie en plein air. Ils ne sont pas destinés à la consommation et sont parqués sur les espaces qu'ils doivent entretenir.

« Ecomouton installe des moutons sur vos pelouses pour un entretien écologique et économique tout au long de l'année. » (in, <http://www.ecomouton.fr/notre-service/comment-ca-marche>, 2016)

Pour la Ferme de Paris l'éco-pâturage est aussi une technique d'entretien des espaces tout en respectant la biodiversité de l'espace entretenu. Pour cela la ferme de Paris opère une différenciation stricte entre animaux d'élevage et animaux destinés à l'éco-pâturage. Ainsi les animaux destinés à la production alimentaire sont jugés inaptes à l'éco-pâturage, car trop fragiles et peu adaptés à ce type d'activité, ce sont donc les races rustiques, tel le mouton d'Ouessant, qui sont sollicités car considérés comme résistants et adaptés à la vie en plein air. Les animaux ne sont pas destinés à l'embouche et n'ont pas vocation à déambuler en ville. Ils sont placés sur une parcelle définie et n'y bougent plus une fois installés.

« Dans la définition de l'éco-pâturage se sont des animaux qui vont entretenir des espaces, plus ou moins en veillant à conserver la biodiversité de l'espace d'origine. Donc ça dépend de l'utilité de cet espace-là. Donc on va adapter les animaux pour essayer d'entretenir ces espaces et les maintenir ouverts. Alors ça c'est dans la définition, donc ça nous amène à utiliser des races très rustiques qui vont se contenter de fourrages pas forcément très riches en protéines et des animaux qui sont très résistants. » (cf. Annexes Entretien n°10)

Cependant, nos deux associations, qui revendiquent l'entretien des espaces verts, n'ont pas la même définition de l'éco-pâturage ou ne veulent pas être associées à cette technique.

Ainsi si Clinamen déclare faire de l'éco-pâturage, mais sa pratique ne correspond pas du tout à celle mise en place par La Ferme de Paris ou Ecomouton. En effet, ils utilisent des animaux d'élevage très domestiqués, dont la viande et le lait sont consommés, leur laine est aussi utilisée pour de la confection. De plus ses animaux effectuent des parcours réguliers pour se nourrir, ainsi que des transhumances. Ils sont mobiles dans la ville, mais aussi à l'intérieur des espaces qu'ils entretiennent et changent de pâture quotidiennement, mais rentre dans la bergerie tous les soirs.

« Donc sur le panneau derrière toi tu vas voir nos parcours habituels, mais ça reste en partie aléatoire. Y'a pas de date précise pour la transhumance. Elles vont transhumer comme aujourd'hui parce qu'il faut les tondre ou changer de parcelle. Ou bien une raison précise, si un client ou une ville nous demande de faire une transhumance. Les déplacements quotidiens ils se font à l'échelle de la parcelle. Tous les jours elles sont amenées sur une pâture et le soir elle rentre à la bergerie. » (cf. Annexes Entretien n°9)

La notion d'éco-pâturage défini par Ecomouton et la Ferme de Paris ne peut donc s'appliquer à l'activité de Clinamen qui bien qu'elle loue les services de ces moutons, par l'intermédiaire de la coopérative Les Bergers Urbains, ne peut réduire cette activité à ce concept. De plus lors de notre entretien il est très vite apparu que la gestion des espaces verts ne pouvait selon Clinamen se limiter à la tonte de la pelouse.

« [...] oui l'éco-pâturage à un impact sur la biodiversité, tout ça s'est lié. Mais alors à chaque fois ça dépend de la biodiversité en présence et des plantes qu'il y a. Mais aussi des choix

d'usage et de gestion qui sont faits. On ne peut pas parler de l'éco-pâturage exclusivement, y'a toute une méthode à mettre en place qui est une méthode paysanne de gestion des terroirs, qui se fait dans le respect des cycles naturels, il faut donc respecter des temps de pâture. » (cf. Annexes Entretien n°2)

Ainsi, l'animal n'est que la première étape de mise en valeur des espaces. En effet, pour l'association de Saint-Denis, la présence de l'animal engendre de nombreuses autres activités ainsi il faut pouvoir produire du foin, proposer une gestion différenciée. De plus, l'animal enrichit le sol et sert de support aux activités de jardinage et de maraîchage. Le troupeau est un mélange de races rustiques et domestiquées afin d'avoir des brebis à la fois robustes et comestibles. Cette action globale permet à Clinamen de profiter au maximum de la multifonctionnalité de l'élevage sur ces espaces.

Gille Amar, fondateur de Clinamen, refuse catégoriquement de voir son activité associée à l'éco-pâturage. Tout d'abord, ce n'est pas son troupeau qui entretient les espaces verts de Bagnolet, mais lui et son employé dans le but de nourrir ses bêtes. D'ailleurs ses animaux ne sont pas sélectionnés selon des critères de rusticité pour affronter le plein air, mais par goûts esthétiques. Les animaux justifient ainsi l'occupation des espaces verts et leur donnent un usage supplémentaire. Ainsi, Gille Amar a mis en place une gestion différenciée des espaces verts afin de concilier activités de fourrage et de loisir pour les habitants. Ainsi lorsque ses bêtes exécutent des parcours ou des transhumances dans son périmètre d'action ce n'est pas dans le but d'entretenir des espaces verts mais bel et bien de se nourrir. Il en est de même pour les pâturages, qui ont soit une fonction fourragère ou sociale, afin d'attirer les habitants sur les lieux d'action de l'association.

Ainsi ces deux associations pratiquent une activité bien plus complète et complexe que l'éco-pâturage que l'on peut qualifier d'éco-pastoralisme urbain. En effet, elles développent des usages et permettent aux communes de prendre conscience de leur potentiel agricole tout en améliorant le cadre de vie et le lien avec la nature des habitants. Les animaux sont élevés sur un modèle pastoral en ville, avec des parcours et des transhumances afin de se nourrir, des usages sont développés sur ces espaces verts afin d'assurer les réserves de fourrage et l'élevage permet, de plus, la création d'autres activités agricoles. Ainsi, ces deux associations, bien qu'ayant des motivations et des manières de s'intégrer à la ville de manière différente, initient un mode est type d'élevage propre au milieu urbain.

II) Problèmes fonciers et localisation des initiatives : des moutons qui n'ont toujours pas gagnésleur place en vile.

L'un des autres points communs des quatre initiatives d'élevage étudiées est lié à la question foncière et à leur localisation par rapport à la ville.

Pour Clinamen et Sors de terre, situées dans le tissu urbain dense, l'accès au foncier est une véritable difficulté qu'il est nécessaire de contourner à l'aide de diverses stratégies. Ainsi Clinamen fait valoir ses services d'entretien des espaces verts auprès de la ville de Saint-Denis afin de négocier son installation sur des terrains. Même si elle touche peu de subventions de la part de la ville, elle entretient d'assez bons rapports avec la municipalité ce qui lui permet d'être relativement tolérée. Cependant, il n'est pas du tout envisageable pour l'association de devenir propriétaire d'un terrain. En effet, en ville la compétition est bien trop intense et la spéculation immobilière laisse peu de chance au développement d'activité agricole. Ainsi Clinamen a décidé de baser son activité sur sa capacité de mobilité et de flexibilité afin de pouvoir dépasser la difficulté du foncier. Cela explique en partie le choix d'un élevage sur le mode pastoral qui oblige le troupeau à sans cesse se déplacer.

L'association de Saint-Denis à conscience de sa précarité et ne cherche pas à être propriétaire, elle fait de cet impératif de mobilité une de ses caractéristiques.

Pour Sors de Terre, le foncier est une difficulté contournée par la négociation de l'usage des espaces avec les habitants en se libérant des contraintes financières. La bergerie a ainsi été construite sans permis de conduire et sur un terrain occupé de manière illégale. En effet, si la ville de Bagnolet apprécie les services rendus par l'association, elle ne semble pas prête à lui céder des terrains. Cependant, ce projet de quartier a bâti ses fondations sur une relation privilégiée avec les habitants et est donc profondément ancré au territoire du quartier des Malassis. Ainsi les menaces d'expulsion de la part de la mairie sont un véritable danger pour l'association puisque sa délocalisation entamerait la poursuite et la pérennité du projet de Gille Amar. Cependant Sors de Terre peut compter sur le soutien des habitants qui ont déjà contribué au maintien de la bergerie lorsque l'association avait été menacé, en 2013, par un projet immobilier. Ainsi c'est paradoxalement son ancrage au territoire qui la rend vulnérable, mais qui lui permet aussi de contourner l'obstacle du foncier en proposant un modèle alternatif d'occupation du sol.

Ecomouton n'est pas confronté à la même problématique mais révèle le problème de l'accueil d'élevage d'ovin et de caprin en ville. Ainsi leur bergerie centrale se situe en Seine et Marne (77) à Guigne, petite commune rurale, entourée d'exploitations agricoles. L'entreprise ne s'est pas installée dans le péri-urbain, certainement à cause des prix du foncier bien trop cher pour un début d'activité avec un investissement de 80 000 €. De plus, la majeure partie de leurs contrats, comme nous l'a précisé le directeur de la société Sylvain Girard, est située en milieu péri-urbain. Les infrastructures mise en place pour la l'introduction de mouton sont légères et Ecomouton souligne que le mouton à peu d'impacts négatifs sur le terrain. L'animal doit, malgré sa distance avec la ville, se faire le plus discret possible et faire preuve de son utilité pour trouver sa place.

Pour la Ferme de Paris la question de la propriété foncière ne se pose pas puisqu'il s'agit d'une structure municipale. Cependant, sa localisation à l'écart de la ville de Paris, dans un endroit difficile d'accès dans le bois de Vincennes, indique que les activités agricoles, et plus particulièrement l'élevage, ne sont pas encore intégrées à la ville et dans les politiques urbaines. L'animal n'a toujours pas gagné sa place au milieu du tissu urbain.

IV- L'animal comme outil pédagogique et créateur de lien social

L'animal est dans toutes les initiatives présentées comme fédérateur et/ou créateur de lien social. Ainsi, pour nos deux associations, l'animal attire les citoyens. Il crée une rupture dans le monde urbain qui rapproche de la nature. De plus, aussi bien pour l'association Clinamen que Sors de Terre, la figure du berger, et donc l'élevage de moutons et/ou de chèvres, à une valeur symbolique très importante. En effet, selon eux l'élevage de moutons et chèvre fait échos de manière assez universelle à des souvenirs ou des liens avec le rural. Cette activité touche assez facilement un grand nombre de personnes.

« Un berger c'est quelqu'un qui... Déjà c'est un nomade qui se balade. Nous c'est ça on se balade en ville de terrain en terrain. Pourquoi ? Parce qu'ici ça va se construire, un autre terrain va se dégager, donc il y a un côté nomade, mobile avec les moutons, on transhume. Et puis le berger c'est une image symbolique qui est forte le berger c'est quelqu'un qui fait du lien parce qu'il connaît tout le monde il est tout le temps sur les routes, tout le monde le voit et c'est

l'image qu'on aimerait donner de notre action en ville. Finalement un rôle presque de médiateur » (cf. Annexes Entretien n°1)

« Bon par contre c'est super gratifiant quand t'es un berger dans la ville, c'est sûr c'est cool, mais c'est genre je suis le plus heureux des hommes ou je ne sais pas trop quoi, sauf que non » (cf. Annexe entretien n°9)

Le choix de l'élevage de chèvre ou de moutons est donc aussi un choix culturel et symbolique afin de toucher le plus d'individus possible. Ainsi peut-être pouvons-nous supposer que l'intégration de bovins ou d'équidés en ville n'aurait pas eu la même résonance dans ce type de milieux urbains souvent défavorisés.

Le rôle de pédagogique de l'animal est aussi souligné par les deux associations et plus particulièrement par la Ferme de Paris. Clinamen organise des ateliers et des événements autour de la tonte des moutons et présente les différentes étapes du travail de la laine en proposant aux visiteurs ou passants de participer. C'est un moyen de faire découvrir l'animal et aussi l'élevage urbain aux citoyens. Les parcours et transhumance sont toujours des événements festifs qui permettent aux membres de communiquer sur leur activité.

Sors de Terre assure aussi des ateliers pédagogiques, c'est même son objectif principal. Gille Amar nous a ainsi expliqué qu'il organisait des « pâturages sociales » afin de pouvoir attirer les habitants et usagers des espaces, parce que les animaux avaient le pouvoir d'étonner et de rassembler une fois installé en milieu urbain.

« On débarque avec notre gueule, les chèvres [...] . Et direct y'a ceux qui viennent nous voir en mode «Qu'est-ce que vous foutez là ? » , donc on explique blablabla et c'est bon et [...] tu vois. Et après c'est solide. » (cf. Annexe Entretien n°9)

« Par exemple quand je vais à Paris, et il faut se faire comprendre, il y a des endroits où je nourris les bêtes et elles ne sont pas parquées, on est sur parcours et on crée la rencontre avec les animaux. Moi j'ai du pâturage fourrager et du pâturage social » (cf. Annexe Entretien n°9)

Ainsi, si Sors de Terre refuse de se déclarer « créateur de lien social », il est certain que leurs actions et leurs animaux offrent une occasion aux habitants de se réunir, d'échanger, mais aussi d'apprendre, transmettre leur savoir.

La Ferme de Paris, quant elle, est un projet purement pédagogique qui vise aujourd'hui à faire découvrir en priorité aux enfants le monde agricole. Un public plus âgé est visé avec l'organisation d'ateliers et de formations autour du maraîchage, de l'agriculture urbaine et de l'élevage urbain.

« Parce que la vocation de la ferme c'est d'être une ferme pédagogique ce qui n'existait alors pas à Paris. Suite à la désaffectation des parcs et jardins de l'époque, on a essayé de regrouper toute la production horticole à Rungis certaines pépinières de la ville ont été désaffectées. Donc celle-ci a été reconvertie en ferme pédagogique. C'était un peu l'époque, à partir des années 70, dans les grandes villes, surtout celle du nord, on a essayé d'avoir des fermes pédagogiques pour montrer aux citadins l'origine de leur nourriture et des aliments » (cf. Annexes Entretien n°10)

« Là on va mettre en place des formations pour le projet de la mairie de Paris pour créer des fermes urbaines avant 2020. » (cf. Annexes entretien n°10)

« Sinon nous faisons des fermes mobiles, et pour ça on transporte quelques animaux dans des parcs pour les faire découvrir. » (cf. Annexes entretien n°10)

L'objectif de la Ferme de Paris est ainsi de sensibiliser les plus jeunes au travail agricole, mais aussi à l'environnement grâce notamment à une spécialisation de la structure dans la production biologique. De plus, les récentes opérations de fermes mobiles sont aussi un moyen de toucher et rassembler les parisiens grâce aux animaux et l'étonnement que leur installation en ville provoque. Cela a aussi pour vocation de mieux faire accepter de futur projet d'agriculture urbaine en ville.

Enfin, même Ecomouton utilise et valorise cet aspect de l'animal. Ainsi sur leur site internet l'installation de brebis est présentée comme une occasion de se réunir au sein d'une entreprise. Il souligne aussi que les enfants sont bien souvent très sensibles à la présence d'animaux.

« Les enfants qui viennent visiter la station d'épuration sont souvent plus intéressés par les moutons que par la visite des installations ! » Françoise Pointeau, membre d'une collectivité territoriale à Etampes (91) (in, <http://www.ecomouton.fr/nos-clients/collectivites>, 2016)

Ainsi, l'élevage urbain qu'il soit destiné à l'éco-pâturage ou à l'éco-pastoralisme a un rôle à la fois de médiateur entre l'homme et la nature, mais aussi entre les hommes eux-mêmes et leur permettant de réunir et d'échanger.

Conclusion :

Ainsi l'élevage ovin et caprin est peu développé à l'échelle de la région francilienne. Cependant le nord-est parisien concentre plusieurs activités d'élevage à l'intérieur du tissu intra-urbain. Leur zone de développement correspond à la banlieue parisienne aujourd'hui victime de la déprise industrielle engendrant des problèmes structurels importants tant au niveau économique que social. C'est à l'intérieur de ces espaces fragilisés que l'élevage trouve sa place. En effet, comme nous l'ont montré l'étude de l'association Clinamen ou Sors de Terre, l'élevage urbain se développe essentiellement sur des espaces délaissés du type friche industrielle, espaces verts délaissés ou peu entretenus, terrains vagues etc.

Cette première observation nous a permis de nous interroger sur la question du foncier dans le milieu urbain et de l'utilisation des sols. Nous avons ainsi constaté à travers nos entretiens, mais aussi études de chaque initiative d'élevage, que l'accès à la terre est un enjeu particulier pour les éleveurs et le choix du type d'élevage. Alors que la pression foncière est forte en ville et laisse peu de place au développement de l'agriculture urbaine au profit de projets immobiliers, la majorité des élevages font le choix du plein air, et pour les deux associations d'un modèle pastoral avec parcours et transhumance. Il s'agit d'une stratégie de dépassement de l'obstacle foncier assez efficace.

En effet, la conduite d'un troupeau en parcours urbain est très bien adaptée au contexte foncier de la ville, mais aussi à son milieu. En effet, cela permet l'accès à des ressources fourragères et des pâtures tout en ne nécessitant aucun titre de propriété. De plus les itinéraires des parcours et dates de transhumance peuvent être modifiés au jour le jour. Cependant, cela n'efface pas totalement le problème d'accès à la terre. En effet, les animaux sont rentrés chaque soir et demandent des soins qui ne peuvent se faire que dans une structure durable et exigent donc une bergerie. C'est pour le cela que les éleveurs tentent selon des stratégies différentes de s'ancrer dans la ville. Les deux associations pratiquant parcours et transhumances occupent des terrains de manière illégale et sont sous la menace de l'expulsion. Cependant, ils ont su prévoir leur avenir. Ainsi Clinamen entretient de bons rapports avec la mairie de Saint-Denis qui apprécie leurs services d'entretien des espaces verts et d'animation de la ville. L'association a ainsi bénéficié du réseau de la municipalité qui a réussi à négocier pour eux l'installation de leur

bergerie dans le parc de la Courneuve. Pour Sors de Terre, la situation est différente. Pour eux la négociation de l'utilisation du sol doit se faire avec la population ainsi une partie de leurs actions et occupations de terrain sont illégales. Leur lien avec les pouvoirs publics sont assez tendu et Sors de terre fait preuve d'un certain mépris à leur égard. Cependant, le soutien des habitants du quartier des Malassis leur est indéfectible et leur permet d'affronter la mairie de Bagnolet et les menaces d'expulsion. D'autres évitent les rapports conflictuels, telle l'entreprise Ecomouton qui a installé sa bergerie principale en zone rurale évitant ainsi la spéculation foncière et un accès onéreux à la terre. Leurs moutons sont installés après contrat sur des espaces privés qui appartiennent le plus souvent à des entreprises, en zone périurbaine. Cela demande peu de matériel et donc ne gêne pas pour des projets futurs d'utilisation du sol. La localisation de la Ferme de Paris montre quant à elle que l'élevage urbain est encore renvoyé aux limites de la ville puisque son élevage se localise au sein du bois de Vincennes. Les animaux ne sont intégrés au milieu urbain que de façon ponctuelle avec des opérations de « Fermes Mobiles ». Ainsi l'ensemble des questions foncières et de localisation montrent que l'élevage urbain cherche encore sa place dans la ville mais aussi dans les politiques urbaines.

L'autre constat fait, lors de nos études et la différenciation des élevages et leurs objectifs. En effet, si toutes les initiatives d'élevage étudiées présentent des activités d'entretien des espaces verts il est nécessaire de distinguer deux types d'entretien. En effet, Clinamen et Sors de Terre effectue de l'entretien des espaces dans le but, certes d'améliorer le cadre de vie des habitants et de la ville, mais surtout de nourrir leurs bêtes et d'améliorer la biodiversité. Ainsi toutes deux pratiquent une gestion différenciée et multiplient les usages sur une même parcelle afin d'apporter un fourrage plus riche aux bêtes. De plus ces initiatives ont des objectifs, certes modestes, de production agricole et tentent de commercialiser et développer des productions liées à leur élevage tel le lait, la viande ou la laine. De l'autre côté nous avons Ecomouton, qui destine ses bêtes uniquement à l'éco-pâturage et l'entretien de pelouse. Le cas de la Ferme de Paris et quant à lui particulier puisque son troupeau ovin et caprin est divisé en deux catégories les animaux de production destinés à la démonstration et les animaux destinés à l'éco-pâturage. Cela montre qu'une sélection s'opère pour l'élevage en ville selon des critères d'utilisation ainsi une partie des éleveurs interrogés favorisent les races rustiques plus aptes à la vie en plein air et abandonnent les animaux sélectionnés par l'industrie agro-alimentaire jugés trop fragile.

Ainsi c'est en élaborant des stratégies de négociation du foncier que les initiatives d'élevage urbain ont su s'établir dans la ville. Elles ont de plus développé des liens avec la ville et s'y sont ancrées en lui proposant à la fois des services environnementaux avec de la gestion écologique des espaces verts, mais aussi social en réintroduisant de la nature en ville. L'élevage urbain montre aussi sa capacité à redynamiser des espaces défavorisés à la recherche de requalification. Ainsi des associations comme Clinamen ou encore Sors de Terre permettent le développement d'usages sur des espaces sous-exploités tels des friches ou des espaces en déshérence. Ce type d'action développe des activités agricoles et montre la multifonctionnalité de chaque espace investi. Enfin, l'élevage urbain se caractérise, pour l'instant, par un mode extensif voir pour certaines initiatives pastorales. En effet, nous avons remarqué deux types d'élevage. Celui de la Ferme de Paris et de l'entreprise d'Ecomouton, dont les brebis introduites en ville sont destinées à l'éco-pâturage, se caractérise par du plein air. Les animaux pâturent du printemps à l'automne sur une parcelle définie, et où il n'y a pas de déplacement. Pour les troupeaux de Clinamen et Sors de terre nous pouvons parler d'éco-pastoralisme urbain. En effet, les animaux effectuent des parcours et des transhumances afin de se nourrir. Ainsi ils obligent les éleveurs à avoir une gestion écologique des espaces verts afin que les bêtes puissent se nourrir toute l'année. Ainsi ils mettent en place une boucle vertueuse et verte dans le milieu urbain.

Bibliographie

- Blanc Nathalie. « La place de l'animal dans les politiques urbaines. » In: Communications, 74, 2003. Bienfait nature, sous la direction de Françoise Dubost et Bernadette Lizet ; pp. 159-175
- Bourdeau-Lepage, Lise et Torre, André « Quand l'agriculture s'installe en ville... Désir de nature ou contraintes économiques ? », Métropolitiques, 6 février 2013, 6 pp URL : <http://www.metropolitiques.eu/Quand-l-agriculture-s-installe-en.html>.
- Brédif, Hervé, et Vincent Pupin. « Réévaluer la place de l'agriculture à l'heure du Grand Paris ». 2012 Annales de géographie, n° 683 (avril): pp. 43-65.
- Butler, William H. « Welcoming Animal back to the city : Navigating the tension of urban livestock through municipal ordinances. » 2011. Journal of Agriculture, Food System, and Community, Volume 2 (hiver 2011-2012) : pp 193- 215. URL : http://ci.westminster.co.us/Portals/0/Repository/Documents/CityGovernment/Community%20Development/Bees%20and%20Chickens/JAFSCD_Welcoming_Animals_Back_to_City_Feb-2012.pdf.
- Centres, Jean-Michel, L'élevage et l'agriculture en zones urbaines et périurbaines dans deux villes sahéniennes : Bamako et Bobo-Dioulasso. 1996, Cahiers Agricultures, Vol. 5, numéro 5 : pp 373-382.
- Clinamen. 2012. « Clinamen : Rapport d'activité 2012 ».
- . 2013. « Clinamen : Rapport d'activité 2013 ».
- . 2014. « Clinamen : Rapport d'activité 2014 ».
- Darly, Ségolène. « Des moutons dans la ville : quelles externalités environnementales des pratiques d'élevage ovin en milieu urbain ? » 2015 Pour, n° 224 (avril): pp 285-90.
- Déalle-Facquez, François « L'agriculture en ville : un projet urbain comme un autre », Métropolitiques, 16 décembre 2013, Métropolitique, 7 pp, URL : <http://www.metropolitiques.eu/L-agriculture-en-ville-un-projet.html>.
- Divo, Alain. « Le retour de l'élevage en ville. » In Agriculture urbaine, Vers une réconciliation ville-nature, 2015, sous la direction d'Antoine Lagneau, Marc Barra, Gilles Lecuir , chapitre n°9 : pp 181-197
- Douard, Dominique, et Jean-Claude Antonini.. « Les bienfaits du végétal en Ville-étude des travaux scientifiques et méthodes d'analyse. », février 2014, Cité Verte, 32 pp URL : http://www.valhor.fr/fileadmin/AValhor/Valhor_PDF/CiteVerte_BienfaitsVegetalVille2014.pdf.
- Duchemin, Eric. 2016. « Agriculture urbaine : quelle définition ? Une actualisation nécessaire ? » Billet. *AgriUrbain*. Consulté le juin 26. Url <http://agriurbain.hypotheses.org/2705>.
- Garric, Audrey. 2013. « Des moutons pour tondre en ville, un gain pour l'environnement ? » http://www.lemonde.fr/planete/article/2013/04/12/des-moutons-pour-tondre-en-ville-vrai-gain-pour-l-environnement_3158721_3244.html.
- Gauthier-Faure, Manon. 2013. « A Paris, des brebis en guise de tondeuses - Libération ». http://www.liberation.fr/societe/2013/04/03/a-paris-des-brebis-en-guise-de-tondeuses-a-gazon_893119.
- Konijnendijk, Cecil, Matilda Annerstedt, Sreetheran Maruthaveeran, et Anders B.Nielsen. « Benefits of urban Parks A systematic review ». 2012, IFPRA Worl : pp 10-12. URL :

1d<http://www.worldurbanparks.org/images/Newsletters/IfpraBenefitsOfUrbanParks.pdf>.
 Luneau, Sylvie. « L'éco-pâturage à la conquête des coeurs d'agglomérations ». 2014
Reporterre, le quotidien de l'écologie. <https://reporterre.net/L-eco-paturage-a-la-conquete-des>.
 Mbaye A., Moustier P. L'agriculture urbaine dakaroise. 1999 Document préparé pour ETC/GTZ, 26p
 Mougeot, Luc « Urban agriculture : Definition, presence, potentiel and risks and policy challenges. », 2000, International Development Research Centre (IDRC), Report 31, Cities Feeding People Series, 62 pp
 Nahmias, Paula, et Yvon Le Caro. 2012. « Pour une définition de l'agriculture urbaine : réciprocity fonctionnelle et diversité des formes spatiales ». *Environnement Urbain / Urban Environment*, n° Volume 6 (septembre), 17 pp : URL <http://eue.revues.org/437>.
 Paul, Veyret. 1957. « Phlipponeau (M.)- — La vie rurale de la banlieue parisienne. » *Revue de géographie alpine* 45 (4), pp 789-91.
 Poulot, Monique. « L'agriculture francilienne dans la seconde moitié du XXe siècle : vers un postproductivisme de proximité ? », 2010 *Pour*, n° 205-206:, pp 161-77.
 ———. 2008, « Les territoires périurbains : « fin de partie » pour la géographie rurale ou nouvelles perspectives ? », *Géocarrefour* [En ligne], Vol. 83/4 | 2008, mis en ligne le 31 décembre 2011.
 ———. 2011 « Des arrangements autour de l'agriculture en périurbain : du lotissement agricole au projet de territoire », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Volume 11 Numéro 2 | septembre 2011, mis en ligne le 04 octobre 2011.
 Torres, Emmanuel. 1998. « Deux problématiques de l'environnement urbain, deux voies pour son analyse économique ». *Nature Sciences Sociétés*, Volume 6, pp 41-49.
 Zafianou, Yaro. 2013. « Gestion des déjections animales de l'élevage dans la ville de Bobo-Dioulasso. Mémoire de fin de cycle, université polytechnique de Bobo, Institut du développement rural, pp 70, URL : <http://www.beep.ird.fr/collect/upb/index/assoc/IDR-2013-YAR-GES/IDR-2013-YAR-GES.pdf>.

Sitographie

« | Région Île-de-France ». 2016. Consulté le juin 26. <https://www.iledefrance.fr/action-quotidienne/preserver-environnement>.
 « Accueil - Cairn.info ». 2016. Consulté le juin 26. <https://www.cairn.info/>.
 « Accueil Ecomouton - Eco-pâturage professionnel ». 2016. Consulté le juin 26. <http://www.ecomouton.fr/>.
 « Agriculture urbaine IDF ». 2016. Consulté le juin 26. <http://agricultureurbaine-idf.fr/>.
 « Clinamen - Accueil ». 2016. Consulté le juin 26. <http://www.association-clinamen.fr/>.
 « Efficycle - Scruteur d'informations durables ». 2016. *Efficycle*. Consulté le juin 26. <http://www.efficycle.fr/>.
 « Ferme de Paris - Paris.fr ». 2016. Consulté le juin 26. <http://equipement.paris.fr/ferme-de-paris-6597>.
 « Guérilla gardening France | Paris et au delà ». 2016. Consulté le juin 26. <http://guerilla->

gardening-france.fr/wordpress/.

« JSTOR ». 2016. Consulté le juin 26. <http://www.jstor.org/>.

Moduloo.net. 2016. « Reporterre, le quotidien de l'écologie ». *Reporterre, le quotidien de l'écologie*. Consulté le juin 26. <https://reporterre.net/>.

« Persée : Portail de revues en sciences humaines et sociales ». 2016. Consulté le juin 26. <http://www.persee.fr/>.

« Portail documentaire du MNHN ». 2016. Consulté le juin 26. <http://bibliotheques.mnhn.fr/medias/medias.aspx?INSTANCE=EXPLOITATION>.

« ScienceDirect.com | Science, health and medical journals, full text articles and books. » 2016. Consulté le juin 26. <http://www.sciencedirect.com/>.

« Sors de terre ». 2016. Consulté le juin 26. <http://sorsdeterre.blogspot.fr/>

Tables des illustrations

Figure n°1.....	p. 8
Figure n°2.....	p. 16
Figure n°3.....	p. 23
Figure n°4	p. 24
Figure n°5.....	p.31
Figure n°6.....	p. 34
Figure n°7.....	p.34
Figure n°8.....	p. 35
Figure n°9.....	p.37
Figure n°10.....	p.38
Figure n°11.....	p. 39
Figure n°12.....	p.41
Figure n°13.....	p. 42
Figure n°14.....	p.43
Figure n°15.....	p.44
Figure n°16.....	p. 45
Figure n°17.....	p. 52
Figure n°18.....	p.54
Figure n°19.....	p.59
Figure n°20.....	p.60
Figure n°21.....	p.60
Figure n°22.....	p.61

Figure n°23.....	p.63
Figure n°24.....	p.64
Figure n°25.....	p. 67
Figure n°26.....	p.70
Figure n°27.....	p. 71
Figure n°28.....	p.71
Figure n°29.....	p.73
Figure n°30.....	p. 74
Figure n°31.....	p.79
Figure n°32.....	p. 84
Figure n°33.....	p.84
Figure n°34.....	p. 85
Figure n°35.....	p. 94
Figure n°36.....	p. 95

ANNEXES

Entretien n°1 – Association Clinamen : Pauline Maraninchi

Question : Comment définiriez-vous votre profession aujourd'hui et votre activité ?

Nous aujourd'hui on se définit comme des bergers urbains. Bergers ça veut dire : on a des moutons mais on ne fait pas que ça. On n'est pas que des bergers, en fait au sens plus large on est des paysans parce qu'on va faire du jardin, du maraichage, on a des poules on fait du foin. On va essayer de tirer parti, de faire une production sur les espaces qu'on investit. On pourrait se dire paysan, mais on préfère le terme berger, berger urbain parce que berger c'est un terme symbolique. Un berger c'est quelqu'un qui... Déjà c'est un nomade qui se balade. Nous c'est ça on se balade en ville de terrain en terrain. Pourquoi ? Parce qu'ici ça va se construire, un autre terrain va se dégager, donc il y a un côté nomade, mobile avec les moutons, on transhume. Et puis le berger c'est une image symbolique qui est forte le berger c'est quelqu'un qui fait du lien parce que qu'il connaît tout le monde il est tout le temps sur les routes, tout le monde le voit et c'est l'image qu'on aimerait donner de notre action en ville. Finalement un rôle presque de médiateur. C'est pas un très beau mot, mais tu vois c'est un peu ça ce qu'on voudrait faire. Tu vois ça apporte un apaisement dans la ville les gens se parlent entre eux, nous parlent donc c'est pour ça qu'on a choisi ce terme de bergers urbains.

Après pour vraiment t'expliquer comment on est structuré. On a fondé une association, l'association Clinamen il y a quatre ans. Sur cette association on est entièrement en bénévolat. Nous les membres co-fondateurs, on est cinq, on est là depuis le début, on a fondé l'asso et on fait partie du bureau c'est-à-dire qu'on garde complètement la gouvernance sur notre asso. On a pas de salariés, on fait tout en bénévolat mais du coup on est libre. Ça nous permet

d'expérimenter, de faire ce qu'on veut. On touche peu ou très très rarement des subventions. On a notre argent par des événements ou des prestations de gestion. Donc voilà notre but, c'est d'avoir cette association comme une cellule de recherche et développement. Ou on peut expérimenter tout ce qu'on veut et ensuite parce ce qu'on fait c'est totalement nouveau, faut voir comment ça s'inscrit en ville. Et ensuite on a créé, y'a deux ans, une coopérative qui s'appelle les Bergers Urbains. Là on est salarié, on crée nos propres emplois et le but, c'est que ce qu'on a expérimenté dans le Clinamen, ce qui nous semble viable, ce qui pour nous à bien réussi, on le bascule comme une prestation qu'on propose à nos clients qui sont soit des collectivités territoriales, ou des grandes entreprises n'importe qui, qui a du terrain en ville. Ça peut être même un petit terrain où quelqu'un veut faire venir une activité productive sur leur sol.

Question : Du coup quel est votre parcours ? Est-ce que ça vous a aidé à mettre en place ce projet ?

Alors on a tous des parcours différents évidemment. Je vais parler des membres fondateurs. Moi je suis paysagiste, Valentin est paysagiste lui aussi. On s'est rencontré à l'école du paysage et c'est là-bas qu'on a aussi rencontré les gens qui ont fondé Clinamen, mais qui ne sont pas paysagistes, mais qui tournaient un peu dans ce milieu. Guillaume il est développeur territorial. C'est-à-dire qu'il a bossé pendant longtemps pour conseiller des associations, pour les aider dans leur développement donc il connaît très bien le monde associatif, le monde l'économie sociale et solidaire, tu vois tout ce qui est cette partie-là un peu plus administrative, mais qui est sur le terrain. Il a fait partie pendant longtemps de la Ferme du Bonheur à Nanterre, que tu connais peut-être, il a déjà un gros passé associatif. Ensuite Julie elle a une formation d'architecte et ensuite elle a été chef de chantier pendant des années dans le BTP, avec un profil très terrain. Elle construisait des immeubles et coulait du béton quoi. Simone, elle est ostéopathe, donc elle, je dirais que c'est elle, qui a disons le métier le plus détaché de l'aménagement du territoire. Parce que finalement développeur territorial, paysagiste, architecte on est dans l'aménagement du territoire. Simone elle est dans autre chose, mais elle a tout à fait sa place d'autant que dès que tu as des animaux le côté thérapeutique, le côté du soin, c'est vraiment super d'avoir cette compétence-là dans l'équipe. Après que ce soit Simone, ou Julie qui a longtemps fait partie de l'association le Bruit du Frigo à Bordeaux qui était une association

de concertation urbaine par l'action, sinon Simone qui était à la Ferme du Bonheur aussi pendant longtemps. Donc tu vois ce sont tous des gens avec un passé dans des associations soit d'agriculture urbaine, soit de chose voilà, dans les quartiers ou sur l'espace public. Donc finalement, tous ces backgrounds-là donnent un peu ce qu'on a fait là avec Clinamen et aujourd'hui avec Bergers Urbains.

Question : Vous utilisez beaucoup les mots, urbain, ville... Du coup vous vous définissez comme des citoyens ?

Oui alors moi je dirais... Alors, en fait on vient tous plus ou moins. Non. D'abord on vient tous de partout en France. Je suis la seule à être parisienne, les autres viennent tous de province. Julie elle vient plutôt d'une ville, d'une grande ville, Bordeaux Simone elle a vécu un peu partout dans le monde parce que son père avait des potes un peu partout. Valentin il vient de Bretagne, Guillaume vient de Normandie donc non y'a pas vraiment... Alors par contre on est des urbains. On a tous soient pour les études, soit pour le boulot était en ville. Et aujourd'hui c'est justement ça qui nous plaît c'est d'allier un mode de vie lié aux saisons, tu vois, lié au monde du vivant qu'on pourrait croire uniquement rurale. Montrer que c'est parce qu'on est en ville qu'on ne peut pas avoir un mode de vie décalé par rapport au rythme de vie frénétique de la ville. Mais en même temps on s'insère dans ce rythme-là. On continue à sortir, voir nos amis. Donc une longue journée classique ça peut-être un long terrain avec les moutons dans un environnement très naturel et puis le soir une expo, aller voir un film. Donc tu vois c'est les deux. C'est vraiment conjugué en permanence.

Question : Je voudrais savoir quel est l'événement qui vous poussé à fonder l'asso, ce qui vous a motivé :

C'est une rencontre très symbolique entre nous. On a tous un peu des passés différents chacun. Certains se connaissaient déjà. Guillaume, Simone se connaissaient déjà, Valentin aussi. Mais y'a un moment où on s'est tous retrouvé à l'occasion de l'Aïd, pour tuer le mouton dans une association, où les autres étaient avant, qui avait déjà des animaux. Et en fait on s'est rencontré. On a tous été déjà dans des assos, des trucs, mais on voulait aller plus loin. Tu vois on a pas été forcément convaincu parce qu'on avait vu avant. Tu prends des bonnes idées, avec l'envie de les mettre à ta sauce, et on était tous là, avec cette même envie de monter quelque chose. Je sais

pas, c'était un peu magique. On s'est bien trouvé et on pas réfléchi on a monté l'asso on est arrivé à Saint Denis et puis voilà.

Question : Mais envie de bâtir quelque chose autour de quoi ?

Des animaux. Des animaux en ville. En ville dense on avait pas envie d'être en péri-urbain ou machin. On voulait montrer... En fait c'était quelque chose qu'on entendait partout, tout le temps. Quand j'allais dans des conférences de paysagisme, on nous montrait des belles images, tu sais en 3D, avec des moutons aux pieds des tours. C'était un truc qui était dans l'air, tout le monde en parlait, mais concrètement on ne voyait pas. Ou tu vois des petites choses à droite à gauche, un peu anecdotique, mais tu vois on voulait montrer que c'était possible de faire un truc que tout le monde pensait utopique, il suffisait de se lancer tu vois.

Question : C'est donc vraiment l'animal et l'élevage qui vous a structuré...

Bon après tu vois Guillaume il adore jardiner donc tout de suite ... Enfin lui j'imagine qu'au fond pour Clinamen il pensait à ça. Moi je pensais d'abord aux animaux. Enfin chacun est venu avec son envie. Mais c'est vrai que l'envie première c'était d'amener les moutons à Saint-Denis et de prouver qu'on pouvait le faire en ville.

Après le reste vient en fait comme un fils que tu tires. Une fois que tu as les moutons en ville, il y a les crottes, et le fumier c'est de l'or donc tu vas te mettre au jardin, après les légumes les épluchures tu vas t'acheter des poules pour donner aux poules. Tu vois ce que je veux dire là ? C'est que le reste vient naturellement. Les moutons c'était la première étape.

Question : Du coup vous êtes une association. Comment avez-vous fait comment pour obtenir ce terrain ?

Du coup ouais, au début on s'est installé juste au bout de la rue là-bas. Après la problématique quand tu fais de l'élevage en ville c'est de trouver un espace sécurisé. Sinon tu te fais chipper tes animaux en deux secondes. Ah ça ouais c'est le plus important. En général, les gens n'y pensent pas. Il se demande : Est-ce que mon terrain est assez grand ? Est-ce que le pâturage est bon ? Non, non c'est des conneries ça. Peu importe le terrain. Il faut de la sécurité. Au début on s'était installé dans une ancienne chaufferie collective donc c'est très sécurisé parce que c'est un peu dangereux. Il y avait un pauvre bout d'espace vert minable, mais au moins les moutons étaient surveillés. Les gardiens étaient juste en face, il y avait de grandes grilles mais ça n'a pas

empêché qu'on s'en fasse tirer malgré toute cette sécurité. Tu vois donc c'est vraiment important.

Question : Alors, maintenant vous avez une association Clinamen et une coopérative les Bergers Urbains ...

Alors oui. L'association Clinamen est une association et la coopérative des Bergers Urbains est à côté mais les deux forment une structure qui fonctionne ensemble. Par exemple quand il y a un évènement de Bergers Urbains par exemple la transhumance. Ce sont les moutons de l'association et l'argent récolté sera pour Clinamen. C'est un moyen de financer notre association.

Question : D'ailleurs comment ça se passe pour la gestion des moutons ? Ils sont sur combien de terrains ? Et est-ce que ce sont des terrains qui vous appartiennent ?

Alors non. On n'est absolument pas propriétaires des terrains. En villes c'est impossible ça coute trop cher et puis ça ne nous intéresse pas. Par contre on est soit sur des terrains abandonnés ou en convention de mise à disposition. C'est le cas des animaux de Paris XIII, dont viennent les animaux que tu vas voir arriver. On a cinq hectares d'espace vert, sachant qu'on n'investit pas tout l'espace mais le minimum c'est cinq hectares. On a fait des parcs, de trucs. Là on va rendre un terrain, mais ça fait trois ans qu'on était là qu'est une base militaire. Là c'est en train de finir. C'était bien. Pendant trois ans ça nous a vraiment permis de faire un élevage conséquent, mais surtout ça finançait notre assos. On était payé pour être là-bas. C'était une prestation d'éco-pâturage. C'était notre principale source de financement.

Question : Votre installation sur ce terrain est soutenue par la mairie ou une autre instance ?

Les liens avec la mairie ils sont gentils, cordiaux, mais il n'y pas de soutien. En gros, il adore le projet, mais il y n'y a pas d'aides financières, ce qu'on comprend tout à fait. Saint-Denis c'est une ville où il y a plein d'associations, beaucoup de choses. Il y aussi des gens avec des gros problèmes sociaux, du coup il a beaucoup d'assos pour lutter contre l'illettrisme des choses comme ça. Donc le budget environnemental n'est pas démesuré, ils ont déjà beaucoup de monde à soutenir. Et puis, nous, on voulait pas réfléchir en termes de subventions. Parce que c'est chiant. Faut participer à des réunions pour avoir 2000 balles avec lesquelles tu fais rien. On préfère faire un évènement ou on est payé et où en une journée on se fait le même fric.

Question : Est-ce que la présence de vos animaux en ville vous contraint à respecter certaines réglementations spécifiques ?

P : En fait c'est paradoxal mais on est beaucoup plus libre que les éleveurs à la campagne parce qu'eux ils sont sous le code rural. On est pas soumis à tous les contrôles. On est sur une législation qui est floue parce qu'on est en ville on fait de l'agriculture, donc si tu veux on ne sait pas qu'elle est la législation. Donc non, en fait, on est relativement libre de faire ce qu'on veut. Après la DDTP, c'est-à-dire les services de la préfecture, les agences de l'hygiène nous connaissent. Elles sont venues visiter une ou deux fois nos installations. Par contre là bientôt on va s'installer au Parc de la Courneuve et le département va nous mettre à dispo un bâtiment spécial pour les animaux parce que là on va être un peu plus

Question : Du coup, votre activité principale c'est l'élevage ?

Ouais, c'est ce qui nous prend, le plus de temps. Mais malgré tout ça dépend des gens. Guillaume par exemple est plus sur les jardins. Moi je suis plus sur les moutons, ça dépend. Mais si ça nous prend du temps. On a une centaine d'animaux maintenant. On a eu des naissances au printemps, mais là on est en train d'abattre donc le chiffre va redescendre. C'est assez fluctuant, mais pour nous c'est quand même beaucoup. Pour un éleveur classique c'est rien pour lui. Mais bon, en ville tout est plus complexe et puis nous on est autodidacte. On se forme au fur et à mesure. Mais bon, ça fait quatre ans qu'on a des animaux, donc on commence à savoir comment ça fonctionne. On a monté le chiffre tout doucement aussi donc voilà.

Question : Vous avez choisi quels genres de races pour l'élevage en ville ?

On a choisi des races rustiques. Rustique, ça veut dire des races qui n'ont pas été modifiées pour répondre aux besoins de l'industrie agro-alimentaire. Généralement anciennes, mais pas forcément mais qui sont en tout cas qui sont faites pour rester en plein air, qui ont moins de maladies, qui sont moins fragiles. Voilà ce qu'on recherche. Et puis on essaie de trouver des races qui sont de bonnes marcheuses parce qu'on se barlade quand même pas mal. Aujourd'hui on a un gros troupeau de race Charmoise mais qu'on va abattre parce qu'elles ne nous conviennent pas, mauvaises marcheuses, mauvaises mères, pas de lait et en plus elles sont moches. On a des Bleu du Maine, des Thônes et Marthod, Ile-de-France, des Texel, des croisés Thônes et Marthod /Texel

Question : Ou est-ce que vous vous avez acheté vos bêtes ?

On début on a fait les kékés on a acheté nos bêtes sur le Boncoin. On s'est vite rendu compte que c'était l'erreur du siècle. Et aujourd'hui on fait appel à des éleveurs de l'institut GEODE et c'est pas mal et qui font des contrôles bien.

Question : Vous voulez des bonnes marcheuses et vous m'avez dit que vous faisiez des transhumances. Est-ce que vos brebis se déplacent tous les jours ?

Donc sur le panneau derrière toi tu vas voir nos parcours habituels, mais ça reste en partie aléatoire. Y'a pas de dates précises pour la transhumance. Elles vont transhumer comme aujourd'hui parce qu'il faut les tondre ou changer de parcelle. Ou bien une raison précise, si un client ou une ville nous demande de faire une transhumance. Les déplacements quotidiens ils se font à l'échelle de la parcelle. Tous les jours elles sont amenées sur une pâture et le soir elle rentre à la bergerie.

Question : Est-ce que pour vous il y a une différence avec les éleveurs qui pratiquent leur activité en milieu rural ?

Bon bah y'a éleveur et éleveur. De quoi parlons-nous ? Des producteurs de viande aux kilomètres avec des énormes hangars à stabulation ou du gars avec ses cinq moutons. Nous on est pas sur un mode d'élevage intensif. Elles sont à la cool, elles sont tondues une fois par an, elles ne mangent que de l'herbe ce qui est très difficile à trouver aujourd'hui en France. Les petits têtent leur mère et s'ils se font rejeter on les nourrit au biberon. Nous on se rapproche d'un mode d'élevage pastoral ou traditionnel ce qui se faisait avant. Nous on est des borduriers, ceux qui se déplaçaient avec un troupeau comme ça et qui faisait des ... qui broutaient le long des routes ou qui tapaient à la porte de gens pour leur demander si les bêtes pouvaient brouter sur leur terrain. C'est ça quoi.

Question : Est-ce que votre association est économiquement viable ?

Sur l'association on est totalement en bénévolat donc on peut parler de viabilité mais on essaie de montrer que ce qu'on fait peut-être économiquement viable. Pour l'instant c'est déjà incroyable qu'on soit encore là et puis qu'on ne soit pas épuisé. Tu vois les gens sont bénévoles et bon en générale au bout de deux trois en ans tu pètes un câble.

Question : Donc c'est quoi votre but sur le court terme ?

Notre objectif. C'est d'inscrire notre activité dans l'économie réelle.

Question : Du coup vous commercialisez la laine, le lait et la laine de vos bêtes ?

C'est la première fois que l'on va vendre notre lait. Tout ce qu'on fait c'est des tests. La viande par contre ça fait plusieurs années qu'on la vend. Donc là on peut dire qu'on a une production de viande

Question : Quels sont vos rapports avec le voisinage ?

C'est une vaste question. Je ne vais pas généraliser le rapport avec les gens. Il y a les gens de passage qui regardent le poulailler, les gens qui nous donnent des retours bienveillants, d'autre qui font des remarques sur l'hygiène Les gens se permettent aussi souvent de juger et de critiquer, bon ce qui est normal puisqu'on est dans leur quartier. Après y'a des gens qui sont très appliqués comme Jean qui vient de partir et un autre qui s'appelle Médo, qui viennent ici. C'est un peu devenu leur coin bricolage ou ils se retrouvent. Après il y a vraiment les bénévoles qu'on fait venir sur les chantiers de l'assos, comme sur les vignes par exemple. Là on a un rapport de travail avec eux. On a d'ailleurs mis en place une monnaie locale qui s'appelle le Tampon Usufruit, tu peux regarder sur le panneau là-bas tout est expliqué. Donc une heure de travail est notée et après on redistribue la récolte aux gens qui s'investissent.

Question : Est-ce que pour vous vos animaux au changer quelque chose à l'environnement urbain ?

Bien évidemment. Avec l'élevage les gens se rendent compte qu'il y a de la nature en ville parce que sinon ils ne s'en rendent pas compte. Ils ont beau avoir un pied d'immeuble avec du gazon et des arbustes. Tant qu'ils n'ont pas vu un mouton consommer cette herbe ils ne voient pas qu'elle est là. Les espaces verts sont sous-exploités aujourd'hui donc nous on vient ajouter un usage avec le mouton, ou le maraichage ou autre chose. Ca empêche pas les gens de profiter des espaces au contraire ça les incite à les utiliser et ça les amène à voire le potentiel de ces espaces de nature en ville qui existent. On croit que la ville ce n'est que du béton, mais quand on regarde bien on voit qu'il y a plein d'autre chose.

Question : Du coup il y a une véritablement une complémentarité entre toutes vos activités agricoles ?

Oui exactement ! La matière organique s'échange, échange de matériel entre les différents sites.

Question : Du coup vous m'avez dit que vous aviez peu de soutien de la part de la mairie, ce n'est pas trop difficile ?

Alors oui on a très peu de soutien. Mais après ils vont nous soutenir sur des projets ponctuels. Après c'est vrai que je parlais de soutien financier tout à l'heure. On est soutenu dans le sens où ils nous font bénéficier de leur réseau, ils vont nous ouvrir des portes, favoriser notre action, mais niveau argent c'est vraiment difficile d'obtenir de l'argent de leur part.

Question : Est-ce que vous avez dû modifier le mobilier urbain quand vous vous êtes installés ?

En fait on détourne le mobilier urbain, l'utilisation des rues et après à force de faire ces pratiques là on a des idées d'aménagement de la ville. Par exemple création de liaisons douces pour faire balader les moutons, ils se grattent sur les panneaux d'affichage. Tu vois y'a tout un détournement.

Entretien n°2 – Association Clinamen : Guillaume Leterrier

Question : En tant que co-fondateur de Clinamen qu'est-ce que vous pensez de l'éco-pâturage ? Est-ce que ça a un impact sur la biodiversité ?

Bha oui l'éco-pâturage a un impact sur la biodiversité, tout ça s'est lié. Mais alors à chaque fois ça dépend de la biodiversité en présence et des plantes qu'il y a. Mais aussi des choix d'usage et de gestion qui sont fait. On ne peut pas parler de l'éco-pâturage exclusivement, y'a toute une méthode à mettre en place qui est une méthode paysanne de gestion des terroirs, qui se fait dans le respect des cycles naturels, il faut donc respecter des temps de pâture. Le temps de pâture est déterminé par la biodiversité en présence et du biotope qu'on a sur place. A partir d'un diagnostic on va pouvoir travailler pour avoir une prairie plus ou moins fleurie, avec des plantes plus ou moins grasse en fonction de l'usage qu'on veut avoir. Tout ça c'est à voir avec les gestionnaires pour qu'on travaille là-dessus. C'est vraiment spécifique à chaque terrain. On ne peut pas faire que du pâturage, il faut lier des activités de fauche des choses comme ça, parfois il faut planter pour apporter autre chose. Y'a plein de choses à faire ça dépend des gestionnaires qu'on a. C'est vraiment variable d'un terrain l'autre, il n'y a pas de formule magique.

Par contre il faut faire attention au terme d'éco-pâturage parce que de la pâture qui n'est pas écologique c'est un non-sens, normalement c'est comme ça que ça se passe. Aujourd'hui il y'a beaucoup de gens qui mettent dans l'éco-pâturage et qui vont mettre trois brebis, mais ce n'est pas de l'éco-pâturage c'est juste de la gestion de nature en ville et il ne faut pas confondre. C'est comme l'agriculture urbaine, il y a beaucoup d'initiative pour jardiner mais pas de véritable vocation à produire alimentaire, il faut faire attention au mot qu'on utilise. Sur l'éco-pâturage, si on en fait il faut envisager une gestion en harmonie avec le terrain et les usages qui sont dessus et c'est pas nécessairement que des moutons qui vont résoudre le problème c'est une gestion globale de la prairie et qui vont faire qu'on associe des poules, des semis, des choses comme ça

pour pouvoir accompagner les prairies. Le pâturage, à lui seul il ne suffira jamais. A un moment on tire dessus, donc vient là la suite le cycle. Il faut commencer à cultiver

Question : Donc selon vous l'éco-pâturage ne peut pas se pratiquer uniquement comme un service écosystémique ?

Aujourd'hui y'a des contres sens, y'a des gens qui mangent pas leurs moutons ça pose des questions quelque part. Derrière ce mot là aussi on arrive à des catastrophes parce que pâturer dans un champ dans lequel on est en train de surpâturer et où les animaux sont les pieds dans la boue ça ne devient plus du tout intéressant. Trop de densité ça ne marche pas c'est des expériences qu'on voit dans les fermes pédagogiques ou des choses comme ça. On veut faire des économies, mais mettre en place une vraie gestion c'est aussi accepter de payer le prix que ça coûte. Et puis ça impacte la ville. Oui ça réinstalle un rythme paysan. Parce que ça veut dire être là régulièrement et il y a un rythme à l'intérieur de la ville qui est autre que métro-boulot-dodo parce que régulièrement c'est le temps des semences qui se met en place, la nature se réveille. Et d'un seul coup ça rappelle à tous les gens qui vivent ici, et puis il y a très peu de Parisiens pures souches, des expatriés ou que sais-je encore, qui vont venir voir ce qui se passe et des souvenirs reviennent. Et là il y a une valeur commune de partagée autour de l'agriculture et des moments agricoles. En général, tous les savoirs vernaculaires arrivent très vite comment t'épluches tel ou tel légume traditionnellement. Et voilà donc ça nous permet d'avoir accès à une grande diversité de savoir des cent nationalités qui sont présentes ici et c'est super intéressant. L'éco-pâturage c'est une activité ancienne qui se raccroche au nomadisme et les gens arrivent à se poser là-dessus et délivrer leur savoir.

Question : Donc du coup pour vous les entreprises d'éco-pâturage ce n'est pas....

Alors non mais c'est de la logistique de moutons. C'est un autre système et dans tous les systèmes y'a des dérives. Mais bon... C'est aux gestionnaires de choisir ce qu'ils veulent et puis c'est à nous d'être vigilants au sens qu'on donne aux mots.

Question : Donc pour vous il y a d'un côté les entreprises d'éco-pâturage et de l'autre de l'élevage qui offre un service qui est l'éco-pâturage ?

Ce n'est pas les mêmes services et par contre il faut faire attention. Moi je pense qu'il faut qu'on trouve un moyen d'expliquer comment on fonctionne sur des services écosystémiques. En gros

il y a différents services du coup si on veut bien travailler avec l'éco-pâturage et l'image d'Epinal qu'on en a aujourd'hui, ça nous fait penser à la nature en ville, bha on la fait pas comme à la campagne. Il y a des savoir-faire particuliers, des avantages ici comme à la campagne. Il faut s'adapter vraiment au terrain, au projet qu'on a dessus, aux usages.

Entretien n°3– Association Clinamen : Bénévole n°1

Question : Pourquoi as-tu intégré l'association ?

Je m'appelle Julie. Je suis en école de design, je suis en cinquième année, du coup je fais mon diplôme sur la laine et les moutons. Parce qu'en fait, j'ai fait mon mémoire sur la matière, la transformation, etc. Et je me suis rendu compte qu'aujourd'hui on vivait dans un monde d'objets finis. On a plus du tout conscience d'où vient la matière, qu'est-ce qui se passe, quelles sont les étapes entre l'objet et la matière, donc j'ai voulu travailler là-dessus et de fil en aiguille j'en suis arrivée à Clinamen. Et l'idée se serait de proposer la création d'un objet d'A à Z en étant en partenariat avec un mouton de Clinamen. Donc par exemple, on début y'a un catalogue avec plusieurs objets, des objets qui seront en feutre ou tissés. Les gens choisissent leur objet et en fonction de l'objet on leur dit quelle race de moutons ils doivent choisir parce que ce n'est pas n'importe quelle laine qui peut feutrer ou faire du fil. Donc après ils peuvent choisir par exemple ... Georgia et donc ils paient une adhésion. Donc moi dans mon concept ils paieraient tous les mois environs 10 euros ce serait pondéré en fonction de ... Par exemple s'ils achètent des nouvelles auges ou des trucs en plus pour l'assos. Mais en gros tu paierais l'entretien de ton mouton, jusqu'au jour de la tonte ou tu récupères la laine, un peu comme aujourd'hui. Là on sélectionne la laine, nettoie la laine, on va la préparer, la mettre à sécher tout ça et ensuite tu t'inscris à un atelier pour créer ton objet avec ta laine que t'as récolté, qui a poussé sur le mouton que tu as choisi. Comme ça t'as la vision du truc du début à la fin.

Question : Du coup c'était vraiment l'animal qui t'as intéressée ?

Oui, pas forcément le contexte tout ça mais pour mon projet je me disais que ce serait bien de rencontrer des bergers. Mon professeur faisait partie de l'assos et il m'a dit d'aller les voir et

puis voilà. En plus, mon projet je peux éventuellement l'adapter pour eux pour qu'ils puissent l'utiliser ils ont été enthousiastes.

Question : Du coup, l'asso est vraiment intéressé par ton projet comme moyen de développement ?

Ouais, ouais ce n'est pas uniquement du concept se serait un truc à développer et intégrer à l'asso.

Entretien n°4– Association Clinamen : Bénévole n°2

Question : Quelles sont les raisons de ta présence et de ta participation au projet Clinamen ?

Moi je viens pas toute seule. Je viens avec Grazianne et Adrien. On est un groupe de trois élèves de l'école Boule. On est dans une année post-diplôme, après notre DMA, et on a une année pour développer un concept entre les métiers d'art et le design. Du coup on s'est intéressé dans un premiers temps au travail de la laine et puis on s'est dit que la filière française était vraiment très compliquée. Par exemple, la laine en France est considérée comme un déchet de l'agriculture et donc ils ne savent pas quoi en faire et la vendent à prix très bas. Nous on voudrait valoriser ce matériau qu'on trouve très intéressant. Là en ce moment la laine est envoyée en Chine pour être traitée. Du coup on a cherché une bergerie, en tout cas une structure comme ça. Du coup en faisant des recherches on est tombé sur les Bergers Urbains. La proximité avec l'école nous a aussi convaincus.

Question : Clinamen était très motivé par votre projet par ce qu'ils étaient déjà dans une dynamique de création d'atelier participatifs ?

Nous on s'est intégré et on voulait créer des ateliers participatifs autour du lavage, de l'essorage et cardage de la laine

Entretien n°5– Association Clinamen : Participante n°1

Question : Quelles sont les raisons de votre présence à cet événement ?

Je vis à Villetaneuse, je voulais voir tout ce que fait l'association. Et puis je suis venue pour la laine.

Question : Qu'est-ce qui vous a plus dans cette association ?

En fait on est dans une ville où il y a des jardins ouvriers mais on n'a pas pu. On est toujours intéressé dans la démarche. En plus, c'est pas très loin de chez, ça nous permet d'être un peu en contact avec la nature

Question : Est-ce que vous aimeriez qu'il y ait plus d'initiatives de ce type en ville ?

Oui, mais il faut que les bénévoles soient motivés, pas des gens qui viennent une ou deux fois.

Question : Est-ce que vous avez un regard différent sur les produits issus de l'élevage urbain par rapport à ceux que vous consommez habituellement ?

Bha tout dépend du type d'élevage, mais je préfère, je sais d'où ça vient.

Question : Est-ce que vous avez déjà acheté de la laine, du lait ou de la viande ici ?

Non, pour l'instant rien encore.

Question : Qu'est-ce que vous pensez de la présence de ces animaux en ville ?

Ça ne me dérange pas, je trouve que c'est bien. Beaucoup d'enfants ne savent pas où aller, ça les occupe

Question : Est-ce que ça a une influence sur l'environnement selon vous ?

Je ne sais pas. Je ne peux pas dire si ça améliore l'environnement parce qu'il faut que ça soit bien entretenu.

Question : Est-ce que cette initiative apporte quelque chose à la ville ?

Oui il ajoute un peu de diversité

Question : Vous avez déjà entendu parler de l'éco-pâturage ?

Oui, on a une maison de campagne si c'est possible on veut entretenir avec des bêtes.

Entretien n°6– Association Clinamen : Participante n°2

Question : Quelles sont les raisons de votre présence à cet évènement ?

On a reçu un mail. Parce que je connaissais l'association Clinamen et on a vu qu'il avait des pâtures près de l'université de Villetaneuse. On voulait voir l'autre côté du mouton c'est-à-dire la tonte et la récolte de la laine.

Question : Qu'est-ce qui vous a plu dans cette association ?

C'est le petit côté textile et puis le côté agriculture en ville surtout dans des banlieues réputées un peu dures, ça amène de la vie c'est très sympathique. Dès que les bêtes sont arrivées les habitants se sont rapprochés ça mets une bonne ambiance.

Question : D'où venez-vous ?

On est des parisiennes.

Question : Est-ce que ce genre d'initiative mériterait de se développer en ville ?

Ouais clairement, mais à petite dose. Mais ça mixte plein d'aspect aussi bien écolo que social. Tout le monde peut s'y intéresser c'est ça qui est génial. Ouais l'élevage ça redonne un petit peu de vie en ville.

Question : Que pensez-vous des produits issus de l'élevage urbain ?

Quand on compare aux élevages en stabulation qui sont inhumains et où on n'utilise même pas le cuir... Bon voilà ce serait bien redévelopper des initiatives qui utilisent à la fois la viande, le lait et les peaux. Qu'on exploite tout de la bête, que ce soit plus responsable.

Question : Est-ce que vous avez l'attention d'acheter de la viande ou de la laine produite par ce genre d'élevage ?

Pas forcément aujourd'hui mais à terme je veux aller dans ce sens-là.

Question : Est-ce que ça change l'environnement urbain ?

Oui, oui, mais il faut que ce soit fait proprement sinon ce n'est pas un avantage

Question : Est-ce que la présence d'animaux vous gêne en ville ?

Non c'est bien, ils apportent des sourires, mais il ne faut pas qu'ils soient trop gros parce que là ça poserait problème.

Question : Est-ce que vous connaissez l'éco-pâturage ?

Euh non pas trop... C'est ce qu'il y a aux Invalides ? Avec Ecomoutons ?

Question : Oui c'est ça !

Dans ce cas je trouve ça très bien, il y a plein d'espaces sous-exploités en ville je trouve ça bien

Entretien n°7– Association Clinamen : Participante n°3

Question : Pourquoi vous trouvez-vous à cet événement Clinamen ?

C'est ma nièce qui fait partie de l'association qui m'a prévenu de cet événement. J'ai trouvé ça très intéressant, je suis moi-même artisane et elle m'a parlé de quelqu'un qui faisait de la laine. Je me suis dit que je devais venir voir.

Question : Quel est l'aspect qui vous plus attirer ?

Je suis venue avant tout pour la laine.

Question : Est-ce que je peux savoir d'où vous venez ?

Je viens de Paris.

Question : Est-ce que vous trouvez que ces d'initiatives devraient être plus nombreuses en ville ?

Oui, tout à fait. D'ailleurs il y a un mouvement, qui est un peu lent peut-être, mais qui est en train de se mettre en place.

Question : Quel regard avez-vous sur les produits issus de l'élevage urbain ?

La proximité je trouve ça très bien. On est coupé du processus de fabrication en fait on est que consommateur. C'est mieux de voir tout le travail que ça donne avec la laine. On prend conscience des choses.

Question : Vous pensez acheter de la viande, du lait ou de laine des moutons de Clinamen ?

La viande et le lait j'en consomme pas mais la laine peut-être même si je ne la travaille pas. Mais j'ai pris leur carte parce que j'ai des contacts pour les mettre en relation avec des amis artisans qui travaillent la laine eux.

Question : Que pensez-vous de la présence d'animaux en ville ?

Je trouve ça merveilleux ! Je pense qu'on devrait les utiliser pour tondre les pelouses.

Question : Est-ce que vous connaissez l'éco-pâturage ?

Hum... Non.

Question : C'est ce que vous venez de me décrire.

Mais alors c'est génial ! Pourquoi dépenser de l'essence alors qu'on a de superbes moutons.

Question : Est-ce que ces animaux apportent quelques choses à la ville ?

Bien entendu ! On est coupé de la nature, du monde animal quand on les voit on se rappelle qu'ils sont toujours là.

Entretien n°8– Association Clinamen : Le tondeur de mouton

Question : Tondre les moutons c'est votre activité principale ?

Oui tondre des moutons c'est mon métier. Je fais ça saisonnièrement dans le Lot-et-Garonne dans le Sud-Ouest donc notre saison démarre en avril et se termine fin juillet.

Question : Vous tondez souvent des moutons en ville ?

Non, là c'est occasionnel. Je tonds les moutons de Clinamen depuis trois quatre ans. Et c'est un plaisir, on est toujours bien accueilli et puis tondre en public ça n'arrive pas souvent.

Question : Donc il n'y a pas d'autres associations de ce genre pour lesquelles vous réalisez ce service ?

Non, non. Clinamen, c'est un concours de circonstances. Ma sœur travaille elle-même à la bergerie et du coup avec Clinamen ils ont fait une espèce de partenariat et du coup de fil en aiguille je suis arrivé ici.

Question : Vous avez un contrat ? Comment êtes-vous rémunéré ?

Moi je suis payé à la brebis, mais là c'est quelques chose d'exceptionnel c'est une espèce de forfait quoi.

Question : Du coup vous avez plus l'habitude des exploitations dans le monde rural. Quel est votre ressenti sur ce type d'initiative ?

Moi je trouve ça chouette, ça apporte un peu du monde rural en ville. C'est toujours surprenant mais ça reste quelque chose de possible

Question : Est-ce que qu'il y a de grosses différences avec ce que vous voyez d'habitude ?

Bon bah y'en a moins, mais au fond y'a pas de grandes différences. L'élevage c'est de l'élevage, à part les voitures et le milieu urbain. Mais je trouve qu'ils se démerdent assez bien pour intégrer la vie rurale comme elle est à la campagne, même un peu mieux parce qu'ils font très attention au bien-être des bêtes.

Entretien n°9– Association Sors de Terre : Gilles Amar

Question : Comment définiriez-vous votre profession et votre activité ?

Bha nous on n'invente des métiers. Mais bon on va dire que ma profession c'est chevrier. Je suis aussi jardinier-paysagiste, animateur, éducateur, responsable associatif. Voilà quoi... C'est assez varié et polyvalent... Donc euh... Profession c'est éleveur à vocation pédagogique, sociale et culturelle en ville. Mais en fait on fait plusieurs métiers. On accueille des groupes, on accueille des gens. On sort les bêtes pour les nourrir, on est jardinier-paysagiste ça veut dire qu'on gère quatre hectares d'espace vert, mais pas forcément avec les animaux c'est-à-dire qu'on fait l'élevage, on fait de la tonte, des plantations, de la taille.

Question : Mais vous faites ce travail de jardinier-paysagiste pour votre troupeau quand même ?

Non enfin... Je dis qu'on est jardinier-paysagiste avec un troupeau. Dans les espaces verts dont on a la charge il y en a qui sont dédiés aux animaux et d'autre pas du tout et euh... Donc oui, on fait en sorte de pouvoir nourrir les animaux, nous notre but c'est de nourrir nos bêtes. On a des bêtes on trouve que ça fout un peu le bordel, tu vois, et le sens du truc c'est pas de se dire « paysans dans la ville », ou je ne sais pas trop quoi, nous c'est pas notre discours. Moi je suis d'ici et voilà je trouve que c'était une belle connerie de mettre des animaux et de se balader avec un troupeau de chèvres ou de moutons dans les rues ou aux pieds des immeubles. Je fais ça parce que j'aime cette et que je trouve ça cool d'apporter ça. Donc mon métier s'est de transformer la ville, mais la ville qu'on connaît quoi. Moi je me revendique pas paysan, je suis un mec de la ville.

Question : Est-ce que vous avez un parcours particulier qui vous raccroche à l'élevage ? Un diplôme, une expérience professionnelle ?

Alors ... J'ai un master de recherche en ethnologie et j'ai travaillé sur la notion de race animale bon d'un point de vu anthropologique c'est-à-dire plus du côté culturel que biologique, afin de déconstruire la notion de race et de la redéfinir en partant des savoirs populaires. C'était une comparaison entre des sociétés d'éleveurs à lignage quoi.

Question : C'était en une comparaison en France ?

Non ! Avec des sociétés d'Afrique mais au s'en fout s'était pour montrer que la notion de race est anthropomorphique et que tu penses la notion de race de la même manière que tu penses la notion de famille. Ils se trouvent qu'il y a plein de notions différentes pour penser la famille : un tel fait partie de ma famille ou un tel ne fait pas partie de ma famille. Et c'est la même chose pour dire tel ou tel animal fait ou ne fait pas parti de la race.

Sinon j'ai aussi fait un BTS agricole en apprentissage... Ouais parce que mon master je l'ai eu à 30 ans parce que j'ai arrêté mes études et je les ai reprises. Et heu... j'ai un BTS en apprentissage donc 15 jours à la ferme et 15 jours à l'école quand j'avais 24 ans. Bon bha voilà maintenant j'ai 40 ans quoi...

Question : Donc j'ai pas vraiment à vous demander si vous vous considérez comme citoyen...

Bha oui carrément... Après ça dépend ce que t'appelle citoyen ?

Question : Quelqu'un qui pratique et fait la ville, qui lui appartient en quelque sorte.

Ah bha alors oui à fond !

Question : Du coup avec votre BTS vous avez eu des expériences dans le monde rural et...

Bha ouais j'ai travaillé pendant 3 ans dans l'élevage de chèvres, de vaches, de brebis, transformation. J'ai été berger en haute montagne. Et voilà et tu vois c'est ce discours que je te dis... Moi je sais ce que c'est les paysans et les éleveurs dans les fermes. Je suis pas là à dire « je suis paysan, éleveur ou je ne sais pas quoi.. »

Question : Quelles sont les motivations qui vont ont poussé à vous lancer dans ce type d'initiative ?

Du coup y'a plein de raisons. Déjà j'aime bien me balader avec plein de bestioles. J'aime mes bêtes. Voilà je les gratouille ouais, mais ce que j'aime c'est la relation qu'il faut savoir nouer avec les bêtes et notamment avec un troupeau. Parce que quand y'en a plusieurs c'est pas la même chose que lorsque que t'as que ton chien, ton chat ou ton lapin... Tu vois d'une certaine façon ça te fais te sentir toi. Et puis sinon clairement c'est pour faire quelque chose en banlieue parisienne d'où je suis. Et de faire un truc chouette, un truc sympa mais aussi un peu décalé qui permet de développer des activités aussi une économie tu vois... Et puis d'étonner. Et puis ce

qui me motive vachement moi c'est les petits, les gamins, les jeunes et de leur ouvrir des fenêtres pour tous ces mêmes. Parce qu'ici y'a l'animal. Mais après ici c'est un lieu où il y a une attitude, un état d'esprit parfois y'a des concerts et des projections de film... Bon c'est pas super souvent, mais l'idée et là malgré tout... Enfin tu vois t'es dans un univers un peu décalé donc c'est sensé toucher ta sensibilité et l'ouverture d'esprit des enfants et des jeunes en premier.

Question : Comment vous avez monté votre projet ? Est-ce que vous avez rencontré des obstacles de la part des habitants ou de la mairie par exemple ?

Bha y'a jamais eu de projet. L'asso elle a huit ans. Moi j'ai créé l'asso, c'était un jardin qui existe toujours. Bha j'ai commencé je voulais faire un jardin en pieds d'immeuble avec les jeunes du quartier. Ce n'était pas un jardin partagé Ok ? Bon il était partagé mais c'était pas genre des parcelles individuelles. J'ai pas fait adhérer les gens parce que sinon je me retrouvais déjà avec tous les gens qui font partie de toutes les assos. L'idée c'était de faire avec les gamins les plus chauds, ce qu'on a du mal à supporter en général, c'était ceux-là que je voulais moi... C'était quoi déjà la question ?

C'était si vous aviez un projet...

Ah ! Ouais ! Bon bha non y'a pas de projet. Y'avait pas de dossier sur le bureau du maire de Bagnolet. Le jardin je l'ai commencé parce qu'il n'y avait personne. Je l'ai commencé parce que j'étais ici comme animateur dans les centres de loisir que j'avais fait un jardin dans l'école et que j'avais rencontré toutes les familles, tous les gamins, toutes les instits qui étaient « oh trop bien » et hop je crée l'asso que je voulais faire depuis longtemps. Donc je suis passé au bas d'un immeuble, sur un passage public pour faire un jardin et après j'ai été voir l' élu. Et puis on a été me chercher pour me faire un autre jardin dans Paris puis on a fait des trucs parce qu'après j'étais plus tout seul. Donc maintenant j'ai rencontré Lucas mon collègue qui bosse avec moi qui était à l'école du paysage à Versailles et deux potes à lui David et Yvan. Ils ont fait leur stage de fin de deuxième année dans l'asso, c'était l'année trois de l'asso. Et puis on faisait des concerts tout ça et à chaque fois je ramenaient des animaux, des chèvres... Bon c'était un délire depuis v'la le temps avec mes potes qui se foutaient de moi avec mes chèvres. Et puis c'est parti comme ça, on était chaud. On est allée dans une ferme on a acheté une brebis et une chèvre et puis on est arrivé on s'est dit « Maintenant on fait quoi ? ». Et puis tu vois le terrain

où on est tu vois c'est à une école du coup j'ai demandé à la directrice si je pouvais mettre mes bêtes le temps des grandes vacances c'était Ok. Du coup là c'était vide ou à ouvert en tordant la grille et on a mis les bêtes. Et puis de ce côté-là on a ouvert pour laisser entrer les gens. Puis avec une ancienne assos « Téma la vache » on a fait des trucs ici ils avaient ramené leurs moutons. Et puis les habitants kiffaient bien l'asso. Je vais quand même terminer parce que c'est intéressant. Donc l'hiver arrivait, du coup on s'est dit « faut qu'on construise un petit abri pour les animaux ». Ils croyaient qu'on allait faire ça avec trois petits bouts de taule et puis on leur pondu la bergerie. Et ça ils ne savaient pas et pour ça normalement il faut un permis de construire. Donc là on squatte, on a pas de permis de construire donc l'asso elle a huit ans et on est toujours là. J'ai aucune convention avec la ville ! Donc occupation des lieux par contre j'ai des subventions et des contrats d'entretien des espaces verts.

Question : C'est très paradoxal...

Bha oui on s'est construit comme ça, grâce notamment au soutien des habitants. Du coup, tout s'est bricolé petit à petit. Du coup l'histoire de l'asso ça été de sortir du jardin. Au départ les revenus c'étaient des ateliers pédagogiques et c'était de la sub politique de la ville pour des activités en pied d'immeuble : petits jardins et trucs machins. Sauf que ce soit à Bagnolet ou à Paris après le délire de faire juste des petits jardins avec les vieilles variétés légumes et la petite prairie fleurie ça va bien surtout quand t'arrives dans des cités pourries ou il faut refaire tous les espaces verts. Alors moi j'ai des dit non on va pas faire un petit jardin potager dans un coin on va refaire les espaces verts de la cité avec les jeunes quoi. Et donc ça a commencé comme ça avec la gestion de l'espace vert et après avec les animaux c'était la même histoire. Donc voilà l'asso, c'est une association avec de la subvention type politique de la ville développement durable toutes ces conneries là quoi, mais c'est aussi de la prestation de service pour des ateliers pédagogiques. Moi je travaille beaucoup avec les enfants et les ados handicapés ici. C'est donc beaucoup des prestations de service, des contrats d'entretien d'espace vert. Donc nous on y va évidemment avec les animaux, mais on fait tout le boulot d'une boîte de jardinier paysagiste de l'abattage d'un arbre jusqu'à la plantation de petites fleurs. Avec du mobilier et de manière écologique de toute manière on exporte rien. Tu vois les arbres qu'on abat ? On les débite en planches pour faire du mobilier avec ça. Du coup oui on fait un peu du projet, mais bon ce n'était pas ficelé. Du coup son statut juridique c'est une association tu vois rien de compliqué

Question : Alors comment ça se passe niveau répartition de vos bêtes sur les parcelles ? Vous avez combien de mètres carrés globalement ? Est-ce que vous avez des « parcelles attirées » où vous revenez souvent ?

Moi là-bas on a des près en pieds d'immeuble, mais moi je fais du parcours. Bon là j'ai deux près donc je te parle de surface clôturer qui doivent faire ... On doit être avec les eux près à 3000 m² mais surtout je vais partout dans les cités, je me balade beaucoup. Alors en amplitude de pâturage je dois avoir, tu vois l'herbe j'en manque pas mais... Bon après y'a pas que de l'herbe. Alors en surface de déplacement je dois être sur 6 ou 7 hectares quoi. Et à Bobigny on gère une cité qui fait deux hectares parce que c'est nous qui faisons l'entretien, on va avoir des parties pour les animaux et qui vont être clôturées. On passe aussi à Paris dans le 20^e et du coup je pâture dans un stade. Je n'ai aucun problème à nourrir mes bêtes avec ce qui a sous la main.

Question : Du coup c'est assez précaire... Vous n'avez pas non plus envie de devenir propriétaire ?

Ça pourrait l'être, mais c'est compliqué quand même... Mais si ça pourrait l'être parce que tu vois ce terrain on va devoir certainement bouger. Mais y'en a qui me dise qu'il faut que je le rachète et qu'on lance une cotisation et on achète le terrain. On va lancer un appel à contribution et puis hop ... Je ne sais plus qui me disait ça ... Ce serait génial ça ...

Question : Oui, en plus sur internet vous avez beaucoup de sites qui permettent de mettre en place des « pots communs » pour financer des projets !

Ouais mais nous on ne va pas faire un truc comme ça ... On le fera en direct live y' a pas besoin d'internet là. Les gens y sont là, on les voit.

Mohammed ¹: Oui nous on est là !

¹ Mohammed, un ami de Gilles Amar et habitant de la cité des Malassis qui a assisté à l'intégralité de notre entretien.

Question : Du coup j'allais vous demander comment et pourquoi vous vous êtes installé sur ce terrain mais vous avez déjà en quelque sorte répondu à cette question.

Non, mais ce que je viens de te raconter là c'était l'histoire de l'asso. La vraie raison et réponse c'est que la ville elle appartient aux gens et surtout dans certain quartier et si on a ces terrains c'est parce qu'on l'aval des gens et que ça se passe bien avec les habitants. L'histoire de l'asso c'est de négocier l'espace publique avec les habitants et pas avec les institutions. C'est-à-dire que quand j'ai commencé avec mes chèvres, j'ai commencé à jardiner c'est avec les gens qu'on négocie un droit d'usage sur lesquels y'a déjà des usages. Donc nous on est là pour valoriser les usages et en développer d'autres si y'en a pas assez. Donc vas y avoir des trucs qui vont être valorisés et pour moi ça fait une grande différence. C'est pas genre on a fixé le projet avec une mairie et puis boum on débarque et puis même parfois on a des projets, on commence, ils savent même pas qu'on arrive les gens y'a pas d'affiche y'a rien du tout. On débarque avec notre gueule, les chèvres. Et direct y'a ceux qui viennent nous voir en mode «Qu'est-ce que vous foutez là ? », donc on explique et c'est bon et tu vois. Et après c'est solide.

Question : Est-ce que vous devez répondre à des exigences, règlements spécifiques du à la présence de vos chèvres en ville ?

C'est les même qui si on était à la campagne. C'est les mêmes normes. Et après le suivi sanitaire c'est le même. On a un numéro d'élevage, contrôle sanitaire, bête identifié.

Question : L'élevage c'est votre activité principale alors ?

Non je ne dirais pas ça... Non mon projet principal c'est mon projet associatif. Et donc pour moi l'élevage c'est pour moi le moyen de valoriser des lieux... Des lieux qui sont décriés où pas forcément soignés.

Question : Donc quelle race d'animaux avez- vous et pourquoi ce choix ?

Donc tu vas voir particulier... Tu parles à un mec qui a travaillé dans l'élevage et qui a fait un master sur la notion de race animale.

Alors. Déjà deux choses : y'a deux espèces : brebis et chèvre. Donc ce n'était pas un hasard parce que chèvre et brebis c'est complémentaire au pâturage comme à la mangeoire. Donc en fait la brebis elle va manger derrière la chèvre. Mais la chèvre ne mangera jamais derrière les moutons que ce soit à la mangeoire ou au près. Parce qu'ils ne mangent pas de la même façon. Les moutons mangent de manière systématique, mais il mange moins d'espèces que la chèvre. La chèvre mange 550 espèces de plantes différentes et le mouton il est à 400 et quelques. La chèvre elle sélectionne beaucoup plus ce qu'elle mange. Alors on dit toujours les chèvres ça mangent de tout quoi. Elles ont un peu cette réputation de poubelle mais c'est vrai et ce n'est pas vrai parce que c'est encore un truc paradoxal. Du coup, oui elle mange plus de choses mais elle choisit. Ça veut dire que lorsque tu mets des chèvres sur un près, les brebis vont encore trouver à manger. Parce que les chèvres vont sélectionner alors que les brebis vont manger de manière plus systématique. Après le mouton tu peux mettre de la vache et après la vache tu peux mettre du cheval. Mais il y a un ordre parce qu'ils ne s'alimentent pas pareil.

Sinon chèvre et brebis je trouvais ça joli d'avoir les deux. Moi j'aime bien les troupeaux on s'est mélangé. Pour moi les races c'est truc très spécial. Moi je suis anti-conservation, mais bon tu vois bien que le boulot de l'asso c'est de faire des pieds-de-nez à tout. Bon parfois c'est de la provoc, mais c'est intéressant quand même parce qu'on déconstruit tout pour proposer un truc qui vient du terrain. Comme tous ces concepts de politiques publiques de créer du lien social, le participatif, la nature en ville, l'agriculture urbaine, les bergers urbains, toutes ces conneries la tu vois ? Bha nous notre travail c'est de déconstruire tout ça auprès de personne comme toi qui viennent discuter, mais quand on est en réunion avec des élus ou avec des chargés de missions notre discours est le même. Non mais ce sont des conneries construire du lien social. Le lien social il existe déjà bien avant qu'on arrive. On fait que le valoriser qui est déjà là et qui est fort. Et puis surtout le conflit il fait partie du lien social, on veut pas discours consensuel à deux balles. Le participatif, ça fait golerie quoi... tous les étudiants tu vois ils apprennent ça à l'école quoi « faut faire du participatif ». Faut faire du participatif ? bha ça veut dire que tu n'as rien compris que t'es un bouffon et que t'as mal appris tes leçons à l'école. Y'a plus de cœur là-dedans. C'est important tout ça, pour nous il ne s'agit pas de dire ouais les « animaux dans la ville », on est des « paysans dans la ville », on est des « bergers urbains », ou je ne sais pas trop quoi.... Non, nique sa mère. Non parce qu'après t'adhères au discours du politique, c'est un discours vide, il ne sait même pas ce qu'il raconte. Le lien social, c'est quoi ? Qui est capable de créer du lien social s'il-te-plaît ? C'est quelque chose d'hyper fin, d'hyper sensible, d'hyper

complexe, d'hyper varié... Soit tu t'intéresses aux types de liens qui existent à un endroit donné. Tu vois pour moi l'asso c'est de dire ici en banlieue parisienne tu as une culture, t'as une histoire. Cette histoire et cette culture elle est niée par les projets d'urbanisme et par les politiciens. Nous on est là pour dire « Y'a une histoire, y'a une culture » et nous on se fonde dans cette histoire dans cette culture. On ne la nie pas, on la comprend, on va à la rencontre des gens avec nos animaux et nos activités. On connaît mieux les gens et évidemment on apporte quelque chose, mais aussi on prend beaucoup et apprend beaucoup des gens. Et donc la notion de race, c'est lié au croisement. Parce que la notion de race ça ne veut rien dire. En Normandie c'est des sociétés lignagères. Ça veut dire que lorsqu'une femme se marie, elle va dans la maison de son mari et ne fera jamais vraiment partie de la famille, elle continuera à appartenir à son lignage. Bah les normands ils ont jamais croisé leurs normandes avec de la Prim'Holstein. Ils ont acheté de la Prim'Holstein mais jamais ils ont jamais fait du croisement d'absorption. Le croisement d'absorption c'est au bout de quatre générations. Tu prends une normande, tu prends un taureau Prim'Holstein et tu fais ça pendant quatre générations et à la fin t'as de la Prim'Holstein. Tu changes de race. Donc les normands ils ont acheté de la Prim'Holstein pour faire plus de lait, mais ils ont jamais croisé. Y'avait des troupeaux de normande et de Prim'Holstein. Comme le mari qui fait partie de son lignage et la femme qui fait partie de son lignage.

Dans les Pyrénées c'est l'inverse. Là je te parle de la manière dont ils pensent la notion de famille. Dans les Pyrénées c'est des systèmes à maisons. Ça veut dire que c'est le fait de vivre ensemble qui fait la famille. Donc la femme quand elle arrive dans la maison de son mari, elle fait partie de la maison et de la famille. D'ailleurs dans les pyrènes les gens portent le nom de leur maison. Pas leur nom, celui de la maison ! Là-bas les maisons elles ont des noms. Par exemple ils disent les Bordenaves, mais si tu regardes leur carte d'identité ils ne s'appellent pas Bordenaves ! C'est simplement le nom de la maison. Y'a beaucoup d'enfants adoptés dans les Pyrénées. Et pour te dire à quel point ils ne pensent pas en termes de lien du sang parfois, là-bas il ne peut y avoir qu'un seul héritier, et bah c'était l'enfant adoptif qui devenait l'héritier. Ce qui est impensable dans une société lignagère. Et donc de la même façon eux leurs bêtes ils les ont croisés. Dès qu'il y en a un qui est parti faire des études agricoles et qui s'est retrouvé à l'INRA et qui a pu ramener un bouc plus plus plus ou je ne sais pas quoi. Ils l'ont lâché dans la montagne avec tous les autres troupeaux et ça a croisé, et ça a croisé et pourtant ça reste la race du pays. Visuellement, ça n'a plus rien à voir, mais vu qu'il pense la famille comme vivre sous le même toit et avoir les mêmes pratiques. Pour les animaux c'est pareil. A partir du

moment où ils vont à la montagne et qu'ils sont élevés d'une certaine façon, ils sont de la race du pays. Donc la notion de race c'est une illusion. Regarde-moi dans les chèvres j'ai des alpines. Elles sont marrons, c'est les Prim'Holstein de la chèvre en France. 80 % des chèvres en France c'est des alpines, parce que c'est elles qui ont été sélectionné. Mais t'as des alpines d'élevage hors sol dans les Deux-Sèvres qui ont jamais vue le ciel de leur vie et t'as des alpines de montagne. Tu vas regarder c'est les mêmes sauf qu'elles vont être beaucoup plus éloignées que deux chèvres différentes visuellement mais qui vont être élevées de la même manière. Donc on pourrait dire il y a la chèvre hors-sol et la race de montagne. Ici y'a différentes chèvres et différentes races et je fais du croisement. Moi je veux tout croiser ! Après y'a un message, c'est métaphorique. On est citadins, on est complètement mélangé, on est tous mélangé, bon voilà le troupeau c'est pareil. Je ne veux pas une seule race pour dire regarder c'est la meilleure. Non c'est mélangé, par contre y'a un mode d'élevage, un système d'élevage en ville. Moi j'adore les troupeaux où il y a plein de couleurs. Je ne veux pas d'un troupeau où toutes les chèvres sont pareilles, je trouve ça ennuyant.

Donc tu vois la race de Bagnolet, elle est pensée à la manière des Pyrénéens et surtout c'est plein de couleurs différentes. Par contre c'est des bêtes qui grandissent ici, qui sont habituées à être dans la rue au milieu des bagnoles.

Question : Donc vos bêtes elles viennent d'où ?

Elles sont du coin. On fait de la reproduction. Y'a une chèvre qui vient des Pyrénées, que j'ai ramené des Pyrénées, une de l'Ariège, deux qui vient du Quercy et deux autres de Normandie. C'est la base après y'a eu de la repro avec un bouc alpin. Après j'ai eu des boucs d'ici du coup j'ai pris ceux du croisement pour refaire du croisement, je veux du mélange.

Question : Quel type de nourriture elles consomment ?

Elles consomment du foin en hiver et les jours où elles ne sortent pas et puis sinon c'est du parcours. C'est hyper varié ce qu'elles bouffent. Je vais sur des pelouses, des pieds d'immeuble. C'est assez gras et pas beaucoup de diversité. Après je vais dans des friches et dans des parcs et donc il y a une grande diversité. Et elles ont plus de diversité sous la dent que des animaux qui sont à la campagne et qui bouffent sur des près artificiels, qui se gavent de plante grasse.

Question : Est-ce que vos bêtes se déplacent de manière quotidienne, saisonnière ? Est-ce que parfois elles changent de propriétaire ?

Alors nous on est toujours avec nos bêtes. Elles rentrent toujours le soir. Alors cet été peut-être qu'on fera un truc, du bivouaque, mais sinon elles sont là. Mais justement pour que ça porte cette activité et crée de l'emploi et porte aussi ce métier polyvalent. L'idée ce n'est pas de faire de l'éco-pâturage qui équivaut quand même à de la location d'animal, comme de louer de la bagnole, de clôturer un enclot pour être sûre que les bêtes ne se barrent pas et pour que les gens n'y touchent pas et mettre un panneau qui t'explique « la vie est belle grâce aux animaux ». Donc nous l'idée qu'on porte c'est qu'on est aussi éleveur avec nos bêtes que ce soit en parcours ou autre. Moi parfois je les laisse toutes seules dans les près y'a d'autres activités à côté. Soit on est en train de faire notre boulot de jardinier et d'entretien d'espaces verts, soit qu'on fasse des ateliers avec les gens autour. Là on utilise l'animal qui attire les gens mais du coup on fait autre chose : de jardinage de la construction.

Et donc oui il y a des mouvements saisonniers. Là c'est le printemps, l'herbe pousse super vite, elle est belle, elle est grasse. Je ne m'éloigne pas beaucoup de la bergerie. Je n'ai pas besoin, tout est à proximité. J'ai de l'herbe à disposition. Après plus on va avancer dans le temps plus ça va devenir sec. Plus ça va se raréfier et je vais devoir aller plus loin. Pendant l'été quand tout est cramé j'ai l'habitude d'aller dans les parcs où il y a beaucoup plus d'arbustives. Du coup si elles trouvent moins à bouffer au sol elles vont trouver dans les arbres et arbustes. Et ça les chèvres pour ça c'est génial. C'est beaucoup plus facile à nourrir qu'un mouton parce qu'elles grimpent et qu'elles se mettent debout. Elle va chercher sa nourriture contrairement à la brebis qui reste au sol. Les chèvres tu vas voir après sur les haies elles vont jusqu'à deux mètres de hauteur. C'est nickel les haies après.

J'ai des itinéraires. Je suis l'herbe. Les animaux suivent les trames vertes et moi je suis les trames vertes. Parce que je cherche à les nourrir les bestioles. Il n'y a pas de circuits officiels, mais je fais un peu les mêmes boucles. Après, il arrive des jours, ou moi par exemple je me dis « Tiens je vais aller par là-bas » ou soit parce qu'elles vont aller par là on ne sait pas pourquoi et c'est moi qui vais les suivre.

Question : Mais vos bêtes vous les revendez à d'autres éleveurs ? Vous les échangez ?

On les vend bien sûr. Les mâles en tout cas. Les femelles on les garde parce que le but c'est encore d'augmenter le troupeau. On vend le lait aussi, mais on n'a pas le droit. On vend des œufs aussi. On traite les chèvres tous les soirs et c'est 3€ le litre.

Question : Comment vous définissez la manière dont vous élevez vos bêtes ?

C'est pas simple comme question... Pour moi c'est un élevage extensif herbagé dans la ville. Après comme je te dis donc, à la bergerie c'est de la stabulation libre elles sont libres rentrer mais c'est toujours ouvert donc elles vont aussi dehors. C'est un système mixte entre parcours et pâturage clôturé c'est entre les deux. Et puis je dirais que c'est comme une petite exploitation avec de la diversification. Tu vois dans le monde rural on parle de diversification. Ça veut dire que tu as des petits producteurs de fromage qui vont faire de l'accueil à la ferme et chambre d'hôte, et un petit d'entretien à la place de la DDE. Donc ouais nous aussi c'est de la diversification

Question : Du coup par rapport à votre expérience dans l'élevage rural est-ce que l'élevage que vous pratiquez en ville est différent ?

Oui et non. Parce que l'environnement est fondamentalement différent ça c'est sûr. Après le rural ça ne veut pas dire grand-chose. Y'a de l'élevage hors-sol, extensif, t'as des choix d'exploitation d'élevage de système. Nous on a beau être en ville on est beaucoup plus proche d'un petit système d'élevage extensif dans l'arrière-pays niçois que d'une ferme urbain, hors-sol quoi. Celui qui l'autorisation il peut faire en ville y'a aucun problème. C'est ce qui se prépare avec l'agriculture urbaine. On nous vend des petites fleurs mais en fait ça va être des tours maraîchères hors sol, bientôt de l'élevage hors sol en ville. Faut pas être naïf, ce qui y croit c'est ceux qui se font mousser avec l'agriculture urbaine c'est juste des petits soldats des politiques qui préparent l'arrivée de grosses unités de production en ville et hors sol. Enfin pour moi c'est ça. Je ne vois pas pourquoi le politique et l'argent ne va se saisir de ce truc là ... et puis ce ne sera plus la bergerie des Malassis. Ce sera plus ce petit filot quoi ... C'est pour ça que le discours de l'assos a vraiment son importance pour porter le débat dans d'autres sphères avec lesquelles on doit travailler.

Question : Est-ce que votre activité est économiquement viable ?

Ouais. Aujourd'hui oui. Moi je suis salarié avec des fiches de paie. Mon collègue Lucas à un mi-temps. On est pas des grands gestionnaires mais une asso comme Sors de Terre, bon ça va être le cas une personne de la confédération paysanne va nous aider, peut créer trois ou quatre emplois c'est certain. Parce que nous on fait de la gestion un peu à la « one again ». On est pas des pro de l'organisation. C'est un vrai boulot d'être à la recherche de tous les contrats aidés, des subventions. On est à minima là-dessus parce qu'on est à fond sur le terrain. On fait le minimum vital dans l'administratif et recherches de financements pour continuer à en vivre. Là on va en faire une autre dans le 20^e. Une bergerie on peut en faire où tu veux à partir du moment.

Question : Est-ce que bénéficiez des mêmes aides que les autres éleveurs ?

Non parce qu'on n'a pas une installation agricole. On a un statut d'association et pas d'installation agricole. Par contre on commence à y réfléchir parce qu'on commence à bien bosser, et puis on est soutenu par la confédération paysanne. On va entrer dans L'accueil Paysan. Tu vois gîtes de France ? C'est le truc de la conf paysanne, c'est des paysans qui font de l'accueil à la ferme, parfois du gîte aussi, activités pédagogiques et tout ça on va être référencé. Moi ça fait longtemps que je les connais, j'étais avec eux quand ils ont démantelé le Macdo à Mio. Pour moi c'est un honneur.

Question : Quels sont vos objectifs à court terme et à long terme ? Est-ce que vous des objectifs déjà ?

A court terme notre objectif c'est de rester à Bagnolet. Parce qu'on bataille un peu avec la ville. Après on aimerait bien faire une fromagerie, après tu vois dans le coin il y a plein de femmes qui savent transformer le lait. Cailler, fermeté, fromage, elles ont mille façons de le faire selon leur origine, leur histoire. C'est cool d'avoir vu ça et de pas avoir fait ça toute suite parce qu'on serait passé à côté de plein de chose. Acheter une plus grande bétailière parce que pour traverser porte de Bagnolet, ce n'est pas la distance mais les voitures le problème du vois.

Sur le long terme créé d'autres bergeries. Bon après on ne va pas faire une multinationale, mais faire de l'essaimage. On veut faire de la transmission de savoir-faire et puis toujours partir sur un gros projet culturel et artistique. Tu vois c'est déjà un peu présent avec le blog par le langage et l'écrit mais y'a d'autre façon... Je cherche d'autres trucs.

Question : Est-ce que vous tondez vos moutons ? Vous faites quoi la laine ?

La laine ? On la donne. C'est moi qui les tond les moutons. Et eux la laine je la donne aux gens du coin. Y'a une meuf qui fait des trucs à partir de feutre. Une dame fait une couverture. En même temps j'ai cinq moutons... Donc voilà. Après on fait des petits ateliers pour les petits : on la lave et on carde, on la file quoi... J'aime pas tondre moutons.

Question : Est-ce que vous destinez vos bêtes à l'embouche ?

T'es sur un questionnaire mouton toi. Les moutons ils sont là en complémentarité de la chèvre. Par exemple le refus des chèvres je le donne aux moutons, comme je ne fais pas de gaspillage de foin. Mais nous notre projet il est autour de la chèvre et si ça se trouve les brebis on va s'en séparer là bientôt. Parce que ça me fait deux troupeaux. Faut que je sorte les chèvres et après les moutons. Ca rajoute beaucoup de boulot.

Question : Mais on peut la manger la chèvre ?

Oui oui ! C'est très bon ! Les chevreaux on les vend pour ça. Mais sinon les brebis peut-être qu'on les vendra pour la viande. Je ne sais pas.

Question : Est-ce que vous avez un projet de mise en place de circuit court ?

Bha il existe déjà. On vend le lait, les œufs. Après nous ce qu'on veut enfin... ça se fera plus tard quand on sera dans le 20^e parce que là on a des problèmes avec la ville. Mais bon quand on aura un local pour la fromagerie. D'ailleurs ça pourra se faire à la confédération paysanne. Parce que le siège de confédération paysanne c'est à Bagnolet. Et donc il y aura peut-être un magasin de producteurs.

Question : Et au niveau de l'environnement vous avez constaté des changements depuis que vous êtes là ?

Y'a eu une grosse amélioration. Ça c'est certain. Y'a une amélioration. Le truc important et qu'il faut que tu notes c'est que nous on ne fait pas d'éco-pâturage. On est jardinier-paysagiste avec un troupeau, on est éleveur parce que comme la plupart des fermes on sert à la création du paysage. On intègre des paramètres écologiques, esthétiques, écologiques et jardiniers dans nos pratiques d'élevage. Donc oui sur les endroits qu'on a pris en gestion, je pense qu'ils sont plus jolis, plus agréables déjà à vivre parce qu'on leur donne des usages et à regarder, mais ils sont aussi plus riches écologiquement et pédagogiquement aussi apprendre des choses aux gens et aux enfants. Et puis bon comme tu le vois la bergerie ça fonctionne comme un square. Dès qu'on est là c'est ouvert, les gens le savent et ils viennent. Là ils se posent, ils ramènent les gamins. On a donc aussi créé un square, avec des animaux, des activités, donc on a aussi créé un lieu de vie.

Question : C'est vraiment un projet de quartier ?

Oui est y'a de ça. Mais après j'avais envie de faire un lieu ouvert, une ferme c'est toujours ouvert. La ferme à un rôle de production, mais aussi social. Tu vois dans le monde rural elle a un rôle social ce n'est pas qu'en ville. Après c'est un patrimoine culturel, c'est beaucoup de chose en fait. Nous dans les projets quand on explique aux gens. Par exemple à Paris, quand ils nous ont dit « Ouais on voudrait faire une bergerie », on leur a dit « Non ». On leur a dit « Nous on fabrique le village et après on fait la ferme du village ». On fabrique un village et là-bas ça fait deux ans qu'on y va les gens sont habitués. C'est différent là-bas c'est un PNRU... Maintenant c'est les gens qui ont réclamé les chèvres, c'est pas les boîtes de concertation qui vont nous faire débouler du projet innovant, non c'est les gens. C'est quand même une petite différence.

Question : Comment vous avez trouvé votre place dans la ville ?

Moi ? Bha je suis arrivé comme animateur à Bagnolet, c'était un boulot de soudure, parce que tu vois j'ai un petit garçon de 8 ans. Mon fils allait naître et j'avais une fin de contrat dans une ferme pédagogique et je voulais direct enchaîner. Si je me mettais direct au chômage je savais que j'allais encore m'installer là-dedans quoi. Et donc il y a groupe de Bagnolet qui est venu dans la ferme dans laquelle je travaillais qui avait apprécié mon atelier et qui cherchait des animateurs. Bagnolet ce n'était pas loin de chez moi, j'ai candidaté, ils m'ont pris. J'ai fait un jardin pendant un an. Puis l'année d'après j'ai créé l'asso et j'étais toujours animateur. Je faisais les deux. Je me suis mis au chômage pour vraiment lancer l'asso. Et puis j'ai rencontré plein de monde à Bagnolet. Sinon j'ai fait ma place en étant sympa et désagréable quand il fallait l'être. Et puis le travail était sérieux et on rigolait bien avec les gamins et puis après une fois que les gens intelligents de la ville et d'autres villes voient qu'il y a un truc intéressant ils essaient de se greffer au truc. Sinon quand ils ne le sont pas les gens ils te soutiennent et une ville c'est jamais très grand et ça se sait. Et après les politiques du coup ils font attention. La mairie elle a essayé de nous tejer elle a pas réussi. Ça se construit par un respect mutuel. On est là quoi ! Même si on doit bosser à l'extérieur pour faire entrer de l'oseille mais quand même.

Question : Du coup vous êtes soutenues par les collectivités locales, la région ?

Oui. On a des subventions de la ville de Bagnolet, de Paris. On a des subventions de l'Etat aussi et de la politique de la ville. On est quand même très fléché politiques de la ville. Donc on boss aussi avec le collège de Bagnolet depuis cinq ans quoi. On fait des mobiliers, des serres... Y'a un vrai suivi. Les petits du collège je les ai connus à la maternel. Tu vois grandir et vieillir les gens.

Question : Et on quotidien avec les gens comment ça se passe ?

Les gens nous disent plein de choses. Y'a des gens qui viennent tous les jours ici, et d'autre au moins une fois par semaine d'autre un peu moins. Quand je dis les gens, y'a les enfants, on les voit grandir. Y'a aussi des adultes qui viennent hyper souvent ce sont des amis. C'est des gens du quartier. Y'a pas d'adhésion à l'association. T'adhères pas, soit on s'entend et tu viens, tu nous aides ou tu nous aides pas. Après y'a des gens qui viennent et qui nous apprennent des

choses. On a des copains bricoleurs qui nous apprennent la vie. Tu vois on se forme sur le tas avec les habitants. Et puis y'a ceux qui viennent juste faire un petit tour, d'autres qui restent longtemps. On tous les âges. On a un super pote il a 83 ans. Tu vois on vit.

Question : Quand vous vous êtes installés est-ce que ça a nécessité des modifications dans le mobilier urbain ?

Dans ce qu'on fait on fait avec l'existant, on n'a jamais enlevé ou démonté. Bon si on ajuste tordu une grille. Tu fais avec les contraintes. Pourquoi quelque chose de nouveau devrait effacer l'ancien ? Non tu fais avec, c'est une contrainte et ça développe la créativité.

Question : Vous pensez pouvoir rester sur ce terrain encore longtemps ?

On espère mais à priori ce n'est pas ce qui va se passer.

Question : On vous a donc déjà menacé d'expulsion ?

Oui, oui, oui bien sûr et du coup on fait « Les gens au secours », on lance une pétition et la dernière fois c'est comme ça que ça s'est passé. Les politiques, ils chient dans leur froc parce que c'est des lâches. Par contre cette fois-là ça va être une autre histoire mais voilà.

Question : Mais est-ce vous avez des stratégies pour vraiment ancrer votre projet ?

La stratégie, elle est simple, c'est faire du bon boulot, montrer que ça plaît aux gens que ça a un intérêt. Que c'est viable économiquement, parce que c'est quand même une condition et voilà. Et puis c'est continuer d'expliquer à des gens comme toi, à des journalistes, à des partenaires notre manière de travailler. Et je pense que dans ce qu'on dit et raconte, on s'appuie sur notre expérience et qu'il a vraiment du sens et du vrai d. C'est en se faisant entendre qu'on pense continuer à exister.

Question : On entend beaucoup parler de l'éco-pâturage qu'est-ce que vous en pensez ?

Déjà on ne fait de l'éco-pâturage. L'éco-pâturage ça vient de l'époque de la création des réserves naturelles. Ils se sont rendus compte que quand les milieux se fermaient ils perdaient en biodiversité et donc ils y allaient aux gyrobroyeurs, mais bon pour des réserves naturelles ça ne le faisait pas. Du coup ils ceux sont dit pourquoi ne pas mettre des herbivores domestiques. Mais le discours sur ces herbivores domestiques c'était qu'on les avait ensauvagés. C'était limite des animaux qui se gèrent tout seuls. Alors que non. C'est des animaux domestiques sauf qu'ils ont pris des anciennes races soit disant rustiques. Mais ce n'est pas vrai ces animaux on leur apporte du foin, de l'eau, il y a un suivi sanitaire. Il y aussi de la reproduction. L'élevage est exponentiel donc ils vendent. C'est de l'élevage qui ne dit pas son nom. Moi ça ne me dérange pas dans une réserve naturelle. Maintenant on parle d'éco-pâturage pour tout. Maintenant toutes grandes boîtes on leur services espaces verts et un service éco-pâturage. Du coup ils louent de la biquette, de la vache et du mouton... On se retrouve avec des animaux dans la ville, mais on est plus dans le même contexte. Est-ce que c'est de l'éco-pâturage ? Non. Nous du coup on vient nous demander combien de chèvres pour entretenir cet espace vert. Mais nous ce qu'on propose c'est du non entretien. Pour deux raisons : tout d'abord en temps qu'éleveur. L'animal n'est pas écologique, c'est sa conduite qui est écologique. L'animal écologique ça n'existe pas. Lui il va tout ratiboiser, il ne va rien laisser. Un animal qui est parqué sur un terrain, il va finir par manger quelque chose qu'il dédaignerait d'habitude. Donc en termes d'élevage à un moment ça devient du surpâturage. Mais attention cet éco-pâturage c'est le même que dans les réserves naturelles.

Du coup parfois y'a le parasitisme qui se développe et avoir des problèmes sanitaires sur le troupeau.

Donc nous on propose du non-entretien. Je veux qu'elles aient une masse végétale et une diversité ; Mon but c'est de nourrir mes bêtes pas de faire de l'entretien. C'est nous qui sommes là pour faire de l'entretien et nous on y va à la tondeuse. Moi j'aime ça. Je fais de la gestion différenciée, des chemins. Là où il y a vraiment de l'entretien c'est nous qui le faisons avec des machines. Et même dans certain endroit on être très interventionniste parce qu'on veut développer des usages. Et donc ça implique des endroits où on crée de la prairie, soit du pâturage. Donc l'animal, est là pour être bien nourri et jouer le médiateur entre l'humain et le

végétal parce que les gens qui appellent tous les jours les espaces verts parce que l'herbe est haute, ils savent qu'on va passer et en général ils aiment nos bêtes.

Et après en termes de production. Tu ne peux pas dire que tu fais de l'éco-pâturage et de la production, parce que ce n'est pas comme ça que tu vas les engraisser. Les choses elles ont un nom faut faire attention. Par exemple Bernadette Lizet parlait d'éco-socio pâturage. Par exemple quand je vais à Paris, et il faut se faire comprendre, il y a des endroits où je nourris les bêtes et elles ne sont pas parquées, on est sur parcours et on crée la rencontre avec les animaux. Moi j'ai du pâturage fourrager et du pâturage social. Les espaces clôturés sont plus maigres et plus petits, et les animaux sont là pour attirer les gens et d'autres activités. Il y a énormément de contradictions qui sont en train de se mettre en place aujourd'hui et le politique ne capte rien à ça et ils se font embobiner par des entreprises, des assos, des collectifs qui eux-mêmes savent pas trop pourquoi ils font ça. Bon par contre c'est super gratifiant quand t'es un berger dans la ville, c'est sûr c'est cool, mais c'est genre je suis le plus heureux des hommes ou je ne sais pas trop quoi, sauf que non. Je ne suis pas là pour ça. Je fais un truc fatiguant, éprouvant dans le boulot et cette disponibilité que tu dois avoir. Si je le fais c'est pour défendre des choses, mais y'en a qui profite de ce discours et qui eux-mêmes ne savent pas ce qu'ils sont en train de faire et des conséquences que ça va avoir. Et malheureusement, encore une fois, même avec des outils connotés positivement tu peux arriver à de la merde, parce que tu vois par exemple la tour hydroponique à Romainville, ça prouve une chose, ça prouve qu'ils ne savent pas négocier la terre avec les habitants. Nous c'est ce qu'on fait, on recrée un communal et pour ça on a besoin de l'aval des habitants parce que c'est eux qui ont des connaissances et des usages de ces espaces là et ils nous délèguent une espèce d'autorisation à cultiver, à faire pâturer. Nous en échange on essaie d'offrir des choses : de la disponibilité, des activités pour les gamins, un cadre plus sympathique... Donc il faut négocier ces espaces il faut les négocier avec les habitants pas avec les institutions.

Question : Est-ce que vous associer alors l'éco-pâturage à l'élevage ou comme un service à part ?

Moi je fais la différence entre ce que je fais et l'éco-pâturage. Nous on fait quelque chose de globale. L'éco-pâturage c'est le minimum que tu puisses faire avec de l'animal en ville. C'est le minimum, écologique, social, pédagogique, symbolique, culturel et même au niveau des

circuits courts. C'est juste une entreprise qui engraisse, ce n'est pas redistribué sur l'ensemble du territoire. C'est la forme marchande de l'animal en ville.

Question : Donc c'est votre sentiment à propos de l'éco-pâturage ?

C'est du business, uniquement du business auréolé d'un discours écologique ou de conservation des races. Ça ne va pas redynamiser des territoires.

Entretien n°10—La Ferme de Paris : Marcel Collet

Bon on va commencer par un petit historique de la ferme de Paris Ok ? La ferme de Paris a été ouverte en 1989 au public et aux scolaires surtout. Parce que la vocation de la ferme c'est d'être une ferme pédagogique ce qui n'existait alors pas à Paris. Suite à la désaffectation des parcs et jardins de l'époque, on a essayé de regrouper toute la production horticole à Rungis certaines pépinières de la ville ont été désaffectées. Donc celle-ci a été reconvertie en ferme pédagogique. C'était un peu l'époque, à partir des années 70, dans les grandes villes, surtout celle du nord, ont essayé d'avoir des fermes pédagogiques pour montrer aux citadins l'origine de leur nourriture et des aliments. Ici sur 5 hectares, on a recréé une petite ferme en polyculture-élevage avec que des animaux de productions. On avait aussi pendant un moment de grand carrée, où on avait semé les grandes cultures d'Ile-de-de France. Le but s'était de montrer et puis expliquer ce que c'était une ferme. Cela a duré jusque dans les années 2000 et puis après on a changé pour afficher la production bio. Nous au départ on été plutôt engagé dans l'agriculture responsable vis-à-vis de l'environnement. Du coup on a jamais utilisé de fongicides ni d'insecticides, bon il y avait quand l'utilisation de quelques désherbants à l'époque. Puis à partir de 2000 on n'a plus utilisé aucun produit. Maintenant on fait la démonstration de l'agriculture biologique. Ensuite on a changé un peu de cible, bien sûr on s'est toujours intéressé au grand public, sinon le but maintenant s'est de travailler avec les acteurs du territoire type association, porteur de projet, pour essayer de leur donner un modèle parce qu'ici on est quand même un modèle qui dure. On est là depuis longtemps, on est dans le bio on essaie d'être le plus dans le développement durable. On utilise l'énergie solaire pour presque tout. Tout en bio et tout est recyclé sur place. Parmi les animaux qu'on a, on a toujours les animaux de production, mais on a aussi des animaux d'éco-pâturage donc qui sont les Ouessant.

Question : Donc par exemple les brebis d'Ile-de-France ne sont pas du tout utilisées pour l'éco-pâturage ?

Non. On fait la distinction entre les animaux d'éco-pâturage et de production. Les animaux de production nécessitent des soins particuliers et sont plus performants au niveau de la production, puisque le but en agriculture c'est de produire. Ils ont donc fait l'objet d'une sélection assez poussée pour produire plus de viande ou de lait. On peut critiquer, mais même en bio il faut trouver des animaux assez performants pour trouver un équilibre de rentabilité.

Question : Même les chèvres ne sont pas utilisées ?

Alors ici on fait que de la démo. Donc aujourd'hui le système de production fait que ce sont des animaux qui sont placés par des agriculteurs. On nous donne des animaux, on les élève pendant un ou deux ans et puis ils retournent dans le circuit agricole pour la reproduction dans les fermes d'origine. C'est ce qui diffère du système de l'éco-pâturage. Dans la définition de l'éco-pâturage se sont des animaux qui vont entretenir des espaces, plus ou moins en veillant à conserver la biodiversité de l'espace d'origine. Donc ça dépend de l'utilité de cet espace-là. Donc on va adapter les animaux pour essayer d'entretenir ces espaces et le maintenir ouverts. Alors ça c'est dans la définition, donc ça nous amène à utiliser des races très rustiques qui vont se contenter de fourrages pas forcément très riches en protéines et des animaux qui sont très résistants. Ils ont besoin de moins de soin, c'est des animaux qui s'entretiennent tout seuls, y compris pour les mises basses. L'animal plus on le sélectionne, plus il produit, mais souvent il a des problèmes de reproduction. En fait la sélection génétique met l'accent sur certaine fonction aux détriments d'autres. Donc on n'a pas ce problème là avec les animaux utilisés en éco-pâturage. Alors ça c'est la définition que nous on en donne et qu'il en est donné, mais après il toutes les expériences possibles et imaginables. Y'a des gens qui vont vous dire autres choses, mais nous on essaie d'être assez orthodoxe et de proposer un modèle qui soit pérenne et qui est aussi une logique. Il faut vraiment trouver une logique derrière. Alors c'est pour ça que l'éco-pâturage s'est développé, alors en France je crois que c'est depuis au moins six ans. Nous on s'y est mis depuis quatre ans. On début il s'agissait d'une expérimentation. On a été les premiers avec la mairie à mettre des animaux dans un parc dans Paris intra-muros. C'était aux archives de Paris. Et puis y'a d'autre exemples partout avec des entreprises de prestation de services. On a nous-mêmes

des brebis Ouessant qui entretiennent le carré des canards. Et en même on a une notice qui explique. Donc nous notre but c'est vraiment d'expliquer telle ou telle méthode. Mais sinon il y a huit brebis qui sont dans le bois qui sont gérées par les forestiers et on en a quatre aux archives qui sont gérées par les gens des archives. Après nous elles partent. Il y a un système : Tout l'hiver de novembre à mars les animaux restent sur la ferme. Parce qu'il y a moins à manger à l'extérieur et il y aussi plus de difficultés avec le temps et tout ça. Donc même si elles sont rustiques on essaie quand même de les traiter humainement. Le bien-être animal c'est quand même notre priorité. Ça nous permet de voir le comportement des animaux mais aussi de leur faire des soins. Par exemple la tonte en fin d'hiver, vaccinations, vermifuges et prophylaxies. C'est-à-dire que ce sont des animaux contrôlés par les services vétérinaires de la préfecture de Paris. On fait des prises de sang pour voir s'il y a des maladies et des maladies transmissibles à l'homme.

Question : Donc c'est brebis ne viennent pas d'agriculteur ...

Alors nous... Les premières qu'on a eues viennent de la ferme de la Bintinais près de Renne. C'est un conservatoire de races. Donc eu ils ont fait ça à partir des années 70, donc ils ont vraiment anticipé. Ils étaient dans les premiers à faire ça. Donc a on a vu que ça consommait bien et que le bois de Vincennes était intéressé, on était dans la même direction... ça a permis de faire de l'éco-pâturage dans le bois.

Bon a appelle ça éco-pâturage aujourd'hui... Bon c'est un terme innovant, il y a un côté un peu médiatique autour de ça bon... Pourquoi pas. Mais en fait quand on regarde bien les premiers à avoir fait ça c'est le conservatoire du littoral, qui a fait sur les bords de mer. Donc en Bretagne ça fait longtemps qu'ils font ça. Le conservatoire essaie de préserver de grande zone mais après faut entretenir, mais au lieu de les massacrer avec des engins.

Par contre il y a quelqu'un qu'il faut absolument connaître, qui fait un boulot génial dans l'éco-pâturage c'est Alain Divo. Il va même définir un paysage avec l'éco-pâturage et selon l'animal. C'est le patron d'Ecoterra. Il nous a fait une petite conférence c'était très bien. Bon par contre éco-mouton... lui... Bon bha voilà.

Question : Est-ce que je peux vous demander l'intituler de votre poste, et comment vous êtes-vous retrouvez à la Ferme de Paris ?

Moi je suis responsable technique agricole. Avant j'étais agriculteur, j'ai fait des études agricoles, j'ai beaucoup travaillé en exploitation et puis je me suis installé à mon compte en 1973. Je faisais de la production laitière. Je faisais transformation et vente, puis à l'époque ce n'était pas très développé donc peu soutenu donc ce n'était pas facile sans soutien. Donc j'ai arrêté transformation et vente pour me tourner vers la production, mais c'est à ce moment-là qu'ont été instaurés les quotas laitiers. Donc on a arrêté et on est arrivé ici. C'était une candidature spontanée.

Question : Du coup vous avez l'impression d'être en ville ici ? D'avoir une expérience citadine ?

Pas trop ici on vit un peu comme à la campagne on doit prendre la voiture. Bon tu vois le métro est loin. Après on les 54 000 visiteurs de la ferme qu'on n'aurait pas à la campagne. Donc nous on voulait continuer notre métier de la terre tout en communiquant dessus. Mais sinon je ne sais pas... En tout on s'est intégré dans la ville grâce aux visiteurs et la vocation pédagogique de la ferme.

Question : Vous n'êtes que vous et votre femme pour vous occuper de la ferme ?

Non, on est salarié de la mairie de Paris donc on est aux 35 heures.

Question : Donc la ferme c'est un bâtiment qui appartient à la ville ?

Ah oui c'est tout municipal. On fait partie de la direction écologie et espaces verts de la mairie de Paris. Notre budget vient de la mairie de Paris.

Mais sinon je ne sais pas si cela t'intéresse mais on fait des ateliers. Par exemple on a des carrées de permaculture qu'on a fait comme ça. Donc on fait intervenir les parisiens et les gens d'association sur la ferme. Régulièrement, une fois par mois un atelier sur la permaculture, le jardinage et l'agriculture urbaine. Quand on invite les gens c'est aussi pour montrer qu'on peut faire des économies d'énergie en faisant avec ses mains.

Question : Du coup vous avez déjà eu des associations d'élevage urbain qui sont par exemple venues se former ici ?

Oui, là ça commence un petit peu. Là on va mettre en place des formations pour le projet de la mairie de Paris pour créer des fermes urbaines avant 2020. Du coup les gens vont venir se former ici.

Question : Donc aucun animal n'est destiné à l'embouche, il n'y pas non plus de transformation ?

C'est ça, c'est vraiment trop lourd et nous ne sommes pas assez nombreux pour assurer un tel travail. Et puis sinon aucun animal ne meurt ici ils sont régulièrement et bien « changer » quand il retourne dans le circuit agricole... Sinon nous faisons des fermes mobiles, et pour ça on transporte quelques animaux dans des parcs pour les faire découvrir.

On est dans la démonstration pas du tout dans le viable.

D'ailleurs selon moi si on veut entrer dans la production et la viabilité économique on va forcément vers du hors-sol. Parce que la terre coûte cher. Les animaux sont concentrés dans un bâtiment et on leur ramène tout. En plus avec la provenance « Paris » ça peut vite devenir lucratif. En plus ça va être automatiquement un animal en souffrance. C'est un système concentrationnaire. Pour moi l'agriculture urbaine ça n'a pas vocation à produire, c'est anecdotique, mais finalement de créer du lien social et aussi éduquer les gens. On ne va pas nourrir tous les habitants de Paris intra-muros ou sinon ce sera du hors-sol. Donc soit les animaux sont utilisés par exemple pour l'éco-pâturage sinon... Tout de façon y'a trop de frais structurel. Moi ça me paraît impossible et puis sinon ce sera terrible pour les animaux. On sera dans de la maltraitance. Je pense vraiment que l'élevage urbain doit rester dans le social et l'entretien d'espace. Il faut vraiment rester dans du social

Grille d'entretien

Qui sont ces nouveaux éleveurs ?
Comment définiriez-vous votre activité ?
Quel est votre parcours ? Quel(s) diplôme(s) avez-vous ?
Est-ce que vous vous définissez comme citoyen ?
Avez-vous déjà une expérience de l'élevage en milieu rural ?
Quelles sont les motivations qui vous ont poussé à vous lancer dans ce type d'initiative ?
Comment l'élevage arrive à se faire une place dans le tissu urbain.
Comment avez-vous financé votre projet et avez-vous rencontré des obstacles majeurs que ce soit de la part des habitants ou des municipalités ?
Quel statut juridique a, aujourd'hui votre, structure ?
Vos bêtes se répartissent sur combien de mètres carrés ? Qui est propriétaire du terrain ?
Pourquoi et comment vous êtes-vous installé sur ce terrain ?
La présence de vos animaux en ville vous contraint-elle à une réglementation spécifique ?
Comment définir et caractériser l'élevage urbain.
L'élevage est-il votre activité principale ?
Quel(s) type(s) d'animaux et quelle(s) race(s) élevez-vous ? Pourquoi ce choix ?
D'où viennent vos bêtes ?
Quel type de nourriture consomment-elles ?
Sont-elles amenées à se déplacer ou à changer de propriétaire ?
Comment définissez-vous la manière dont vous élevez vos bêtes ?
Est-ce que vos pratiques sont très différentes d'un éleveur qui serait en milieu rural ? Est-ce que le fait d'être en ville vous oblige à des soins différents pour vos animaux ?
Est-ce que votre activité est économiquement viable ?
Bénéficiez-vous des mêmes aides financières que les autres éleveurs ?
A quelles vocations se destine ce type d'élevage ?
Quel est l'objectif principal à court terme de votre initiative ? Et à long terme ?
Est-ce que la laine de vos moutons est une source de revenu ? A qui la revendez-vous à quoi va-t-elle servir ?
Qui les tond ?
Si vos moutons sont destinés à l'embouche, qui procède à l'abattage est-ce que vous chargé de la préparation et de la commercialisation de la viande ?
Est-ce que la vente directe et la mise en place d'un circuit court est pour vous un enjeu ?
Selon vous est-ce que l'élevage en ville peut être utile à l'environnement urbain ?
Votre démarche s'inscrit-elle dans un projet de quartier ?

Quel ancrage urbain pour l'élevage ?

Comment avez-vous trouvé votre place dans la ville ?

Est-ce que vous êtes soutenu par les municipalités, les collectivités locales ou la région ?

Au quotidien, quels sont les rapports que vous entretenez avec les habitants et les gens de passage qui fréquentent les abords de votre élevage ?

Est-ce que votre installation a nécessité des aménagements du mobilier urbain ?

Est-ce que vous pensez pouvoir rester sur le/les terrain(s) que vous occupez encore longtemps ?

Est-ce que vous avez déjà été menacé d'expulsion pour faire place à des projets immobiliers ?

Est-ce que vous avez des stratégies, des projets afin d'ancrer votre activité au territoire ?

L'éco-pâturage, une activité de valorisation économique de l'élevage urbain ou un service qui lui fait de l'ombre ?

Depuis 1 ou 2 ans on entend beaucoup parler de l'éco-pâturage, comment définissez-vous cette activité et est-ce que vous la pratiquez ?

Est-ce que vous considérez l'éco-pâturage comme une activité à part entière ou vraiment comme associée spécifiquement à l'élevage ?

Quel est votre sentiment par rapport à cette activité ?